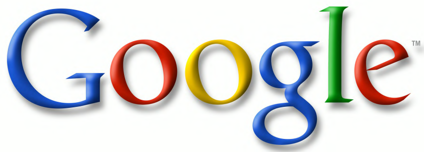


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

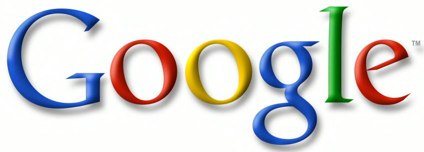
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

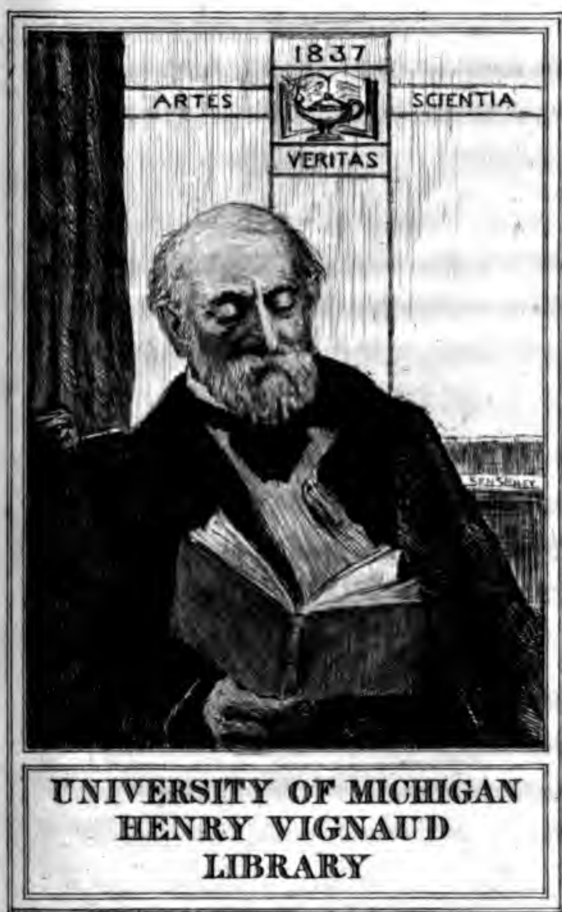
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1,277,460



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

QE
611
.B43
C45

HISTOIRE PRIMITIVE

DES

EUSKARIENS - BASQUES.



HISTOIRE PRIMITIVE

DES

EUSKARIENS - BASQUES,

LANGUE, POÉSIE, MŒURS ET CARACTÈRE DE CE PEUPLE,

INTRODUCTION

A SON HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE,

PAR

AUGUSTIN CHAHO.



M. DCCC. XLVII.



A MADRID, A BAYONNE,

CHEZ JAYMEBON, ÉDITEUR, MÊME LIBRAIRIE,

Calle de la Montera, n° 12. *Rue Pont-Mayou*, n° 21.

[illegible]
3 vols.

LES PYRÉNÉES OCCIDENTALES (*).

Les Pyrénées séparent la Péninsule hispanique de l'ancienne Gaule : une ligne dirigée par les sommités des montagnes, en suivant la chute des versants et le partage des eaux, forme les points actuels de cette division; mais elle n'est point régulièrement tracée, attendu que les sommets les plus élevés des Pyrénées n'appartiennent point à leur crête centrale, et s'élancent fréquemment des ramifications voisines et des chaînons parallèles ou latéraux. Dans les Pyrénées orientales, les pics d'Ossau, de Bigorre, de Saint-Barthélemy, le Roc-Blanc, le Canigou, avancent

(*) VOYAGE EN NAVARRE, *pendant l'insurrection des Basques*, par l'auteur. Un volume in-8°, avec figures; Paris, 1836, chez ARTHUS BERTRAND, rue Hautefeuille, n° 23.

427805

dans la plaine française, où leur pyramide apparaît plus haute et grandiose par son isolement; la Madaletta, la Punta de Lardana, le Mont-Perdu, rentrent fort avant dans le territoire espagnol : la ligne des frontières, qui se dirige sur les points moins élevés du centre, offre ainsi des déviations et des irrégularités. Dans les Pyrénées occidentales, les vallées de la Bidassoa, du Bastan, et une partie de celle de Luzaïde, appartiennent au pays basque espagnol, quoique situées sur le versant septentrional.

Les circonscriptions ecclésiastiques désignent assez exactement les anciennes divisions de nos provinces et leurs limites politiques au moyen âge. Une charte d'Arsius, premier évêque du Labourd, datée de 980, classe dans son diocèse la vallée du Bastan jusqu'au col de Belate, la vallée de Lérins, le territoire d'Ernani et de Saint-Sébastien jusqu'à Sainte-Marie d'Arost, en Guipuzcoa : preuve que les limites séparatives de la France et de l'Espagne ont varié souvent, et que le principe suivant lequel elles ont été fixées est arbitraire. — « Les Pyrénées commencent à l'Ebre et se terminent à l'Adour, disaient aux Romains les anciens Basques. Greffés sur leurs rochers, suivant l'expression pittoresque de Florus; les Euskariens croyaient en faire partie intégrante; ils ne concevaient point que, sans égard pour l'identité parfaite d'origine, de langage, de mœurs et de lois, la

circonstance d'habiter le nord ou le midi d'une montagne fût suffisante pour scinder politiquement des peuplades qui se touchent et se confondent à l'intersection des vallées. Fondés sur ce principe et sur le droit historique, peut-être quelque jour les Basques tenteront de recouvrer l'unité nationale dont ils jouissaient autrefois. L'interposition d'un petit peuple libre prévient les luttes que le seul voisinage des grandes nations est capable de faire naître. Si de mauvaises inspirations ne viennent contredire la voix de la justice et de la saine politique, l'indépendance de la fédération cantabrique sera proclamée sans combat.

Le premier bienfait de cette union serait de mettre un terme aux démêlés que la fixation des limites ou leur déplacement a fait naître entre les Basques des deux royaumes, en armant les droits nouveaux contre d'anciens usages. Les gouvernements de France et d'Espagne se sont toujours fait une tâche de fomenter les querelles des montagnards; et trop souvent l'instinct guerrier des Basques, joint à l'impétuosité de leur caractère, les a rendus victimes de cette odieuse politique; trop souvent les liens sacrés de leur parenté nationale furent méconnus, et les glorieux souvenirs de la fédération de nos ancêtres follement outragés. Les Basques souletins se vantent encore aujourd'hui du massacre des Navarrais de Roncal, et les rochers de

notre frontière, témoins de cette aveugle rage, conservent de grossières inscriptions gravées par la hache des vainqueurs.

Les Pyrénées orientales se terminent vers le pic de Mauberme, dans la vallée de la Garonne, où ce beau fleuve prend sa source. La chaîne occidentale acquiert sa plus grande élévation, à son point de départ, entre les vallées d'Aran et d'Ossau. Le pic d'Aïnhie domine ces vallées pittoresques, habitées par des peuplades de belle et vaillante race, que l'on pourrait facilement confondre avec les Basques, si leur patois béarnais ou romance ne les rapprochait des Gascons. Les Navarrais et les Souletins appellent le pic d'Aïnhie *Ahuñemendi*, Montagne-du-Chevreau, dénomination qu'ils appliquent à toute la chaîne des Pyrénées, et dont je n'ai pu découvrir l'origine.

Ahuñemendi n'a que douze cents toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et conserve, toute l'année, sa robe de neige, quoique les observations barométriques de Ramond aient déterminé à quatorze cents toises la hauteur des neiges perpétuelles dans les Pyrénées, pour les cimes tournées vers le nord : des roches bizarrement hérissées forment son diadème et défendent l'entrée de son glacier. L'imagination des bardes euskariens a fait de cette hauteur inaccessible le séjour enchanté des fées et des péris : là brille un ciel

constamment serein, vivifiant par sa rosée la verdure et les fleurs qu'entretient, sous des riants bocages, un printemps éternel : là des concerts aériens, des chants joyeux, des danses légères; tandis que les vents sifflent dans la profondeur des vallées, et que les esprits malfaisants, portés sur l'aile des grues, errent en hurlant le long des collines, à travers l'épais brouillard d'où la neige se détache en flocons. Voyez-vous étinceler la cime d'*Ahuñemendi*, et ses blocs argentés emprunter au soleil des reflets éblouissants? Ce n'est point un glacier, dont les clartés attirent vos regards, mais le palais enchanté de *Maïthagarri*, la plus jeune et la plus séduisante des péris ibériennes. Une ceinture magique presse la taille svelte de la jeune fée, et fixe les plis de sa robe d'azur parsemée d'étoiles; un cerceau diamanté retient sa blonde chevelure, et brille sur son front avec moins d'éclat que le feu divin de ses yeux bleus; une lance d'argent arme son bras délicat; un daim agile est son coursier. Certain jour d'été, *Maïthagarri* s'aventura dans un bosquet sombre et touffu, pour désaltérer son daim rapide, à l'onde fraîche d'un ruisseau limpide et murmurant : le beau *Luzaïde*, étendu sur la rive, dormait profondément. La surprise de la vierge égala son trouble à la vue du jeune montagnard : elle attacha sur lui des regards où se peignit l'amour; et le charme qui captivait ses sens, agissant

avec rapidité, livra bientôt son âme à l'aveugle délire, à l'ivresse effrénée qui caractérisent cette passion. Tremblante, éperdue, elle courut chercher des lianes, pour enchaîner l'heureux berger. Ce fut au haut d'*Ahuñemendi* que *Luzaïde* se réveilla dans une grotte où les bras de son amante ravie le pressaient encore : fiction qui rappelle le palais fantastique d'Armide et l'histoire de ses amours.

Plus de cent fleuves et rivières prennent leur source dans les Pyrénées occidentales et traversent les provinces basques, en suivant les mille contours et les sinuosités des vallées, pour se jeter dans l'Ebre, l'Adour, ou l'Océan; les torrents qui viennent les grossir, dans leur course précipitée, sont innombrables : leurs eaux sont belles et d'une extrême limpidité, les rochers dont elles jaillissent en abondance se trouvant à l'abri des éboulements qui rendent si fangeux les glaciers des Alpes; le poisson de nos rivières contracte dans leurs eaux subtiles une chair ferme et un goût délicat qui le font rechercher par les amateurs de la bonne chère. Le naturaliste Palassou, que la Gascogne s'honore d'avoir produit, attribue à la chute des torrents et à l'action érosive des eaux l'excavation des vallées des Pyrénées : Charpentier professe le même système. Pour concilier leur théorie avec la configuration actuelle des montagnes, ces géognostes supposent que la chaîne granitique,

infiniment plus élevée dans le principe, formait entre la Méditerranée et l'Océan une longue montagne unie, terminée en dos de mulet. Ce talus immense présentait, suivant eux, sur chaque flanc, de grands creux ou réservoirs, de profondes blessures, d'où les eaux se frayant un passage, conformément aux lois de pesanteur et de résistance, auraient tracé, creusé, élargi toutes les vallées des Pyrénées, en donnant à ces montagnes les formes pittoresques que l'on ne saurait voir sans admiration.

Ces savants géologues avaient observé que les parois de chaque vallée s'élèvent en amphithéâtre, par gradins horizontalement nivelés; ils en conclurent que ces similitudes étaient l'ouvrage des eaux, et que chacune des hauteurs où ils les avaient observées avait primitivement servi de lit aux torrents. Je respecte trop la science pour me moquer de cette conclusion; mais je ne saurais l'admettre. Voici près de cinquante siècles que nos rivières n'ont guère changé de volume, et qu'elles roulent encaissées dans les mêmes rochers ou sur des sables dont le niveau ne s'est point abaissé d'un demi-pied : pour descendre d'une hauteur de deux cents toises, il leur aurait fallu des myriades de siècles, en dehors de tous les calculs de la géologie positive.— Il est difficile de comprendre comment les deux côtés d'un courant auraient pu laisser sur les parois de chaque

vallée des formes et des contours identiques; comment les terrains auraient également résisté ou cédé à l'action des eaux. Cette prédisposition du sol prouverait seule une loi uniforme de soulèvement et de création, suffisante pour expliquer l'architecture régulière des montagnes, sans recourir à la chute des eaux et à des courants imaginaires. Si l'on réfléchit qu'en certains endroits les vallées ont plusieurs lieues d'ouverture et que leurs plates-formes horizontales sont séparées par des distances considérables, l'on doit aussitôt supposer des fleuves immenses et permanents, à la place des réservoirs primitifs. Où placerons-nous dès lors leurs sources inépuisables? Sera-ce dans les crêtes les plus décharnées, ou dans les cataractes du ciel? Car il ne faut rien moins qu'un fleuve par vallée. Resterait à concevoir la variété de leurs directions en sens contraire, et leurs croisements inextricables; de manière à creuser les grandes vallées qui sont parallèles à la chaîne centrale, et les vallées rectangulaires qui se prolongent des deux côtés, au nord et au midi, régulièrement disposées comme les côtes de l'épine dorsale ou les arêtes de certains poissons.

Admettons un instant le tissu de contradictions et d'impossibilités physiques qui compose le système de Palassou; faisons crouler avec lui la moitié des Pyrénées, après avoir élevé jusqu'au ciel leur cime pyrami-

dale ; déchaînons mille courants désordonnés, sillonnant au hasard cet amas de décombres et de ruines : qui ne s'attendrait à voir les eaux, à la suite de ce bouleversement complet, laisser derrière elles, sur leurs traces, l'affreuse image de la confusion et du cahos ? Tout au contraire, de l'aveu de Palassou lui-même, à ce laborieux enfantement succèdent, comme par magie, une harmonie parfaite, une admirable régularité ; la plus riche incarnation terreuse revêt symétriquement de ses couches variées le squelette granitique des montagnes ; elle arrondit par de moelleux contours les rameaux capricieux, les jets fantasques de la stratification, et se pare au dehors de la végétation la plus brillante.

Une question mal posée est toujours mal résolue. Avant de rechercher les causes de l'excavation des vallées, il fallait se demander si l'excavation a eu lieu réellement, et si les vallées n'existent point par le seul fait de l'exhaussement et de la disposition des montagnes. Je distingue deux sortes de vallées : les unes naturelles, résultant de deux montagnes parallèles, qui font angle à leurs racines ; les autres géographiques. Quelques-unes de ces dernières sont formées, dans les Pyrénées occidentales, par une division de la chaîne-mère, et conservent la même direction sur une longueur de dix à quinze lieues. Les autres

grandes vallées sont rectangulaires et se trouvent renfermées entre les contre-forts ou chaînons latéraux qui s'élancent vers les plaines. Il en est de ces ramifications granitiques, comme des branches des arbres : l'angle qui les rapproche au point de leur bifurcation commune s'élargit à mesure que les chaînes secondaires se prolongent, en perdant graduellement de leur masse et de leur épaisseur, de manière à n'élever, à la proximité des plaines, que des collines fuyantes et de légères ondulations. Les montagnes, rattachées les unes aux autres comme des anneaux, se rapprochent et s'écartent tour à tour, d'un chaînon à l'autre; elles forment ainsi, de distance en distance, des étranglements et des bassins, d'où les rivières, se précipitant par cascades, marquent dans leur chute les degrés de l'inclinaison du terrain, jusqu'au niveau des plaines, où l'Ebre, la Garonne et l'Océan reçoivent le tribut de leurs eaux.

Les Pyrénées orientales présentent la même configuration, avec plus de symétrie et de régularité. Il est tout simple de croire que les courants d'eau, ayant peu changé de volume, depuis le commencement de notre *Temps* géodésique, n'ont fait qu'obéir à la disposition du terrain et suivre invariablement le lit naturel qui leur était tracé. Bons géognostes, échelonnez d'abord les montagnes, et les vallées ne vous manqueront pas ;

et vous serez dispensés de vous creuser la tête pour expliquer le mystère de leur excavation.

La chaîne des Pyrénées semble se plonger à l'est dans la Méditerranée; elle se perd à l'ouest dans l'Océan, à la pointe de Figuier, près Fontarabie. Ces deux terminaisons ne sont qu'apparentes. Les Pyrénées orientales se rattachent aux Alpes par la montagne Noire et les Cévennes. Les montagnes occidentales, qui aboutissent à la pointe de Figuier, sont une branche latérale, un contre-fort de la grande chaîne; elles s'en détachent au fond de la vallée du Bastan, près d'une antique abbaye, avec le mont Atchiola qui donne son nom basque à ce chaînon. De là, les Pyrénées, traversant le Guipuzcoa et la Biscaye, se partagent en deux ramifications principales, dont l'une se prolonge jusqu'au cap d'Ortégal, en Galice, et l'autre jusqu'au cap Finistère. Les Pyrénées ne sont donc point isolées dans la structure du globe terrestre, comme l'observation superficielle pourrait le faire croire d'abord; elles appartiennent, en réalité géodésique, à cette large ceinture de montagnes qui, de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, embrasse tout l'ancien continent, jusqu'aux confins de l'Asie : elles se posent presque transversalement dans ce système granitique, en formant avec le méridien un angle d'environ 112°.

La base granitique des Pyrénées s'étend de l'est-

sud-est à l'ouest-nord-ouest, avec des proéminences qui sont plus considérables et plus régulières dans la partie orientale de la chaîne. Rarement le granit perce les couches qui l'enveloppent et se montre à la crête des montagnes. Il est indubitable que sa direction souterraine et ses formes primitives ont déterminé l'arrangement et la direction des roches diverses et des couches qui lui sont superposées. Les partisans du système neptunien avouent leur impuissance pour expliquer cet ordre de création : le résultat de leurs observations et de leurs travaux se réduit à la description des strates et des terrains, ainsi qu'à leur classement et à leur nomenclature. Un autre fait qui, pour eux, reste incompréhensible, c'est l'existence des roches contournées et les figures bizarres qu'elles affectent; tantôt roulées en spirale, en croissant; tantôt légèrement ondulées comme une chevelure, ou pressées les unes contre les autres en couches minces, comme les feuillets d'un livre : phénomènes qui prouvent la mobilité la plus capricieuse dans les jeux variés de la stratification.

Ramond compare les Pyrénées à une mer soulevée par l'orage, écumante, effrénée, qu'une force magique fixerait soudain dans une parfaite immobilité, et dont l'agitation se peindrait encore dans ses ondes subitement pétrifiées. Mais le lecteur sentira que l'Océan,

pris ici comme terme de comparaison poétique, ne saurait être regardé comme le créateur des montagnes; il faut chercher dans un autre élément la cause de leur fluidité primitive et de la consistance qu'elles ont prise, en se refroidissant tout à coup. Le même principe doit expliquer la direction uniforme du granit, des strates, des bandes et des couches terreuses, ainsi que l'ordre de leur superposition, suivant leur essence plus ou moins fúsible; enfin leurs formes apparentes et leur tendance à se développer en pyramide.

Les Basques, héritiers de la civilisation des Ibères, voient dans le feu central du globe le principe créatif et l'agent rénovateur de la terre : ils lui donnent le nom de *Soughe*, Feu ou Serpent; ils l'appellent encore *Leheren* (*Lehen-heren*), Premier-dernier. Ce mythe, emblême des luttes de la nature, est le même que le Leherenus, le Dieu de la guerre des anciens Novempopulaniens. La géologie ibérienne enseigne que les cataclysmes terrestres sont périodiques et universels : les Devins euskariens avaient même découvert le chiffre de ces imposantes rénovations, dans leurs rapports avec la rotation diurne du globe, sa course annuelle autour du soleil, et les précessions équinoxiales qui sont le résultat de ce double mouvement; ils assignaient à la croûte terrestre une épaisseur moyenne de quinze lieues, dont l'Océan occupe à peine le vingtième. Les

calculs modernes confirment la certitude de la science primitive, et de la géognostique transcendante des Enfants du Soleil.

C'est le feu central, le Grand-Serpent, qui soulève les montagnes, et préside aux merveilles de leur structure intérieure, en rejetant les matières les plus fusibles à la surface. Parfois l'Océan, comme un voile à mille plis, cache cette création mystérieuse ; et les montagnes, après avoir long-temps séjourné dans son sein, apparaissent tard, chargées des singulières dépouilles de l'élément au sein duquel elles prirent naissance. D'autres fois, les montagnes surgissent par enchantement, sur des continents unis et spacieux, et les éruptions répétées du lac infernal groupent rapidement leurs masses titaniques. Les Pyrénées appartiennent à cette dernière classe. Une montagne située près de Salinas, en Guipuzcoa, est le seul point de la chaîne occidentale où l'on ait découvert quelques coquillages fossiles incrustés dans du marbre bleu veiné de spath.

La formation des Pyrénées fut secondaire et partielle, dans la grande ceinture granitique du globe terrestre : elle se conçoit par une traînée volcanique, dont le cours aurait successivement semé, comme dans un sillon, les proéminences souterraines du granit primitif, et dont les feux croisés auraient disposé régulièrement, à droite et à gauche, les chaînons et les contre-forts rectangu-

laires. Cette éruption du feu créateur paraît s'être effectuée d'orient en occident : en effet, les Pyrénées ont plus de régularité dans la partie de l'est; elles y sont en même temps plus élevées, puisque à quinze lieues de la Méditerranée leur chaîne acquiert déjà quatorze cents toises d'élévation, et ne se maintient à la même hauteur qu'à vingt-cinq ou trente lieues des côtes de l'Océan. Les montagnes occidentales sont plus arrondies et plus basses; leur pente est plus douce; les tremblements de terre s'y font sentir avec moins de violence : les sources minérales qui jaillissent de leur sein possèdent moins de calorique; les substances alumineuses, ferrugineuses, pyriteuses, et les gaz, s'y combinent en plus petite quantité que dans les eaux de l'est, plus renommées et plus efficaces.

Qu'il me soit permis de citer la cosmogonie des Basques, sauf à expliquer plus tard l'allégorie savante des mythes ibériens, et à déchirer le voile mystérieux qui cache le sens réel et positif de ces fables poétiques.

Leheren-Sougke dormait, roulé sur lui-même, dans le lac intérieur, l'étang de feu ; sa respiration profonde faisait mugir les échos de l'Enfer ; l'œuf-monde qui lui sert d'enveloppe semblait prêt à se briser aux mouvements convulsifs qui agitaient le monstre durant sa léthargie. Enfin l'ange du Iao laissa tomber, dans

l'Océan, la soixantième goutte d'eau de sa clepsydre qui marque les *Temps;* il proclama la fin et la consommation des siècles, et sonna des sept trompettes d'airain. A ce signal *Leheren*, le Grand-Ouvrier de Dieu, se réveille en sursaut dans ses cavernes, ouvrant sept gueules béantes d'où sortent les volcans : en dix jours il consume et dévore l'ancienne terre, et de sa large queue, plus adroite que celle du castor, pétrit la terre nouvelle dans les eaux du Déluge; puis, son œuvre achevée, le dragon, semblable au ver soyeux qui bâtit sa prison, se roule de rechef sur lui-même, et se rendort, bercé jour et nuit par quatre génies, en attendant le réveil des siècles et l'aurore du *Temps* nouveau.

Cependant, une multitude d'hommes et de femmes, effrayés de la chute du monde, s'étaient réfugiés sur les montagnes; ils furent changés en pierres : cette métamorphose dura dix siècles, après lesquels ils furent rendus à leur forme première par le chant divin d'un oiseau lumineux. Leur postérité repeupla, durant le premier âge, l'Afrique, l'Espagne, l'Italie et les Gaules : elle dispersa ses colonies en Orient, jusque dans la Perse, qui reçut d'elles son nom primitif d'Iran. Les patriarches occidentaux s'appelaient Euskariens; l'histoire des Barbares les désigne sous la dénomination de race du Soleil et de l'*Agneau :* ils reconnaissent pour leur ancêtre le sublime Aïtor, le premier né des *Voyants*.

Bien long-temps avant la formation du peuple juif et les servitudes honteuses qui devaient faire expier si durement à ce ramas d'esclaves fugitifs leurs prétentions à la nationalité, le surnom de peuple de Dieu s'appliquait originairement aux seuls patriarches du Midi : il rappelle le théisme que professaient les Euskariens antiques, sans symboles, sans sacrifices, sans prières et sans culte. La tradition générale rend, en effet, témoignage que la religion naturelle fut l'élément moral de la sociabilité des premiers hommes et de leur union politique en républiques fédérées, suivant la multiplication progressive des tribus.

Le langage astronomique des Euskariens reflète avec poésie les mœurs simples et agrestes de ce peuple pasteur. Le titre d'enfants de l'Agneau, que l'histoire leur assigne, s'explique par le mot *Chourien*, commun aux dialectes de l'Inde, de la Perse et de l'Ibérie espagnole, pour désigner tantôt un agneau, tantôt le soleil, Agneau céleste, qui traverse chaque année, en triomphateur, les douze bergeries zodiacales du firmament. Les Indiens appellent encore le soleil *Arghi*, mot savant dont le dialecte espagnol se sert pour désigner la lumière; tandis qu'il applique à l'astre qui est la source de toute lumière le mot *Eghia*, signifiant, au sens moral, civilisation et vérité : c'est par allusion à l'harmonie naturelle réalisée dans le développement de leur société;

c'est en mémoire de la vérité divine virginalement incarnée dans leur Verbe improvisé, que les Euskariens, peuple du Lao, nés durant le premier âge sous le ciel brillant du Midi, s'appelaient, à juste titre, Enfants de la Lumière et de l'*Agneau*.

Les Euskariens s'établirent en Espagne vingt siècles avant l'irruption des Celtes ou Tartares : ils franchirent le détroit d'Hercule, sur de légers canots décrits par Strabon; ils les dirigeaient à force de rames avec une adresse et une rapidité surprenantes, et ne craignaient point d'entreprendre de lointains voyages. — Il n'est plus possible de révoquer en doute les relations commerciales que les Indo-Africains entretenaient, à cette époque, avec les Américains du sud : elles furent interrompues par l'invasion des Celtes; mais les souvenirs de l'Amérique, bientôt effacés dans l'esprit des Barbares, se conservèrent chez les Basques pyrénéens et dirigèrent les expéditions maritimes des Montagnards au moyen âge. On leur doit la découverte des Canaries, en 1393, par les Guipuzcoans. Quelques historiens assurent même qu'un de nos excellents marins, appelé Jean-de-Biscaye, ou de Cantabrie, révéla le premier l'existence de l'Amérique à Christophe Colomb; il est du moins certain qu'il accompagna ce célèbre navigateur.

Les Euskariens débarquèrent sur les côtes de l'Andalousie; une de leurs tribus se répandit le long de

l'Azèche, ou Rio-Tinto des modernes Espagnols, qui coule entre la Guadiana et le Guadalquivir. Les eaux de cette rivière sont d'une couleur blanchâtre; elles possèdent une propriété corrosive qui dessèche la verdure et rend ses bords arides : les Euskariens lui donnèrent le nom d'*Ib-er* (Fleuve brûlant), que Pline a traduit par *Urium*. Ce nom d'*Ib-er* fut appliqué, dans la suite, avec la même justesse, au grand fleuve des Pyrénées, et l'histoire ne tarda point à l'adopter pour désigner l'Espagne et ses habitants primitifs. La plupart des provinces fédérales de l'Ibérie reçurent leur nom de la ville qui en était le chef-lieu : *Luzeta* (Longueville), *Lobeta* (Ville du Sommeil), *Otheta* (Ville des Genêts), etc., d'où Lusitanie, Lobétanie, Othétanie, Karpétanie, Orétanie, Cerrétanie, Bastétanie. Ces provinces conservèrent leurs noms, durant l'âge ancien, après l'invasion des Celtes et les établissements des Phéniciens, des Grecs, des Carthaginois et des Romains: la Péninsule, au contraire, perdit le sien, et reçut en échange celui d'Hispanie, dont l'origine est inconnue.

La haute Bétique, arrosée par l'Anas, avait été appelée, en euskarien, *Bethurie* (*bethi*, toujours,— *ur*, eau), par allusion aux fleuves et aux rivières qui fertilisent l'Elysée espagnol. Plusieurs noms de villes, tels que *Urza, Urgoa, Il-ur-ghi, Anazthorghi, Iphazthurghi, Irithurghi, Ithurriasko, Urbiaka, Urbion*, expriment

l'abondance des eaux ; et la position géographique de ces antiques cités euskariennes s'accorde avec leurs noms significatifs. Les mêmes dénominations, répétées de distance en distance vers le nord de la Péninsule, indiquent assez bien la marche des tribus ibériennes. *Salduba* (Ville du Cheval), qui fut la Carthage des Betikoans, fut transportée aux bords de l'Ebre par un essaim d'émigrants : les Romains donnèrent à cette colonie le nom de Cæsarea-Augusta, dont la langue romance a fait Saragosse. *Irithurghi* (Fontaine-Ville) et *Iriberri* (Ville-Neuve), grandes cités de la Bétique, se retrouvent à l'extrémité opposée de l'Espagne, où cette dernière reçut le nom de *Choko-Illiberri* (Ville-neuve du golfe, ou sinus); elle dominait la côte sur laquelle les Grecs-Phocéens, fondateurs de Marseille, bâtirent plus tard Roses et Emporia.

L'invasion des Goths, qui dévasta si cruellement nos contrées méridionales, peut seule fournir une image de la grande migration des Celtes ou Tartares. L'invasion hyperboréenne est toujours suivie de guerres séculaires ; elle apporte avec elle un système oppresseur, qui a pour but ou d'exterminer par le sabre les populations indigènes, ou d'anéantir, au moyen de leur fusion avec la race conquérante, leurs lois, leurs mœurs, leur langage et jusqu'au souvenir de leur nationalité. Que reste-t-il aujourd'hui du monde romain détruit par

les Goths?... Peu de chose, et dans quelques siècles, rien. Si l'on réfléchit que les hordes celtiques, retenues dans l'enfance sociale et dans leur rudesse native par les influences d'un climat ténébreux, précédèrent d'environ trois mille ans les nouveaux Barbares, l'on comprend aisément qu'après un âge et demi de dévastations, de guerres et de bouleversements politiques, les Basques pyrénéens, grâce à l'abri de leurs montagnes tutélaires, aient résisté, seuls, en Occident, aux chocs terribles qui déracinèrent les tribus euskariennes sur le sol fertile où elles s'étaient paisiblement multipliées lors de la renaissance du genre humain.

Les Celtes, maîtres des Gaules, firent leur entrée en Espagne par les Pyrénées orientales, et côtoyant les mers, tracèrent, dans leur marche conquérante, le vaste demi-cercle que la Péninsule décrit depuis *Soko-Illibéris* jusqu'au cap Finistère, anciennement cap celtique ou des Artabres. Les hordes barbares pénétrèrent dans les provinces de l'intérieur, en remontant les fleuves, conducteurs naturels de leurs mouvements stratégiques. Les Ibères aragonais opposèrent une vive résistance aux Tartares : Diodore de Sicile raconte qu'à la suite d'une guerre sanglante les deux peuples conclurent un traité de paix et ne tardèrent point à se confondre. La province habitée par cette peuplade mixte reçut le nom de Celt-Ibérie, et les

Euskariens purs donnèrent au dialecte aragonais celui d'*Erdarada*, qui désigne une langue imparfaite et mélangée.

Le passage des Celtes le long de la Méditerranée paraît avoir été rapide ; leurs établissements se trouvent en plus petit nombre de ce côté que sur la côte occidentale, où la terminaison germanique *briga* sert à faire reconnaître les villes ibériennes qui reçurent le joug des conquérants : *Arriko-briga*, *Zezenbriga*, *Mirubriga*, *Lakobriga*, *Nerto-briga*, *Zeto-briga*, *Langobriga*, *Mandobriga*, *Larabriga*, *Konimbriga*, *Deobriga*, *Talabriga*, *Koteobriga*, *Zeliobriga*, *Nemetobriga*, *Bolobriga*. — La plupart des villes ouvrirent leurs portes au vainqueur, et, craignant d'irriter par une résistance impuissante la férocité naturelle aux Barbares, acceptèrent sans murmurer leur alliance et se confondirent avec eux. Parmi les nombreuses tribus qui se livraient exclusivement à la vie nomade et vivaient sous les tentes, hors de l'enceinte des cités, beaucoup furent exterminées ; d'autres, qui se trouvaient à la proximité des mers, échappèrent à la mort, en s'exilant de la terre natale. La tribu des Silures débarqua sur les côtes du pays de Galles, où Tacite reconnut en eux les descendants des Ibères ; mais les Gallo-Bretons, repoussés eux-mêmes de l'intérieur de l'Angleterre, par les Pictes, les Jutes, les Saxons, les Danois, les Normands,

détruisirent entièrement ces montagnards, vers le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Les Euskariens, auxquels l'Ecosse dut son nom primitif d'*Ibernie*, éprouvèrent le même sort; ceux que la Sicile avait accueillis ne purent s'y maintenir en corps de peuple; un nombre considérable de ces fugitifs trouva dans les montagnes de la Corse un asile plus sûr. Le philosophe espagnol Sénèque écrivait à sa mère, de l'exil, que les Corses portaient l'habillement cantabre et parlaient encore la langue primitive de l'Espagne, altérée par le mélange du grec et du ligurien. — La plus nombreuse des colonies ibériennes parvint jusqu'au Caucase et fonda le florissant empire de l'Ibérie asiatique, dont *Arghiri*, *Arthanize* et *Aphanize* furent les principales villes. L'Ebre et l'Araxe, dont les noms se conservent encore chez les Basques pyrénéens, arrosaient le territoire des Ibères orientaux : Pompée soumit ce peuple au joug dont il avait menacé vainement les républiques de la Navarre.

L'itinéraire suivi par les Goths, dans leur conquête de l'Espagne, retrace fidèlement la marche des anciens Celtes; comme leurs devanciers, les nouveaux Barbares s'emparèrent d'abord de la Celtibérie. Les Vandales Silinges, côtoyant la Méditerranée, se jetèrent dans la Bétique, qui tire d'eux son nom moderne d'Andalousie; les Alains se ren-

direnl maîtres de la Lusitanie qui s'appelle désormais Portugal; les Suèves s'établirent dans les Asturies et la Galice. Mais à l'arrivée des Goths, l'Espagne, veuve de ses populations primitives, n'offrait plus qu'un mélange d'anciens Celtes, de Phéniciens, de Carthaginois, de Persans et de Grecs, que les Romains tenaient attachés à la même chaîne, et que la même servitude avait confondus. Le territoire des Aborigènes euskariens se bornait, à cette époque, aux vallées de la Cantabrie et de la Navarre. Varron lui conserve exclusivement le nom d'Ibérie, en lui assignant pour étendue la cinquième partie de la Péninsule. Le docte romain comprenait sans doute dans cette délimitation les provinces celtibériennes récemment détachées de la fédération cantabrique, dont elles avaient suivi la destinée et partagé la gloire, jusqu'à leur asservissement définitif sous l'empereur Auguste.

Les Aborigènes, en s'établissant dans les Pyrénées occidentales, mirent le feu aux sombres forêts qui les couvraient. Posidonius, Diodore de Sicile et Strabon parlent de cet embrasement; ils ne manquent point d'ajouter à leur récit des circonstances fabuleuses, dignes du génie puéril des Grecs. Ces auteurs content que l'ardeur de l'incendie ayant fondu les métaux que les Pyrénées recélaient dans leur sein,

l'or et l'argent se firent jour par mille crevasses, et coulèrent en ruisseaux. Le mot *Pyrénées*, d'origine grecque, rappelle, dit-on, ce grand incendie. Suivant d'autres philologues, il désigne la foudre qui frappe si souvent les sommets escarpés des montagnes; peut-être fait-il allusion au feu créateur et à la fable des Titans.

Le sol vierge des montagnes déployait un luxe désordonné de végétation parasite. Les Pyrénées conservèrent long-temps leur parure sauvage, et les produits monstrueux que la nature brute développe dans ses premières créations. Les Basques eurent à se défendre contre les attaques d'énormes serpents, qui sortaient périodiquement des parties les plus humides et les plus profondes des forêts. A quelle famille appartiennent ces hydres pyrénéennes? Le continent européen, dans une autre ère géodésique, n'aurait-il point été situé sous une zone plus chaude, et le changement de climat, suite des cataclysmes, n'aurait-il point fait perdre à ces dragons leur vivace énergie, tout en leur laissant la grandeur et les proportions de leur espèce? Les chroniques nous apprennent qu'au moyen âge les Pyrénées n'étaient point encore purgées de ces hôtes effrayants, et que les chevaliers de la montagne employaient, à les poursuivre et à les combattre, les intervalles de loisir

que leur laissait la guerre des Maures. J'ai raconté ailleurs la victoire de Gaston de Belzunce sur le dragon d'Irubi : un fait analogue s'est reproduit, au seizième siècle, dans la vallée de Soule, où l'écuyer de la maison de Çaro réussit à tuer un de ces monstres. Le chevalier prudent attira le reptile hors de sa caverne, au moyen d'un agneau vivant attaché à l'entrée, pour servir d'appât. Il avait disposé sous l'innocent animal une sorte de machine infernale qui fit explosion au moment où le dragon furieux se roulait sur sa proie. De Çaro qui avait eu le courage de mettre le feu à la traînée de poudre, s'enfuit le visage souillé par le sang et la terre qui rejaillirent sur lui; l'idée qu'il était poursuivi, jointe à l'horreur qu'il éprouvait, précipita sa course. Il avait franchi le seuil de son castel, et se trouvait devant sa femme, lorsqu'il perdit la respiration et tomba mort, sans avoir pu proférer une seule parole. Je n'entends point garantir l'exactitude de ces détails, dont quelques-uns auront été sans doute dénaturés en passant par la bouche du peuple; mais il serait difficile de mettre au rang des fables des faits attestés par les chroniques, et racontés journellement sans autre teinte de merveilleux que la poésie des traditions populaires.

Les habitations des Basques, éparpillées le long

des rivières, sur le penchant des collines et dans la profondeur des bois; la richesse de la végétation, la variété des sites, l'aspect pittoresque des montagnes, cultivées aujourd'hui jusqu'à leurs sommets; un air de vie, de liberté, de plaisir, animant tous les paysages, et la magie des souvenirs historiques, forment des Pyrénées occidentales une contrée des plus intéressantes. Le climat y est tempéré, mais très-variable. Le voisinage de l'Océan communique à l'air une agréable fraîcheur, que le souffle brûlant du Solano (*Hegoua*) remplace à l'approche des équinoxes et des solstices. Les vents d'est et de nord-est s'y font sentir rarement; ils rendent l'air plus frais et plus pur, et font briller le ciel du plus vif éclat pendant la sérénité des belles nuits d'automne. Le vent du sud-ouest interrompt la sécheresse de l'été par de violents orages qu'il apporte sur son aile; les sommets des Pyrénées qui leur servent de conduits électriques, concentrent leurs explosions rapides; la foudre éclate sur les rochers insensibles et frappe les déserts, tandis que l'ondée chaude et brillante fertilise les vallées. L'orage gronde et se dissipe en quelques heures; mais il est quelquefois suivi de jours pluvieux. L'automne est presque toujours magnifique dans les Pyrénées; les hivers, quelquefois très-rigoureux, n'y manquent point

de beaux jours; les longues pluies n'y règnent qu'au printemps, cette saison se termine quelquefois par des gelées tardives et piquantes, elle est troublée par des orages précoces, dont l'hiver lui-même n'est point exempt. La nature a rassemblé dans les Pyrénées occidentales toutes ses richesses; elle y multiplie ses oppositions et ses contrastes, en mêlant à la fois les saisons et les climats; la température y est exposée aux transitions les plus subites; souvent, au déclin du plus beau jour, l'horizon se couvre d'un voile sombre, la pluie tombe toute la nuit, et le matin le soleil se lève resplendissant dans un ciel redevenu serein : image de la beauté qui brille d'un nouveau lustre après avoir séché les pleurs qui l'inondaient.

La végétation des Pyrénées n'est pas moins riche et variée; elle peint le climat, avec sa mobilité, ses contrastes, ses couleurs fantastiques, ses mille nuances qui tantôt se fondent harmonieusement, tantôt ressortent vives et tranchées par leur opposition. Les brusques accidents du terrain et la différence des expositions rapprochent toutes les espèces, tous les genres; on y voit croître les plantes aquatiques à côté des plantes alpines, et de celles que produit un sol aride et calciné : — les saxifrages, la campanule, le canillet moussier, l'aconit, les superbes liliacées; les ellébores,

les valérianes, les tithymales, la gentiane, l'origan, la germandrée, l'euphrasie, le souchet long, la tormentille, la sensitive, la clématite, le calament, la petite sauge et la grassette des Alpes, la digitale pourprée, la mandragore, l'arnica.—La Flore des Pyrénées occidentales cite, avec distinction, parmi ses amants les plus studieux et les plus infatigables, Tournefort, Palassou, Picot de Lapeyrouse et Ramond.

La classe des mammifères qui disputent à l'homme le séjour et la possession de nos montagnes est fort nombreuse. Sans compter le lynx devenu rare, et la martre qui se cache au fond des bois, l'on y rencontre l'écureil (*Urchainch*), la belette (*Andereïger*), le hérisson (*Sagarroï*), le blaireau (*Hazhou*), le lièvre (*Erbi*), la loutre (*Uhaïn*). Le loup et le renard, hôtes vauriens et destructeurs foisonnent quoique leur tête soit mise à prix. La chasse du sanglier (*Bassurde*) dédommage le Basque des dégâts que cet animal fait dans les plantations de maïs. La famille précieuse des ruminants fournit le cerf (*Orkhatz*), le daim (*Oreïn*), le chevreuil (*Bassahuntz*), le bouquetin devenu très-rare, avec ses grandes cornes noueuses, repliées en arrière; l'izard ou chamois, joli animal, dont la petite corne droite se termine en crochet pointu; sa lèvre supérieure est légèrement fendue, il n'a point de larmier comme les cerfs et les

antilopes, et sa conformation le rapproche de la chèvre.

Dans l'absence de plus formidables quadrupèdes, l'ours (*Hartz*) est le roi de nos forêts et de nos montagnes solitaires; l'ours noir frugivore y est plus commun que l'ours brun carnassier; l'un et l'autre ne se montrent, le jour, que pendant la belle saison; le premier se nourrit de mûres, de raisins sauvages et de fraises parfumées, qui tapissent, jusqu'à la fin de l'automne, les rochers exposés au midi. Son régal le plus friand consiste en un miel grossier, coulant en ruisseaux le long des fissures de quelques roches pyramidales, où les républiques d'abeilles se sont établies séculairement, par milliers d'essaims, sans craindre que jamais la main de l'homme vienne ravir dans leur patrie inaccessible les trésors de leurs ruches trop pleines.

Le grand aigle, brun fauve, est le plus remarquable des oiseaux sédentaires de nos Pyrénées; il vit solitaire et taciturne, bien différent en cela du petit aigle criard, au plumage gris de fer, tacheté de noir et de blanc. Le nom du roi des oiseaux (*Arrano*) indique, en langue basque, son habitude de se percher sur les rochers les plus sauvages; c'est là qu'il établit son aire et règne

en souverain. Tous les oiseaux fuient les sites que l'aigle fréquente; seule, plus étourdie ou plus confiante, la spipolette s'y montre pendant l'été; elle vient becqueter, sur les gazons décolorés, la terre fraîche qu'une variété de taupes fauves rejette, en creusant ses galeries, à la proximité des glaciers.

Je fais remarquer que la langue basque désigne le lierre et le hibou par le mot *huntz;* sans doute parce que le lierre s'attache aux vieux troncs d'arbres et aux masures qu'habite l'ennemi du jour. La même expression caractérise, chez les Basques, l'homme stupide dont l'esprit est plongé dans les ténèbres, par-allusion à l'oiseau nocturne qui jamais ne voit rayonner le soleil et reste aveugle à sa lumière; les Grecs et les Romains faisaient, au contraire, du hibou, consacré à Minerve, le symbole de la prudence et de la raison. C'est que les Grecs et les Romains, enfants de la Nuit, étaient des tribus celtiques; les Euskariens, race méridionale et solaire, comprenaient tout autrement que les Barbares les clartés de l'intelligence et la vie lumineuse de la création. Ainsi l'on retrouve, jusque dans les plus petits détails du langage, le génie particulier des deux grandes races humaines et le caractère essentiel des deux verbes qui se disputent d'âge en âge le monde social!

Les Pyrénées, situées entre la Méditerranée et l'Océan, sont un point de repos naturel pour les tribus d'oiseaux voyageurs qui dirigent leurs migrations annuelles tantôt vers le nord, tantôt vers le midi; la chaîne occidentale, moins élevée et moins aride, attire de préférence ces hôtes passagers, que la diversité de leur instinct, de leur chant et de leur plumage, rend si intéressants à observer. Les chasses auxquelles les montagnards se livrent avec ardeur fournissent un trait de plus aux scènes magnifiques que l'ami de la nature ne peut se lasser d'admirer. Dès le printemps, les hirondelles de mer remontent nos rivières, qu'elles effleurent d'une aile rapide, suivies par les goëlands, les mouettes, les coupeurs d'eau dont le nid repose sur les rescifs de l'Océan; la huppe se montre bientôt à la pointe des bruyères qui commencent à verdir, et chante, en hérissant les plumes de sa jolie crête; le coucou devance, dans les bois, la naissance des feuilles, et fait entendre les deux notes de son couplet monotone, répété par les enfants du village et par l'écho. L'été vient et, de retour, le brillant loriot défie les merles par des sifflets joyeux et cadencés; la nature se réveille et s'anime; les forêts ont repris leur verdure, et la grande voix des Pyrénées, élevant ses harmonies, proclame la saison d'amour. Les vautours,

exilés par l'hiver, rentrent en foule dans les montagnes : le barbu prend un essor puissant, avec ses larges ailes, dont l'envergure dépasse celle même du grand aigle ; l'arrian à tête chauve descend dans les profondeurs des ravins et plane sur les eaux. Avec l'automne arrivent les mûriers, les bec-figues, les étourneaux, les grives, les cailles ; tandis que, sur les genêts dorés et les buissons jaunis, les rossignols, les linottes, les chardonnerets, et toutes les familles d'oiseaux chanteurs, volent par troupes nombreuses, s'appellent vivement et s'assemblent, puis redoublent en chœur des refrains d'adieux, pour aller chercher au loin un autre printemps et d'autres amours.

La colombe océanique (*Urzo*), le ramier bleu, qui joue un si grand rôle dans la cosmogonie ibérienne, arrive dans les Pyrénées en septembre. Les naturalistes regardent ce bel oiseau comme la souche des pigeons domestiques ; rien n'égale la rapidité de son vol bruyant ; il est impossible de se faire une idée du fracas qui accompagne ces oiseaux, lorsqu'ils s'abattent par milliers dans les grandes forêts de hêtres : hôtes inoffensifs, devenus le symbole de l'innocence et de la douceur. Ils vivent de faîne ; leur chair fournit alors un manger délicat, et les chasseurs leur apprêtent mille morts. La chasse la plus amusante se fait avec

deux grands filets tendus à l'extrémité d'un vallon; le choix du site et l'habileté des chasseurs concourent à la rendre plus ou moins heureuse; les produits en sont assez lucratifs pour faire de chaque *pantière* une propriété importante et privilégiée. L'épervier et le hobereau sont les seuls oiseaux de proie que le ramier doive craindre; la vitesse de son vol le met à l'abri de tous les autres. L'épervier s'élance de terre perpendiculairement, et se renverse sur le dos pour saisir sa victime, qu'il frappe de son bec tranchant et de sa poitrine osseuse ; les ramiers, instruits par l'instinct, évitent son atteinte en abattant subitement leur vol. L'idée de la chasse aux filets est fondée sur cette observation. Les chasseurs se postent sur les collines, dans un rayon de demi-lieue, à portée des filets, armés de raquettes blanches, dont la forme imite un épervier ; leurs yeux perçants ne se détachent point de l'horizon, où d'imperceptibles vapeurs leur font reconnaître chaque volée de ramiers, plus de vingt minutes souvent, avant son approche. Ils s'avertissent mutuellement par des cris et des signaux, lancent leurs raquettes avec tant d'intelligence et d'à-propos, qu'ils manquent rarement de faire prendre aux ramiers la direction fatale ; l'instant solennel de leur triomphe est celui où les timides oiseaux, se pressant en colonne,

d'un vol étourdissant que précipite la terreur, donnent tête baissée dans les filets qui tombent pour les envelopper. Tous les ramiers pris vivants sont vendus, mis en volière, et garnissent la table du Basque pendant l'hiver. Ceux que l'on sert en automne sont tués à coups de fusil, et n'en sont, dit-on, que meilleurs. On se sert, pour les attirer, d'appeaux vivants auxquels on a crevé les yeux. Les Basques, peuple noble et gentilhomme, chassaient encore, au temps d'Henri IV, les ramiers au hobereau, et toute espèce de gibier au faucon (*aoutore*). Le perfectionnement des armes à feu a fait abandonner ce divertissement, interdit au peuple dans toute la France, sous peine de mort, et réservé aux plaisirs de la noblesse et des rois, chez les Barbares.

La venue des oiseaux voyageurs dans une contrée est déterminée par la maturité des fruits dont chaque espèce se nourrit. Les uns arrivent, aux Pyrénées, à l'ouverture des moissons; les autres dans la saison des vendanges. Les grues (*kurloo*) forment l'arrière-garde de la migration; mais dirigeant leur vol au-dessus des régions que l'aigle fréquente en été, ces oiseaux passent sans s'arrêter, à moins que le mauvais temps et les brouillards ne dérangent leur ligne de bataille et ne les forcent à descendre. Le héron, la sarcelle, le canard sauvage, l'oie sauvage, l'outarde

et la cigogne séjournent dans les Pyrénées, une partie de l'hiver.

Il est un oiseau voyageur plus fameux et plus rare : c'est le cygne sauvage, que sa petitesse distingue du cygne domestique, et que la conformation singulière de la trachée-artère et du brechet classe parmi les oiseaux chanteurs. Les observations faites par Mongez à Chantilly ne permettent plus de douter que les anciens furent véridiques dans la tradition du cygne qui chante. Picot-de-Lapeyrouse en a disséqué quelques-uns : ils n'apparaissent dans les Pyrénées que de siècle en siècle, durant les hivers les plus rigoureux.

L'imagination des Basques, aidée par la réminiscence confuse des pays que les premiers Euskariens ont habités, n'a point manqué de peupler les Pyrénées d'êtres mystérieux et bizarres, qui servent de lien superstitieux entre la création matérielle et visible, et le monde fantastique des larves et des esprits. Le plus populaire de ces mythes pyrénéens est le Seigneur-Sauvage (*Bassa-Jaon*), sorte de monstre à face humaine, que le Basque place au fond des noirs abîmes, ou dans la profondeur des forêts. La taille de *Bassa-Jaon* est haute, sa force prodigieuse ; tout son corps est couvert d'un long poil lisse, qui ressemble à une chevelure; il marche debout comme l'homme,

un bâton à la main, et surpasse les cerfs en agilité. Le voyageur qui précipite sa marche dans le vallon, ou le berger qui ramène son troupeau, à l'approche de l'orage, s'entend-il appeler par son nom répété de colline en colline; c'est *Bassa-Jaon!* Des hurlements étranges viennent-ils se mêler au murmure des vents, aux gémissements sourds des bois, aux premiers éclats de la foudre; c'est encore *Bassa-Jaon!* Un noir fantôme, illuminé par l'éclair rapide, se dresse-t-il au milieu des sapins, ou bien s'accroupit-il sur quelque tronc d'arbre vermoulu, en écartant les longs crins à travers lesquels brillent ses yeux étincelants; *Bassa-Jaon!* La marche d'un être invisible se fait-elle entendre derrière vous, son pas cadencé accompagne-t-il le bruit de vos pas; toujours *Bassa-Jaon!*

Le Basque raconte, au coin du feu, la rencontre qu'il eut avec le Seigneur-Sauvage, pendant qu'il était jeune, et qu'il menait la vie des bergers; il dit l'heure et le lieu, dépeint le paysage et n'hésite point à convenir de sa frayeur partagée par son auditoire enfantin, qui écoute le récit du grand-père avec la plus avide curiosité. C'était par une nuit obscure, une froide nuit d'hiver; les vents sifflaient à travers les branches des arbres, les brouillards s'étaient abaissés, la neige tombait blanche et glacée; le berger,

revenant des hautes montagnes, chemina seul jusqu'à minuit. Il fut contraint de s'arrêter dans les bois; l'épaisseur du brouillard lui dérobait sa route; il s'arrête; un tronc d'arbre, coupé à la hauteur des branches, s'élevait devant lui, tout blanc de neige. Le montagnard distrait le frappa machinalement de son bâton; soudain le tronc, en apparence inanimé, bondit terrible, la neige qui le couvrait tombe comme un voile, et laisse voir au berger immobile de terreur, *Bassa-Jaon* rugissant comme un lion, l'œil ardent et le crin hérissé!... Le narrateur du coin du feu raconte cet incident étrange avec un ton de vérité persuasif, et laisse croire adroitement qu'il est le héros de l'aventure; il tient le fait de son père, qui le tenait de son aïeul... On pourrait ainsi remonter deux cents générations, jusqu'au temps du séjour des Euskariens en Afrique; car le *Bassa-Jaon* des Basques, c'est tout simplement l'orang-outang, qui fournit aux anciens Egyptiens et aux Grecs la fable des Sylvains et des Satyres.

Ce nom de *Bassa-Jaon*, donné à l'orang-outang par les Euskariens, exprime avec une sorte de naïveté l'étonnement mêlé de frayeur qui s'empara de l'Aborigène, à la vue d'un animal si semblable à l'homme. De nos jours encore, les nègres de la côte s'imaginent que le mutisme des grands singes est une ruse de leur

part, afin de se soustraire à la tyrannie des blancs et aux pénibles travaux de l'esclavage. L'Euskarien, meilleur observateur, ne tarda point à reconnaître dans l'Orang-Outang un être dépourvu de raison, privé de la parole, et inférieur à l'homme social, de toute la distance qui sépare la réflexion intelligente de l'aveugle instinct. Il consacra cette découverte par la fable du Forgeron et du *Bassa-Jaon*, dont la forme puérile cache cette moralité philosophique : le Seigneur-Sauvage est ûne brute, un animal, un singe; et l'homme, un homme, l'être excellent, intelligent, *Gu-iz-on!*

Il ne faut point rejeter indistinctement, comme apocryphes ou fabuleux, les récits des Basques, sur les apparitions de l'homme des bois, dans les Pyrénées occidentales. On trouve dans ces montagnes de vrais sauvages, et leur existence, quelque inexplicable qu'elle soit, n'en est pas moins avérée. Des ouvriers qui travaillaient pour la mâture, en 1790, dans la forêt d'Iraty, observèrent à plusieurs reprises deux de ces individus : Le Roy, qui dirigeait leurs travaux, raconte ce fait intéressant dans un de ses mémoires scientifiques. L'un des sauvages, jeune femme aux longs cheveux noirs, toute nue, était remarquable par des formes élégantes, par des traits réguliers et beaux, malgré l'extrême pâleur de son visage; elle s'était approchée des travailleurs et les regardait scier les

arbres, d'un air qui témoignait plus de curiosité que de crainte; les paroles que s'adressaient les ouvriers excitaient visiblement son attention. Enhardie par le succès de sa première visite, elle revint le lendemain à la même heure. Les ouvriers avaient formé le dessein d'en faire leur prisonnière, s'il était possible d'y réussir sans lui faire de mal : l'un d'entre eux s'approcha d'elle en rampant, tandis qu'un de ses camarades parlait haut, en gesticulant vivement, pour captiver l'attention de la jeune sauvage; mais au moment où le bûcheron tendait le bras pour lui saisir la jambe, un cri d'alarme, parti du bois voisin, avertit la fille de la nature du piége qu'on lui tendait; elle fit un bond d'une agilité surprenante, et s'enfuit vers la forêt avec la rapidité de l'éclair; elle ne revint plus, et l'on ignore le sort du couple sauvage.

La grotte de Balzola, en Biscaye, a la réputation de nourrir dans ses entrailles toute espèce de monstres. Il y a quelques années, les habitants d'une maison voisine entendirent, durant plusieurs nuits, des hurlements prolongés, qui semblaient appartenir à une voix de femme. La bonne humeur malicieuse, qui anime, dans les provinces méridionales de la France, les *Loups-Garous* et les *Ganipotes* de village, ne pouvait avoir aucune part à ces cris nocturnes. Plusieurs jeunes gens firent une battue, à la faveur d'un clair de lune

magnifique, et le premier objet qu'ils aperçurent, à l'entrée de la grotte, fut un noir fantôme à visage humain, qui se précipita dans la caverne, en répétant son hurlement sinistre.

Le nom significatif de Balzola équivaut à Forge ténébreuse. Ce vaste souterrain, divisé en une multitude de compartiments et de galeries, paraît avoir été, dans l'origine, quelque riche mine de fer exploitée par les anciens Cantabres; il est situé à l'extrémité d'un vallon sauvage, au milieu duquel s'élève un rocher pittoresque, naturellement taillé en arcade, appelé *Jent'il-Zubi*, Pont de la Mort. L'entreé de la grotte, pratiquée dans le roc vif, conduit à un vestibule spacieux et sombre, où viennent aboutir toutes les issues du labyrinthe : les eaux que le rocher distille rendent le sol humide; il est parsemé d'ossements, dont quelques-uns sont humains : la persuasion des paysans est qu'ils appartiennent à des personnes dévorées par les serpents. La voûte du noir portique est tapissée de chauves-souris; accrochées par milliers, les unes aux autres, comme les abeilles qui se pendent en grappes dans leurs ruches : leurs cris et le bourdonnement de leurs ailes frappent d'abord l'oreille du voyageur à son entrée dans la caverne; mais, à mesure qu'il avance, des murmures sourds et profonds, des sifflements aigus, des roulements lointains se font entendre par toutes les

bouches du souterrain. Par moments, l'on dirait des gémissements humains, semblables aux cris que les verges des furies vengeresses arrachaient à leurs victimes; d'autres fois, des bruits forts et cadencés imitent le battement d'une forge et les lourds marteaux des cyclopes tombant sur l'enclume d'airain. Il est des jours et des saisons où ces bruits formidables redoublent et se répandent au dehors : l'imagination des paysans les interprète de manière à augmenter la terreur qu'ils inspirent; ils peuvent avoir pour cause la chute des torrents intérieurs et les compressions du vent dans les cavités sonores du souterrain.

La grotte de Balzola n'est point la seule du même genre que l'on trouve dans les provinces basques; il en existe, au contraire, un grand nombre : elles servaient anciennement de refuge à la population des vallées contre l'invasion ennemie; les guerriers de la montagne eux-mêmes, quand la victoire avait trahi leur valeur, s'y renfermaient quelquefois, pour en sortir invincibles. La Basse-Navarre possède une de ces profondes cavités, capable de contenir plus de dix mille combattants; une colline masque son ouverture; la *Tour du Diable*, qui lui sert de couronnement, est bâtie d'ossements humains et de crânes; la couleur du ciment pétrifié par les siècles atteste qu'il fut détrempé dans le sang. A ces monuments terribles se rattachent

de tragiques souvenirs : quelques-uns datent de la guerre des Basques contre les Romains; il en est qui remontent jusqu'aux premières luttes des montagnards contre les Celtes.

Le Basque, depuis son établissement dans les Pyrénées, n'a rien conservé d'invariable que la divine langue et la liberté originelle de ses ancêtres; le long séjour des montagnes a puissamment modifié son être physique. Les influences d'une autre terre et d'un autre ciel ont fait perdre au Cantabre le teint brun et la chevelure frisée que Tacite attribue aux anciens Ibères; sa taille, primitivement petite, a grandi jusqu'à se rapprocher de celle des géants, enfants du nord. L'âme euskarienne a subi, dans le cours des siècles, la métempsycose d'une incarnation nouvelle et, pour ainsi dire, locale; mais ce changement, plus extérieur qu'essentiel, n'a point détruit les formes et les harmonies caractéristiques qui font de cette race l'un des beaux types de l'espèce humaine.

La défense et la culture de leurs vallées occupaient laborieusement les Basques et les privèrent bientôt de la richesse et du loisir, qui leur auraient été indispensables, pour entretenir, au sein de leur petite confédération guerrière, la civilisation lettrée des Ibères. Les mages de la république solaire (*JaonAztiak*) ne furent plus, dans les Pyrénées, que d'ignorants astrologues et

de misérables sorciers : ils n'en conservèrent pas moins une réputation acquise à meilleur titre ; les Romains, au temps de Septime-Sévère, les comparaient encore aux devins de la Hongrie et aux prophétesses scandinaves, savantes filles de la Voluspa. La poésie cantabre, privée du secours de l'écriture, n'eut plus d'autre écho que l'improvisation inculte des bardes, et leurs chants fugitifs, aussitôt oubliés. Les Basques perdirent jusqu'à l'intelligence de leur langue ; cet obscurcissement de la lumière sociale favorisa l'établissement du polythéisme dans quelques villes de la Navarre, et par suite de la religion catholique professée aujourd'hui par l'universalité des montagnards. Le soleil des *Voyants* s'éteignit à leur horizon, pendant l'ère de sang et de ténèbres ; l'influence d'un génie mauvais relâcha les liens de la fraternité primitive, changea les conditions du devoir, isola le dévouement, et bannit l'amour.

Les Basques ne purent, toutefois, se dépouiller de la prééminence essentielle qui résulte de leur origine et d'une indépendance héréditaire : ils restèrent supérieurs à tous les peuples de race celtique, par les lois, les mœurs, les usages qu'ils tenaient de la nature, et par la haute sagesse qui les inspirait dans tous les détails de la vie pratique. Leur établissement dans les Pyrénées fut une prise de possession prompte et complète, comme devait être celle d'un peuple que trente

siècles de civilisation non interrompue avaient armé de toutes pièces, pour combattre et vaincre la nature la plus rebelle. Les Basques, en arrivant dans les montagnes, étaient agriculteurs consommés : leurs femmes s'étaient acquis une célébrité européenne dans l'art de fabriquer les toiles, de tisser la laine, et de varier les couleurs des étoffes par la teinture et la broderie. Tandis que les Gaulois et les Celtibères se rangeaient à demi nus sous les drapeaux d'Annibal, les Cantabres jetaient sur leurs épaules d'élégants et riches manteaux; ils se couvraient d'armes étincelantes dont la ciselure augmentait l'éclat. Le sabre gaulois, mal trempé, pliait à la moindre résistance, se tordait à tout coup; le Barbare était réduit à le redresser chaque fois, dans la mêlée, en exposant à la fureur de l'ennemi son corps de géant, nu jusqu'à la ceinture, sans autre défense qu'un tatouage bizarre et des hiéroglyphes grossiers. Le glaive cantabre, adopté par les Romains, était, au contraire, d'un travail parfait, d'une forme savamment calculée, et le fer le plus dur n'était point à l'épreuve de son tranchant. Horace a vanté le bouclier rond des fantassins navarrais; leur hache d'armes offrait dans l'airain une fusion de métaux dont le moyen âge a perdu le secret. — Les Basques sont aujourd'hui le seul peuple de l'Occident qui réunisse distinctement, sans les confondre, les deux couleurs

bien tranchées, les deux aspects saillants de la physionomie générale de l'humanité : la civilisation primitive des patriarches méridionaux, et le génie guerrier des Barbares hyperboréens.

L'irruption des Celtes dans la Péninsule ibérienne et l'établissement des tribus euskariennes au sein des Pyrénées occidentales, commencèrent pour les Montagnards un deuil séculaire, rendu plus sombre et plus exalté par une série non interrompue de guerres avec les peuples dominateurs de la Péninsule et des Gaules : Celtes, Carthaginois, Romains, Visigoths et Maures. Je ne parlerai point des luttes plus récentes que la folle présomption de la monarchie castillane devait engager à sa honte contre l'indépendance des enfants d'Aïtor et la gloire de leurs républiques fédérées.

L'invasion des Barbares avait substitué, dans tout le midi, l'esclavage à la liberté primitive, l'iniquité de la guerre et de la conquête à la divine justice, le code politique des tyrans au droit des nations. Le mouvement humanitaire s'effectua désormais du nord au midi, en dehors de ses voies naturelles de lumière et de paix. L'indépendance des Basques ne les empêcha point de sentir le contre-coup du renversement social qui fit perdre à l'homme son harmonie et sa loi, dans l'état de peuple et de famille :



les Montagnards devinrent un peuple soldat, et l'adoption de quelques lois empruntées aux Barbares fut pour eux une nécessité impérieuse, une condition de force et de résistance.

Déjà sous les Romains, derniers représentants de l'invasion celtique, la législation des Vascons avait subi quelque altération : l'arrivée des Goths détermina sa décadence et les lois martiales des Barbares furent votées sous le chêne patriarcal de la fédération euskarienne, dans toute leur brutalité sauvage. Le code souletin renferme un singulier tarif des coups et des blessures; tant pour un coup de javeline, de hache, de pique, de lance, de dague ou de poignard! La quotité de l'amende variait suivant la gravité des blessures : des jurés-experts étaient préposés pour sonder leur profondeur, mesurer leurs dimensions. Quiconque serait curieux de voir la marque d'un sabre navarrais plongé, jusqu'à la garde, dans une poitrine d'homme, la trouvera dessinée exactement sur une page du code souletin. Ces lois gothiques introduisirent parmi les Basques les vengeances de famille à famille, telles qu'on les observait à la même époque chez les montagnards écossais, avec les rivalités et les inimitiés féroces des clans et des tribus[1].

Le défi légal, le duel, et le jugement de Dieu, usités en Navarre et chez les Vascons cis-pyrénéens

durant tout le moyen âge, ne furent adoptés qu'au quinzième siècle par les Biscayens ou Cantabres proprement dits. La loi de Guernika porte que le *Jaon*, ou seigneur de la république, devait assister au duel, en s'asseyant au pied d'un arbre. Les duels par procureurs et champions étaient surtout en usage dans les démêlés de province à province. Un ancien traité conclu entre le vicomte de Béarn et la junte de Soule, arrête que les Souletins, prévenus de vol ou de meurtre commis sur le territoire gascon, auraient la faculté de purger l'accusation par le duel ou par le serment, à leur choix. La superstition des Montagnards redoutait l'épreuve du serment qui devait être fait la main sur l'évangile ou sur une châsse de saintes reliques : ils préféraient soutenir leur innocence l'épée à la main. Le traité mentionné décide *qu'à l'avenir tels combats auront lieu sur le territoire de Béarn, et que les Basques n'y viendront jamais plus de cinquante pour accompagner leurs champions :* tant la fougue indomptable et l'impétuosité de nos montagnards inspiraient de terreur aux Gascons! Ces détails ne paraîtront point insignifiants aux lecteurs qui font leur étude de rechercher dans les mœurs et dans les habitudes d'un peuple la trace de ses destinées historiques et des influences sociales qui ont modifié son caractère dans la succession des siècles.

La perfidie et la cruauté du Scythe furent souvent contagieuses pour l'Ibère pyrénéen, et les vices des Cagots ternirent plus d'une fois ses antiques vertus. Il est pour les nations un milieu humanitaire, comme pour l'homme un milieu social, et le mouvement irrésistible d'un même tourbillon entraîne les individus et les peuples. Qu'importe que ce principe soit empreint d'une sorte de fatalisme, et que sa portée philosophique renverse toutes les notions de la morale vulgaire, si pour tout autre que le prêtre et le sophiste, il a l'évidence et la certitude d'un fait? L'homme familial vit dans sa tribu, sa nation, son peuple, comme le peuple vit dans l'humanité, comme le genre humain vit en Dieu, moteur suprême, universel; et la création réagit dans une échelle descendante, du grand tout aux individus, par cercles harmoniques. Certainement, les phases humanitaires sont générales, soit en bien, soit en mal; elles se succèdent par grands âges. La société n'a que deux manières d'être; et c'est du Nord que lui viennent toujours, avec l'invasion, la tyrannie, la guerre et le meurtre, le babélisme du langage et les ténèbres de l'esprit.

Le Basque, c'est l'homme du Midi, le patriarche ibérien revêtu de l'armure du Barbare, depuis les invasions du Nord. L'Aborigène pacifique, une fois

acculé dans les Pyrénées occidentales, envisagea sans pâlir ses nouvelles destinées; il acquit au plus haut degré l'instinct guerrier de ses oppresseurs; extrême en tout, il les surpassa par son audace, comme il les surpassait en lumière, noblesse et vertu. La nécessité, le désespoir, et le droit naturel de la défense lui mirent les armes à la main : l'ivresse du sang égara maintes fois son courage; mais ses excès même étaient justice et vengeance, car l'agression ne venait pas de lui. — Un poète en qui respire tout entier le génie de Rome étrusque, de Rome conquérante et souveraine, Lucain, ne dit-il point que les Ibères pyrénéens étaient devenus l'horreur et l'épouvante de l'univers? Avec quelles fières couleurs le chantre de la guerre punique, Silius-Italicus, trace le portrait de ce Cantabre, fils aîné de l'Ibérie, que ni la faim, ni la soif, ni les ardeurs de l'été, ni les frimas des hivers, ne peuvent abattre, et pour qui tous les travaux, tous les périls deviennent une occasion de gloire. La farouche valeur des Montagnards, proposée à l'admiration des peuples, devint un sujet d'exagérations et de fables. On racontait à Rome que les guerriers de la Cantabrie, arrivés à l'âge qui blanchit les cheveux et rend la main débile, grimpaient sur les rochers élevés, entonnaient au soleil couchant leur hymne

de mort et s'élançaient dans les précipices, pour terminer une existence devenue insupportable dès qu'elle n'était plus consacrée à la gloire et aux combats.

Indépendamment de ces traits sublimes qui composent aujourd'hui sa physionomie nationale, le Basque montre les goûts et les instincts communs à tous les peuples montagnards. Il porte jusqu'à l'idolâtrie l'amour du pays natal, d'autant plus exclusif généralement que les objets auxquels il se rapporte sont plus déshérités par la nature : le séjour de ses montagnes a pour lui un attrait que rien ne saurait balancer, des charmes dont rien ne peut détruire la magie ; les sueurs que lui coûta leur culture, le sang dont il les arrosa tant de fois, les rendent plus chères à son cœur, et ce sentiment exalté s'accroît encore par la passion dominante de l'indépendance et de la nationalité. — Pour étudier le peuple basque avec fruit dans les situations diverses de la vie sociale et bien comprendre le drame philosophique de son histoire, il ne faut jamais perdre de vue les trois aspects que présente le rayonnement de sa physionomie noble et poétique: Aborigène de race solaire, indomptable soldat, montagnard civilisateur et prédestiné.

Les Basques, si l'on en excepte les habitants des côtes de la Biscaye et du Labourd français, qui

s'adonnent à la marine, sont un peuple agricole et pasteur. Le bétail fait leur principale richesse et l'on remarque que, dans leur idiome patriarcal, le mot *aberatsua*, désignant le riche, signifie en définition, possesseur de nombreux troupeaux. Les Basques n'élèvent point de bœufs, les vaches tirent la charrue dans les vallées; celles que l'on laisse errer en grand nombre sur les montagnes sont petites, agiles et presque sauvages; les chevaux que l'on y trouve sont également vifs et robustes, mais petits. La belle race que les écuyers navarrais entretenaient avec tant de soin durant les guerres contre les Maures, est aujourd'hui perdue ou à peu près.

Les années de paix qui se sont écoulées pour les Basques, depuis ces luttes glorieuses, ont porté leurs fruits. La culture, si riche dans les bassins des vallées, a poursuivi ses conquêtes jusqu'aux sommités les plus âpres; elle lève ses tributs sur les plus petits lambeaux de terrain, les moindres rubans de verdure que lui disputent les rochers : les pentes les plus escarpées offrent des champs cultivés; il serait impossible d'y tracer des sillons au moyen de la charrue. L'instrument dont les Montagnards se servent pour labourer porte le nom de *laïa* : c'est une grande fourchette de fer, à poignée de bois, dont les deux dents

peuvent avoir de seize à dix-huit pouces de longueur sur trois ou quatre pouces d'écartement. Les femmes et les filles prennent la même part que les hommes à ce travail qui se fait à reculons, et le *laïa* dont leurs mains sont chargées n'est ni plus petit ni moins lourd. Les travailleurs de tout sexe se rangent en file, tenant un laïa de chaque main ; ils les rapprochent de manière à laisser aux bras la force et la liberté nécessaires ; puis, courbés sur les reins, tous frappant sur la même ligne en cadence, soulèvent et retournent profondément un même banc de terre, avec une fatigue et des efforts dont il est facile de se faire une idée.— Ce rude exercice contribue à donner aux Basques une largeur de poitrine et d'épaules qui, jointe à la taille svelte et à l'agilité proverbiale du montagnard, imprime à sa démarche un caractère de majesté sauvage, de souplesse et de vigueur.

C'est surtout en parcourant les vallées pittoresques de la Biscaye et du Guipuzcoa, que le voyageur, levant la tête et les yeux, s'étonne d'apercevoir sur des hauteurs en apparence inaccessibles, ces rangées de travailleurs qui s'abaissent, se relèvent, retombent avec un mouvement fort et mesuré. Il ne peut s'empêcher de reconnaître à cet aspect le peuple le plus laborieux de l'Occident, et s'émerveille de ce que de jeunes filles aux formes élégantes

et souvent frêles puissent soutenir, à demi nues, dans ce pénible exercice, la longueur et le poids du jour. Enfin, au coucher du soleil, le travail cesse, les rangs sont rompus et les *laïas* jetés à terre. Au même instant les notes joviales d'un fifre aigu et les battements d'un tambour de basque se font entendre; et mieux que le repos, ce bruit magique a dissipé de la fatigue jusqu'au souvenir. Les groupes s'animent aussitôt; jeunes filles et garçons se donnent les mains, pour exécuter des rondes agiles sur les plates-formes des rochers. Aux chants des vierges se mêlent les cris éclatants des montagnards; souvent la nuit a déroulé ses ombres jusque sur le penchant des vallées, les danseurs ont disparu dans son obscurité, que le petit tambour de fée et le galoubet de lutin envoient aux échos leurs sons prestigieux. — Quelque observation de ce genre aura dicté la phrase spirituelle de Voltaire, où ce brillant poète voulut peindre les Basques d'un seul trait, en les appelant *un petit peuple qui saute et danse au haut des Pyrénées*.

Les anciens Cantabres se livraient avec succès à l'exploitation des mines de fer; ils suppléaient au manque de machines hydrauliques par l'action du feu: Pline et Strabon ont confusément décrit les procédés qu'ils employaient. Les Basques modernes ne se mon-

trent ni moins assidus, ni moins habiles dans ce travail. La seule province de Biscaye possède plus de cent quarante forges et martinets qui sont en mouvement jour et nuit. La mine la plus riche que l'on y trouve est celle de Somorostro; elle est commune et semble inépuisable, quoique l'on en retire, année moyenne, un million de quintaux de minerai. — C'est dans les vallons les plus sauvages, où l'on ne découvre aucune trace de culture, où les troupeaux s'aventurent rarement, que les forges sont établies, au milieu des forêts qui doivent fournir le charbon nécessaire à leur exploitation : les ateliers des cyclopes occupent les paysages les plus agrestes ; les animaux farouches, inquiétés par le génie de l'homme, jusque dans leurs retraites les plus reculées, peuvent à peine y cacher leur frayeur ; le bruit retentissant et mesuré des lourds martinets des usines s'y mêle sans cesse au roulement des cascades, aux cris des aigles et au murmure solennel des forêts.

Les côtes de la Biscaye et du Guipuzcoa présentent d'autres scènes. J'ai dit que la chaîne des Pyrénées s'écarte brusquement du golfe labourdin, et se dirige vers la Galice en traversant la Cantabrie : les montagnes qui se déroulent du côté de l'Océan s'abaissent à mesure qu'elles approchent du rivage ; le terrain devient sablonneux et découvert, et se termine par une bordure de rochers pittoresques, contre lesquels

la mer vient tantôt s'endormir riante et paisible, tantôt se briser avec fracas. Laredo, Lequeytio, Bilbao, Deva, Guetaria, Saint-Sébastien, le Passage, sont les plus considérables des ports qui jalonnent la ligne des côtes. Les Basques qui les habitent sont hardis navigateurs, excellents marins et, dans l'occasion, formidables corsaires. Si je voulais peindre l'activité, je choisirais pour sujet du tableau les ports de la Biscaye ; une circonstance qui surprend les voyageurs, c'est que les femmes s'occupent du chargement des navires et font le métier de porte-faix. On éprouverait quelque peine à les voir supporter de lourds fardeaux, si leur démarche légère, leurs dialogues spirituels débités avec la plus grande volubilité et leurs rires folâtres n'annonçaient que la fatigue ne saurait les accabler. J'ai vu souvent deux jeunes filles, à la taille svelte, les deux mains sur les hanches, soutenir sur leurs têtes le même ballot, sans rompre l'équilibre, et marcher coquettement de front, d'un pas léger et cadencé. La journée se termine par des danses. Les étrangers ne reviennent pas de leur admiration, et trouvent singulière une vie bien simple. Dans tout pays où l'homme cherche le péril, la femme se livre gaiement au travail : les Basquaises sont familières avec l'un et l'autre.

Hélas ! les siècles paisibles qui suivirent l'expulsion

des Maures ont achevé leur cours dans nos montagnes. Les peuples de l'Occident s'agitent, les convulsions révolutionnaires se succèdent avec rapidité. Les derniers jours de la tribulation ont vu se lever l'astre de sang, et les luttes de l'indépendance ont recommencé pour les enfants d'Aïtor! Quel sera ton destin, ô peuple de l'*Agneau?* La race antique du Soleil doit-elle, par une merveilleuse transfiguration, s'élever à un nouveau rôle social, une grande mission d'avenir? Ou bien, l'arrêt fatal serait-il prononcé contre la nation des *Voyants?* Ses dernières tribus doivent-elles bientôt emporter dans la tombe les mourantes clartés des civilisations ibériennes et la sainte image de la primitive liberté? — Les jours ne sont peut-être point éloignés où les guerriers des vallées, décimés par le sabre des Cagots, s'en iront errants sur les rochers, sans autre asile que les forêts sombres et les grottes souterraines où nos ancêtres se réfugiaient au temps des Barbares, avec leurs armes sanglantes et leurs drapeaux lacérés!...



TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.

ORIGINE

DES

EUSKARIENS - BASQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Les Basques, Vascons, ou Cantabres, s'appellent entr'eux *Eskualdus*. Ils donnent à leur territoire le nom général de *Eskual-Herria*, pays des Euskariens. Considérations sur la nomenclature géographique ancienne et moderne de ce pays.

Les Basques pyrénéens se divisent en sept principales familles ou tribus : Souletins, Haut-Navarrais, Bas-Navarrais, Labourdins, Guipuzkoans, Alavais et Biskaïens. Des sept peuplades qui composent aujourd'hui cette nation mystérieuse, dont l'origine a tant préoccupé les antiquaires, quatre — les Labourdins, les Guipuzkoans, les Alavais, les Biskaïens — appartiennent à la famille cantabre. Les tribus de la Haute-Navarre espagnole et de la Basse-Navarre française représentent plus particulièrement les anciens Vascons. Les Souletins eux-mêmes sont de race vasconne ou navarraise, à moins que des inductions savantes tirées de leur dialecte particulier, ne permettent de les regarder comme un reste

des Ibères qui habitèrent primitivement la Novempopulanie ou Aquitaine de César.

Les Basques parlent une langue qu'ils appellent *Eskuara*, *Euskera*, *Uskara*, suivant les dialectes : d'où les montagnards s'appellent entr'eux *Eskualdun*, *Euskeldun*, *Uskaldun*, à l'exclusion de toute autre dénomination, celle-ci étant la seule usitée entre nationaux ; à tel point que les Basques illettrés ignorent encore pour la plupart qu'à aucune époque de l'histoire leurs ancêtres aient été connus sous un autre nom que celui d'Euskariens. *Eskualdun*, en définition basque, signifie l'homme ou le peuple qui a, qui possède ou qui parle l'idiome *Eskuara*. Les Basques désignent en leur langue par le mot *Eskualkerri*, pays de l'Eskuara ou des Euskariens, toutes les provinces du territoire qu'ils occupent entre les Asturies, la Vieille-Castille, l'Aragon, le Béarn, et la Gascogne française.

Ce furent les Romains, dit le vieil Isidore, qui donnèrent à l'antique Navarre le nom de Vasconie, par allusion aux pâturages qui sont l'une des richesses de ses vallées. Les mêmes Romains donnèrent aux provinces de Guipuzkoa, d'Alava et de Biskaïe, le nom de Cantabrie, du nom de la ville de *Kantua* et du fleuve Ebre. La même chose arriva pour les noms particuliers des peuplades et des villes de la région euskarienne, qui furent tous changés. Les auteurs grecs et latins imaginèrent une nomenclature appropriée aux langues dont ils se servaient : ou, voulant reproduire à leur guise les dénominations indigènes, ils les défigurèrent au point de les rendre méconnaissables. Il ne faut donc pas imiter les archéologues de mauvaise foi qui ont affecté de voir dans les Euskariens autant de peuples différents, que

les Montagnards ont porté de noms exotiques dans l'histoire.

Il est tout simple que les Euskariens aient reçu, selon les temps, divers noms dans la langue des peuples qui les ont avoisinés. Cela était d'autant plus forcé pour les auteurs anciens, qu'ils ne pouvaient réussir à plier selon le génie de leurs langues celtiques et boréales les inflexions larges et les désinences rebellement expressives de la langue cantabre, idiome pour eux singulier, dont la vocalisation ingutturale n'a d'analogies que dans les langues indo-africaines et celles de l'Amérique méridionale. Néanmoins, les modernes ont en ceci un avantage : c'est que nos langues actuelles, à la faveur des articles et des prépositions, peuvent énoncer un nom propre de ville ou de peuple, sans trop le déformer. Mais les Latins, par exemple, chez qui tous les noms déclinables étaient assujettis à la variété des cas, se trouvaient plus réellement embarrassés devant les dénominations étrangères qu'une contexture et une terminaison excentriques rendaient rebelles au génie de leur déclinaison. Pline trouvant chez les Vascons cispyrénéens le nom de *Ziberoa*, en fit Sybilla, et il appela les Basques Souletins Sybillates, ne pouvant se résoudre à écrire *Ziberotarri*, *Ziberotarriensis*. Frédégaire et les chroniqueurs de son époque firent de Sybilla *Subola*, d'où est venu en Français le nom de Soule. Jusqu'ici pourtant, il n'y avait point de difficulté insurmontable; mais comment les uns et les autres s'y seraient-ils pris pour désigner en latin les habitants des deux versants de la vallée souletine, les Val-dextriens et les Val-sénestriens? Auraient-ils essayé de décliner les dénominations locales, et de dire *Ibar-eskugn, Ibar-echkertarri?..*

C'eût été bien pis encore s'ils eussent entrepris de latiniser des noms comme *Zorroï-sartzeko-harri-zabala*. Le géographe Pomponius Méla (1) s'exprime ainsi sur les noms des rivières et des peuples de la Cantabrie. « Il « y a, dit-il, chez les Cantabres un certain nombre de « rivières et de peuplades dont il est impossible à notre « oreille de retenir les noms bizarres et inconcevables. »

Pomponius Méla, quoique Espagnol de naissance, devait ignorer la langue cantabre. Il était né sur la côte de l'Andalousie, à Menlaria, parmi ces tribus méridionales dont Strabon a écrit qu'elles étaient devenues entièrement romaines par le langage et par les mœurs. Il n'est donc nullement surprenant que Pomponius Méla, élevé dans les lettres grecques et latines à l'extrémité de la Bétique, eût grand'peine à retenir les noms géographiques des pays euskariens. L'entente parfaite de leur signification composée est un secours également nécessaire à la mémoire de l'intelligence et à celle de l'oreille ; surtout quand il s'agit de ces dénominations significatives, et en quelque sorte périphrasées, qui sont si communes dans la géographie basque.

Sous ce rapport, la géographie des provinces euskariennes n'a point changé depuis Méla. Elle n'est pas moins bizarre et inconcevable pour les Castillans et les Français de ce siècle que pour les Romains et les Grecs du siècle d'Auguste. Il en résulte qu'aujourd'hui, comme alors, sa nomenclature est presque partout double ; c'est-à-dire que les villes des provinces basques ont deux noms, l'un roman et l'autre euskarien. Ce qu'il y a de plus remarquable en ceci, c'est que les

(1) *Geograph.*, *L. III.*

Basques eux-mêmes, tant les Français que les Espagnols, sont les premiers à se servir des dénominations exotiques, quand ils font usage des langues étrangères. Pour les mêmes villes qu'il appellera invariablement, dans la langue nationale, *Elo, Gares, Irugnc,* le même Navarrais dira : *Montréal, Puente-de-la-Reyna, Pamplona.* La capitale de la Vasconie avait eu beau recevoir de Pompée un nom brillant et euphonique ; elle conserva parmi les Montagnards celui d'*Irun* ou *Bonneville,* qu'elle portait avant ce grand homme, et qu'elle garde encore aujourd'hui. Les chartes des anciens rois de Navarre font foi que, malgré la consécration historique du nom de Pompeiopolis, le titre d'*Ironensis* était donné à cette cité en 968. La ville d'Olite rebâtie après une victoire du roi visigoth Suintila, remportée sur les Navarrais dont il eut tant de peine à réprimer les incursions guerrières, fut appelée par son ordre *Ologito.* Les Navarrais adoptèrent cette dénomination pour les langues gothique et romaine ; mais Ologito, bâti en 622, devint dès lors, pour les Vascons, *Erriberri,* ou le pays nouveau, la ville nouvelle : dénomination qui rappelle deux antiques cités de l'Espagne primitive.

Le passage cité de Pomponius Méla explique suffisamment pourquoi les auteurs de l'antiquité, en admettant qu'ils fussent à même de connaître la nomenclature véritable de la géographie euskaro-cantabrique, ce qui est assez improbable, évitèrent de s'en servir. Strabon, de son côté, faisant la description des mêmes provinces de l'Espagne septentrionale, a bien soin d'avertir (1) qu'il est sobre de dénominations, craignant de rendre

(1) *Geograph., L. III.*

sa narration rebutante et barbare, avec toutes ces nomenclatures et explications: « A moins, dit-il, que quel« qu'un n'aime à se réjouir quand les noms de Plétau» res, de Bardiètes, d'Allotriges, et d'autres encore « plus barbares, étonneront son oreille pour la pre« mière fois. » Quand on songe qu'à l'époque de Strabon, marquée par la sombre tragédie des guerres cantabriques, et long-temps après, la Biskaïe fut pour les Romains un sanctuaire aussi redouté qu'impénétrable, on n'est point surpris que les géographes contemporains eussent donné aux tribus cantabres des noms falsifiés ou purement conventionnels. Aussi est-il très-difficile de marquer avec précision les limites respectives que les anciens Cantabres, Pésiques, Origévions, Caristiens, Coniasques ou Conisques, Autrigons ou Allotriges, Vardules, Bardiètes ou Bardiales, occupaient dans le périmètre des provinces de Rioxa, Buréba, Alava, Biskaïe, et Guipuzkoa.

Les relations que les Vascons entretenaient avec les Romains, dès le temps de Cn. Cornelius Scipion, permirent jusqu'à un certain point à ces derniers de faire avec moins d'inexactitude la nomenclature des cités et des populations de la Navarre. On a essayé (1) de faire la carte comparative de cette province, pour l'ère ancienne et moderne. On y est parvenu, beaucoup moins par la similitude des dénominations que par les confrontations géographiques, et par les positions de

(1) Luc de Tuy. Moret, *Investigations*. André Scott, *Notes sur Pomponius Méla*. Zurita, *Notes sur l'Itinéraire d'Antonin*. Lud. Nonnius. Gastaldus. J. Molet. Florian Ocampo. Garibay. Ab. Ortelius. Villanueva. Larramendi, *Dissertation sur l'ancienne Cantabrie*. Oïhenart, *Notice sur les deux Vasconies*. Ant. Beuter. Amb. Morales. Sandoval. Tarafa. Casaubon. Danville, etc., etc.

quelques peuplades et de quelques cités principales, dans Ptolémée, Strabon, Pline, Pomponius Méla. Dans les *Araceli*, *Aracelitani*, on a reconnu les habitants de Huarte - Araquil ; dans les *Ilumberritani*, les habitants d'Ilumberri, en castillan Lumbiers. Le nom de l'antique *Iturriza*, située près de la vallée du Baztan, se traduit en euskarien par Fontaine-Ville. On voit également que le nom de *Gracuris* signifie dans la même langue, ville de Gracchus. Cette dernière étymologie, à part son évidence philologique, est d'autant plus inattaquable que, selon l'abréviateur de Trogue Pompée, la cité dont il s'agit, jouissant du privilége des municipes, avait été long-temps sous le patronage de Sempronius-Gracchus, préteur de l'Espagne citérieure; elle s'appelait antérieurement *Irithurghiz* ou Ville-Fontaine. Calahorra, appelée par les anciens géographes *Calagurris*, a conservé jusqu'à nos jours le même nom, sans altération notable. *Ergavia* que le docte Oïhenart place à la proximité de Milagro, à l'endroit où la rivière Arga se jette dans l'Ebre, dut peut-être son nom à ce torrent. Cette ville n'existe plus : elle fut détruite pendant la guerre des Arabes-Maures; mais on peut dire sans témérité que l'*Ergavia* de Ptolémée était la même que celle d'Erga, assiégée et reprise en 1144 par le roi Sancho de Navarre. La célèbre *Tarraga*, que Pline dit avoir obtenu seule le titre de confédérée de Rome, située sur la rive de l'Arga, s'appelle aujourd'hui Larraga. *Alavona*, que l'itinéraire d'Antonin place à seize milles de Cæsarea-Augusta, sur le chemin de Tarrazone, est évidemment la moderne Alagon. Les *Carenses* de Pline sont aussi, sans le moindre doute, les habitants de Garès ou Carès, en castillan Puente - de - la - Reyna. Mais

Sœtia, Muscaria, Cascantum, etc., etc., sont des noms grecs ou latins qui ne paraissent point pris des Ibères.

Quant aux habitants de la Novempopulanie, ou Aquitaine d'entre Pyrénées et Garonne, Strabon rapporte qu'ils ressemblaient aux Espagnols leurs voisins, et parlaient ibérien plutôt que celte ou gaulois. On doit le croire, quoique, par les raisons précédemment déduites, les noms des neuf principaux peuples de cette province (Garumniens, Cocosates, Vocates, Elusates, Tarusates, Sibursates, Ausciens, Garites, Précianes et Tarbelliens) n'aient point d'affinité apparente avec la langue des Euskariens-Ibères. Nous étendrons la même réflexion à la géographie de la Celtibérie et de la Lusitanie, selon les Grecs et les Romains.

CHAPITRE II.

Coup d'œil sur les Ibères pyrénéens, depuis l'arrivée des Phéniciens en Espagne, jusqu'à la chute de l'empire romain.

Les Ibères ou Vasco-Cantabres Euskariens formaient, suivant le témoignage de Varron, l'un des cinq peuples que les Romains trouvèrent en Espagne lorsque leurs légions y entrèrent pour la première fois. Jusqu'à Brutus, surnommé le Callaïque, les Romains ne fréquentaient point la côte occidentale de l'Espagne: ils ne la connaissaient point et ne lui avaient donné aucun nom particulier. A cette époque, d'après l'irréprochable Polybe qui est ici notre autorité et notre guide, les Grecs et les Romains par le nom d'Es-

pagne, entendaient seulement la côte orientale de la Péninsule. La Bétique reçut du *Vesper* le nom d'Hespérie, selon Alphonse de Carthagène; et ces deux dénominations ne servirent que beaucoup plus tard à désigner toute l'Espagne en général. Pour ce qui est du nom d'Ibérie, le plus ancien et le plus vénérable que la Péninsule ait porté, ce furent les Grecs qui, les premiers, en firent l'adoption. Festus Avienus prétend que les Aborigènes espagnols furent appelés Ibères, non, dit-il, de ce fleuve qui baigne la frontière des Vascons indociles, mais de la rivière Ibère, appelée aujourd'hui Tinto ou Azèche, entre la Guadiana et le Guadalquivir. Mais le bon Festus est seul de son avis (1), contredit par Pline, Denys l'Africain, Solin, saint Jérôme, Isidore, et Alphonse de Carthagène. Soit le fleuve ou la rivière, et peut-être tous les deux, firent donner aux Euskariens antiques, par les Grecs, le nom d'Ibères.

Il ne s'agit point encore de nous former une conviction sur les anciens Ibères. Il nous suffit, quant à présent, de savoir que les auteurs grecs et latins désignent sous cette dénomination les Vasco-Cantabres Euskariens : les montagnards y avaient droit, d'abord comme péninsulaires, et en second lieu parce qu'elle dérivait d'un fleuve célèbre dont la source était dans leur territoire, et auquel ils l'avaient appliquée eux-mêmes les premiers selon toute apparence; en troisième lieu, parce que s'il y eut jamais de vrais Espagnols, de véritables Ibères, ce durent être les Euskariens,

(1) Pline, L. III, C. III. Denys l'Africain, *Description de la Terre*. Solin, *in Polyh.*, *C. XXVI.* Hyeronimus, *in Ezech.*, *C. XXVII.* Isidor., L. II, *Etymol.*, *C. II.* Alph. Carth., Burg. Episc., etc., etc.

de préférence aux Gallo-Celtes, aux Phéniciens, aux Carthaginois, aux Grecs et aux Romains, peuples colonisateurs ou conquérants qui eurent tous un autre berceau que la Péninsule espagnole. Sénèque, né en Espagne, et bien instruit des antiquités de sa patrie, regardait les Cantabres, dont il connaissait la langue, comme le type le plus remarquable de la vieille nationalité ibérienne (1).

Quoi qu'il en soit, on ne nous contestera pas du moins que les Vasco-Cantabres n'aient été les premiers habitants des Pyrénées-Occidentales. Ils s'y établirent en incendiant les forêts qui couvraient les montagnes. Les traditions locales, ainsi que les noms de divers sites et peuples, *Zibero*, *Zuhara*, *Suhaste*, *Zugarramurdi*, *Garmendi*, etc., etc., perpétuent la mémoire de cet embrasement général : Diodore de Sicile (2) en parle avec les exagérations familières aux auteurs grecs. Il raconte que l'excessive chaleur de l'incendie fit couler en ruisseaux l'or et l'argent que les Pyrénées recélaient abondamment dans leur sein. Un fait digne de remarque, c'est qu'au temps de Strabon encore, les Euskariens et les Celtibères, qui n'avaient pas d'espèces monnayées, ne commerçaient que par des échanges, et payaient le plus souvent en paillettes, en lames ou en lingots d'or et d'argent, les marchandises qu'ils achetaient. Les Phéniciens furent les premiers qui se présentèrent dans leurs vallées pour nouer avec eux ce commerce d'échanges : il leur procura des richesses fabuleuses ; et c'est à

(1) *De Consol. ad Helviam, C. VIII.*

(2) Memorant per multos dies incendio continuò grassante, magnam argenti copiam exsudasse, adeò ut rivuli passim argenti puri diminarent. (L. V.)

cette occasion que l'histoire grecque mentionne pour la première fois les Ibères pyrénéens.

Strabon (1) nous apprend que les Euskariens n'entretenaient point de relations avec les autres Espagnols. Selon cet auteur, la vie des Montagnards était assez pauvre et misérable, surtout comparativement au luxe qui régnait à Rome sous Auguste et Tibère. « Ils mangent, dit ce géographe, du pain de gland doux, pendant les deux tiers de l'année, ne boivent que de « l'eau ; ou quand, par hasard, ils se procurent du vin, « il est promptement consommé dans de joyeux banquets « auxquels sont conviés les parents et les amis. Le « beurre et la graisse leur tiennent lieu d'huile pour la « préparation des aliments. Ils font leurs repas, assis « autour d'une table circulaire, les vieillards et les dignitaires de la République occupant les places d'honneur. « Pendant le festin, les jeunes gens chantent en chœur « et exécutent des danses. Dans quelques âpres vallées, « les Montagnards couchent à terre sur des lits d'herbes « et de feuillages. Ils n'ont point de monnaie nationale, « et leur commerce ne consiste qu'en échanges. Leur « législation punit de mort les grands crimes. Les coupables sont précipités du haut d'un rocher. On traîne « les parricides hors du pays pour les lapider. Les « femmes cantabres portent des habits florides et brillants ; les hommes sont vêtus de noir. Ils laissent fémininement retomber sur leurs épaules les boucles d'une « longue chevelure, vont toujours nu-tête, même en « guerre, dans les batailles, et combattent avec l'épée » et le bouclier. Pendant les nuits de la pleine lune,

(1) *Geograph.*, L. III.

Celtibères à l'est, les Asturiens et les Callaïques à l'ouest, et au midi toute la Lusitanie ; elles s'étendaient même jusque chez les Celtiques de la Bétique et les populations ibériennes qui couvraient encore le littoral de cette province malgré les établissements des Phéniciens. La fédération cantabrique opposa une vive résistance aux conquêtes des Carthaginois. Ce fut dans la première guerre punique que les Euskariens commencèrent à mériter le titre de vieux ennemis de Rome que leur donne Horace. Silius Italicus, dans sa gazette épique, a tracé d'eux un portrait brillant, qui prouve que les Montagnards, par leur bravoure, leur endurance, leur agilité sans égale, leur adresse, et la bonté de leurs armes, s'étaient déjà acquis une renommée européenne (1).

Cantaber ante omnes hiemisque, æstusque, famisque
Invictus, palmamque ex omni ferre labore.
Mirus amor populo, quum pigra incanuit ætas,
Imbelles jamdudum annos prævertere saxo :
Nec vitam sine Marte pati ; quippe omnis in armis
Lucis causa sita, et damnatum vivere paci.

En foule se mêlant aux troupes africaines,
Voici de l'occident les peuplades lointaines.
A leur tête apparaît le Cantabre guerrier,
Qui sait de chaque lutte enlever un laurier.
A la faim, au soleil, aux frimats indomptable,
Il trouve sans combats la vie insupportable :
Au point que ses vieillards, par un sublime effort,
Quand leur bras s'affaiblit, se lancent à la mort,
Du sommet d'un rocher au fond d'un précipice ;
Car la guerre est sa vie, et la paix son supplice.

Les Euskariens combattaient armés à la légère. Ils avaient pour armes défensives, dit le Géographe, un

(1) Sil., L. II, V, IX et X.

faisceau de nerfs fortement tissus (*eskuta*), ou un petit bouclier rond (*erredola*) attaché avec des courroies sans agrafes. Leurs armes offensives étaient le javelot, la pique, la hache, et une épée de leur invention (*ezpata*), large, pointue, à double tranchant, l'épée ibérienne dont Polybe fait l'éloge, que les Romains adoptèrent, et qui frappa de terreur les Grecs la première fois qu'ils se virent menacés de ses coups terribles. Du reste, point de cuirasse ou de vêtement à l'épreuve : la culotte du Vascon, échancrée au côté extérieur, laissait le genou à découvert ; des jarretières, aux bouts flottants, retenaient ses bas avec coquetterie ; il portait des sandales de chanvre ou des brodequins de peau de chèvre : et pour compléter son costume de guerre, une ceinture autour des reins, la chemise aux manches larges et tombantes, un petit manteau de serge noire sur les épaules, une résille de soie autour des cheveux. Ce léger équipement prouve la confiance extrême du Basque dans sa prestesse, son agilité, sa vigueur, une habileté supérieure dans le maniement de l'épée et de la hache d'armes, une intrépidité rare et un parfait mépris de la mort dont peu de peuples ont donné l'exemple.

Vasco insuetus galeæ. . . .
Cantaber et galeæ contempto tegmine Vasco. . .

Effulget cetrata juventus
Cantaber ante alios, nec tectus tempora Vasco. . .

Ac juvenem quem Vasco levis, quem spicula densus
Cantaber urgebat lethalibus eripit armis. . . .

Le même poëte, dans son seizième livre, consacre une page au combat de Scipion contre Lara le Cantabre.

Pour ne point abuser des citations textuelles, nous

nous bornerons à donner la traduction de ce passage, due à la plume d'un poète national.

Par son grand cœur, à peine un seul dans cette armée,
Un guerrier se montra digne de renommée,
Et son nom doit passer à la postérité ;
Le Cantabre Lara, que son agilité,
Sa taille de géant, sa force musculaire,
Auraient suffi pour rendre un terrible adversaire,
Même sans aucune arme au milieu des combats.
Le Barbare agitait une hache à son bras,
L'arme de son pays ; et près de lui détruite,
De ses concitoyens lorsque tombait l'élite,
Lorsque leurs bataillons reculaient entraînés,
Tout seul il remplaçait ses frères moissonnés.
Attaqué par devant, il est fier des blessures
Qu'au front de l'ennemi prodiguent ses mains sûres ;
Si de droite ou de gauche arrive l'assaillant,
Il oppose son fer en rempart tournoyant ;
Quand par derrière enfin le menace l'atteinte
Des vainqueurs irrités, alors aussi, sans crainte,
De sa hache en arrière il dirige les coups ;
Pressé sur tous les points, redoutable sur tous.
Le frère du consul invincible, lui lance
Un javelot brandi de toute sa puissance,
Qui va déshonorer sur le front du guerrier
Ses longs cheveux flottants, son unique cimier ;
Mais le trait rencontrant la hache qui le pare,
Dévié de son but, se relève et s'égare.
Ce choc a de Lara redoublé la fureur :
Il bondit, et jetant une vaste clameur,
Abat sur son rival son arme si pesante :
Les deux camps ont frémi : sous la chute écrasante
De la hache barbare, on entend du Romain
Résonner et mugir le bouclier d'airain ;
Mais du Cantabre, hélas, que l'audace est trompée !
Pendant qu'il ramenait son bras, un coup d'épée

Tranche sa main, qui tombe avec son fer chéri.
Sitôt que ce rempart des vaincus a péri,
On voit fuir dispersés les soldats de Carthage ;
Ce n'est plus un combat, ce n'est plus qu'un carnage.

Il résulterait du texte latin que quelques-uns des Cantabres portaient un casque à panaches.

Scipio contorquens hastam, cudone comantes
Decussit crines ; namque altiùs acta cucurrit
Cuspis, et elata procul est ejecta securi.

Mais, sur ce point, Silius, souvent infidèle dans les détails historiques, n'est point une autorité qui mérite confiance. Il y a plus, c'est qu'il se trouve précisément dans ce passage une variante de texte (*cudone comantes decussit*, ou *disjecit crines*), qui semble aussi bien appartenir à Stace. Nous ne prétendons point ici mettre en opposition les manuscrits et les lecteurs, Pomponius avec Ruperti, Villebrune avec la belle édition Panckoucke et M. Greslou ; mais nous n'hésiterons point à conclure, dans le sens de la vérité archéologique, que la circonstance du panache abattu par le javelot romain, est un détail d'imagination qu'il faut moins attribuer à l'érudition qu'à la fantaisie du poëte.

Les Basques conservent encore un chant d'une belle et noble simplicité, composé sur les conquêtes d'Annibal en Italie. On doit en faire honneur à l'un de ces bardes improvisateurs, que chaque génération produit en foule chez les Euskariens, dont chaque génération admire la verve facile et brillante, et dont les générations suivantes oublient les noms, tandis que leurs couplets, fruit d'une inspiration subite, animée par la danse et le chant, se perpétuent de siècle en siècle dans la mémoire du peuple, recueil vivant où sont enfouis tant de souvenirs

glorieux, tant de traditions immortelles. On ne comparera pas sans intérêt la poésie de Silius à celle d'un barde inconnu de Cantabrie. Il est bon d'avertir que, dans presque toutes les romances basques, les amants sont désignés sous l'allégorie de deux étoiles, de deux fleurs, ou de deux oiseaux, que l'improvisateur fait dialoguer. Ici, c'est la bien-aimée d'un jeune guerrier, qui s'adresse, tourterelle plaintive, à son fiancé, parti de nuit pour la guerre d'Italie :

Tchori khantazale eigerra.
Noun othe hiz khantatzen ?
Hire botzic aspaldian
Nic eztiat entzuten.
Ez orenic, ez mementic
Nic eztiat igaraiten
Noun ehitzaitan orhitzen !

« Oiseau, chanteur admirable, quelle puissance te retient captif loin de moi ? Depuis long-temps je n'entends plus le son de ta voix mélodieuse. Pour moi, il n'est point d'heure, il n'est point de moment, que ton image ne se présente à mon souvenir attristé. »

A cette apostrophe, le barde se met en scène, et répond à la jeune fille, sans autre transition :

« Un soir, passait au pied de nos montagnes l'étranger, venu d'Afrique avec ses soldats étrangers. Il dit à nos vieillards et à nos pères, que leurs fils sont braves ; ce qui est la vérité. Il dit encore qu'il ne nous cherchait point, mais nos ennemis, les Romains.

« Et alors nos jeunes hommes s'écrièrent : Annibal, si tu ne ments points, si tels sont tes projets, nous nous mêlerons à tes soldats étrangers, nous marcherons devant eux et devant toi. C'est en vain que les Romains ont

voulu soulever les Gaules contre nous ; nous te suivrons au bout du monde.

« Et nous partîmes à l'heure où les femmes s'endorment tranquillement, et sans réveiller les petits enfants assoupis sur le sein de leurs mères. Et les chiens fidèles, pensant qu'à notre ordinaire nous reviendrions avec l'aurore, n'aboyèrent point.

« Bien des jours, depuis lors, bien des nuits ont passé ; et nous ne sommes pas revenus, vaillants Euskariens, au jarret souple, au pied léger. Nous avons combattu pour l'Africain. Nous avons traversé le Rhône, plus furieux que l'Ebre, nous avons franchi les Alpes, plus droites que les Pyrénées.

« Vainqueurs partout, nous sommes descendus, comme un torrent, dans la belle Italie, où l'on trouve encore des campagnes fertiles, des cités dorées, des femmes attrayantes ; mais tout cela ne vaut pas nos montagnes, nos mères, nos sœurs, et nos fiancées.

« Ils disent qu'avant un mois nous entrerons dans la ville des Romains, et que nous puiserons de l'or à plein casque. Moi je leur réponds : Je ne veux pas. C'est assez. J'aime mieux revenir dans les montagnes et revoir enfin ce que j'aime. Mon pays est loin, le temps est long. »

Après avoir rendu compte en ces termes de la campagne que les Cantabres firent en Italie, à la suite d'Annibal, avant-garde fougueuse de sa grande armée, frayant les chemins, et, dans toutes les batailles, se réservant l'honneur de porter les premiers coups ; le barde termine sa chanson héroïque par une allocution directe à sa bien-aimée, et dans cette réponse il revient à l'allégorie du premier couplet.

« Oiseau, joli chanteur, chante doucement. Il n'est

pas né à ce monde d'autre infortuné que moi. J'avais une bien-aimée, et je quittai la vallée natale : à ce souvenir, mes pleurs qui coulent ne s'arrêtent point (1). »

Vers la fin de cette campagne mémorable, dans laquelle, dit Polybe, la bravoure des Espagnols auxiliaires de Carthage eut la plus belle part aux brillants succès d'Annibal, les Basques changèrent de parti et firent alliance avec les généraux de Rome. La fédération cantabrique rappela ses milices qui combattaient de l'autre côté des Alpes. Trois cents des principaux Montagnards furent chargés de ramener leurs compatriotes en Espagne, et de les conduire à Scipion (2). Les Euskariens et les Celtibères exigèrent des Romains la même solde que des Carthaginois, et furent, dit Tite-Live, le premier peuple étranger que Rome admit, à ce titre, à l'honneur de combattre sous les aigles. La défection de la ligue cantabrique détermina la chute des Carthaginois en Italie. Les Vasco - Cantabres contribuèrent puissamment à leur expulsion d'Espagne. Les

(1) Les critiques attribuent le chant d'Annibal à quelque poète du XVII[e] siècle : à vrai dire, pour notre part, nous ne connaissons en texte, de cette improvisation, que deux couplets; nous avons cité le premier, voici le dernier :

Tchori khantazale eïgerra
Khanta ezac eztiki ;
Mundu hountan malerousic
Eztuc sorthu ni baïzi.
Maïteñobat ukhen eta
Phartitu nintçan herriti...
Nigarrez ari niz bethi.

(2) Celtiberum juventutem eâdem mercede quæ pacta cum Carthaginiensibus erat, Imperatores romani ad se perduxerunt, et nobilissimos Hispanos supra 300 indè in Italiam ad sollicitandos populares qui inter auxilia Annibalis erant, miserunt. TIT. LIV., *Decad. III.. L. III, IV et V.*

Cantabres ne tardèrent point à répudier la nouvelle alliance qu'ils venaient de contracter avec Rome. Le berger Viriathe, échappé seul, presque, au massacre de vingt mille Lusitaniens lâchement égorgés par une trahison de Galba, avait juré de venger son pays et de le préserver des fers. Les Cantabres suivirent constamment, pendant quatorze années, contre les Romains, les destinées de ce grand homme. L'assassinat de Viriathe fut suivi du siége de Numance; de cette ville qui, suivant l'expression de Cicéron, fut avec Carthage l'une des terreurs de Rome, et ne put être renversée que par la main du même Scipion qui avait mis Carthage en ruines. Plus d'une fois, durant ce siége mémorable, les Cantabres envoyèrent des secours aux Numantins leurs confédérés. La terreur qu'ils inspiraient à l'ennemi était si grande, qu'au seul bruit de leur approche faussement répandu, on avait vu le consul Mancinus éteindre à la hâte les feux de son camp et, dans le silence d'une nuit obscure, prendre la fuite avec ses légions. Dans cet intervalle, les Vascons ou Navarrais paraissent n'avoir pas rompu les traités faits avec Cn. Cornélius Scipion; mais ils suivirent le reste de la fédération cantabrique dans la guerre de Sertorius. Comme Annibal et Viriathe, ce partisan célèbre fut redevable de ses plus beaux succès à la valeur des Celtibériens. Les Vasco-Cantabres, surtout, lui donnèrent mille preuves touchantes de leur dévouement. Immédiatement après son assassinat par Perpenna, un guerrier vascon, le chef des cohortes de Calahorra, en Navarre, se sacrifia à la mémoire du grand général que les confédérés avaient suivi comme un libérateur de la Péninsule : il se poignarda sur un bûcher, à la vue de toute la popu-

lation de la ville; et cette inscription latine fut gravée sur la tombe du héros :

Diis Manibus
Quinti Sertorii
Me Brebicius Calagorritanus
devovi,
arbitratus
Religionem esse,
eo sublato
qui omnia
Cum diis immortalibus
communia habebat,
me incolumem
retinere animam.
Vale viator, qui hæc legis,
Et meo disce exemplo,
Fidem servare.
Ipsa fides
Etiam mortuis placet
Corpore humano exutis.

L'exemple de Brébicius ne fut pas perdu; le lieutenant de Pompée venait d'investir la ville, les Calagurritains résolurent de se défendre en désespérés. Il n'appartient qu'à l'histoire de tracer en détail le tableau de ce siége, le plus fameux après celui de Numance, et qui forme l'un des plus sombres, l'un des plus horribles épisodes des guerres romaines en Espagne. Bientôt après, les armes de la confédération se portèrent en Aquitaine au secours des Novempopulains auxquels le jeune Crassus, lieutenant favori de César, venait apporter le joug de la servitude. César raconte que les Aquitains avaient envoyé des députés aux villes de l'Espagne citérieure qui confinent à la Novempopulanie, et qu'ils en avaient tiré des secours et des généraux. Le com-

mandement fut déféré à ceux des chefs montagnards qui avaient combattu toute leur vie sous les ordres de Sertorius. Les deux armées furent bientôt en présence. Alors, par une faute grave des Aquitains, pardonnable à leur inexpérience de la guerre, Crassus remporta une victoire éclatante. Sur cinquante mille hommes, tant Cantabres qu'Aquitains, dont se composait l'armée confédérée, plus des trois quarts furent massacrés (1). Découragés par ce revers, tous les peuples de l'Aquitaine, jusqu'aux Précianes et aux Tarbelliens, se soumirent à Crassus et lui envoyèrent des otages. Le territoire des Précianes, à ce qu'on croit, faisait partie du Béarn actuel. Strabon place les Tarbelliens contre l'Océan, au bord du golfe cantabrique. Ptolémée dit qu'ils se prolongeaient depuis les Vivisques jusqu'aux Pyrénées, en embrassant les Précianes. Lucain et Ausone s'accordent à dire que, du pays Tarbellien, l'Adour décharge ses flots dans l'Océan et le golfe qui reçurent le même nom. Tibulle donne aux Pyrénées le surnom de Tarbelliques. Ces confrontations établissent que toute la Novempopulanie se soumit à Crassus, jusqu'à Lapurdium, aujourd'hui Bayonne en Gascogne, et Iluro, aujourd'hui Oloron en Béarn. « Seuls, ajoute César, quelques petits « peuples, plus reculés dans les montagnes, ne firent « point leur soumission et n'envoyèrent point d'otages, enhardis par la saison avancée et l'approche de « l'hiver. » Ces petits peuples n'étaient autres que les Euskariens de la Soule et du Labourd dont les limites se confondaient encore dans la Basse-Navarre actuelle,

(1) Ex millium L numero, quæ ex Aquitaniâ Cantabrisque venisse constabat, vix quartâ parte relictâ, multâ nocte, se in castra recepit. CESAR, *De Bello Gallico*, *L. III*.

et restèrent les mêmes jusque vers la fin du sixième siècle de l'ère chrétienne.

Les Cantabres avaient à venger la défaite de l'Adour sur les légions de César. Ils embrassèrent avec chaleur le parti de Pompée, et, après sa mort, celui de ses enfants, dans tout le cours des guerres civiles : leur héroïsme éclata dans les champs de Pharsale et de Munda. Le ressentiment qu'ils nourrissaient contre César se montra implacable.

Enfin, à l'avénement d'Auguste à l'empire, l'Espagne et l'univers goûtèrent, pour la première fois depuis bien des siècles, un instant de douce et profonde paix. Cet instant fut choisi par les Cantabres, qui provoquèrent les Romains à une lutte décisive et suprême. Il y avait plus de prévoyance encore que de témérité dans cette résolution hardie. La vieille ligue des Pyrénées se trouvait réduite à six peuples cantabres et à quelques tribus de Vascons montagnards; les Navarrais de la plaine avaient repris vis-à-vis de Rome la même attitude qu'au temps de Cn. Cornélius Scipion; la Celtibérie d'Aragon, la Lusitanie, la Galice, les Asturies, avaient été replacées sous un joug cruel, ensanglanté par deux cents années de lutte et de combats; depuis Crassus, l'Aquitaine était perdue sans retour pour la confédération : elle arbora donc l'étendard de l'indépendance, et appela à une dernière révolte ses vieux auxiliaires, ses anciens frères d'armes, d'origine et de liberté.

On a écrit, sur la foi d'une de ces erreurs géographiques assez communes dans Florus, que Lucius Lucullus avait soumis aux Romains une partie de la Cantabrie. — « Je ne puis comprendre, dit, à ce sujet, le « célèbre Vasée, comment on ose, sur le témoignage

« de Florus, assurer que les Cantabres furent subjugués « par Lucullus; car il est certain que jusqu'au temps « d'Auguste, cette expédition ne fut pas entreprise (1). » Cette vérité ressort d'un texte de Florus lui-même. Il rapporte que tout le nord-ouest de l'Espagne était soumis et pacifié, à l'exception de cette partie des Pyrénées qui baigne ses rochers dans le golfe océanique. — « Là, dit-« il, deux nations des plus vaillantes, les Cantabres et « les Asturiens, exemptes encore du joug de l'empire, « commençaient à s'agiter. Les Cantabres montrèrent « plus d'animosité, un plus haut courage, et une opiniâ-« treté plus grande, dans leur soulèvement. Non contents « de défendre leur indépendance, ils cherchaient à « pousser leurs voisins à la révolte; et fatiguaient, de « leurs incursions journalières, les Vaccéens, les Cur-« goniens et les Aurigoniens. Sur la nouvelle que ce « mouvement venait d'éclater avec une violence extrême, « la guerre cantabrique fut entreprise plutôt que déli-« bérée (2). » Florus dit dans ce passage que les Cantabres ne se contentaient pas de défendre leur indépendance : en outre, qu'ils étaient exempts de la domination romaine, *immunes imperii!* Horace rend le même témoignage, en disant que le Cantabre n'avait point appris à porter le joug des maîtres du monde : *Indoctus juga ferre nostra Cantaber!* Tout le monde connaît le carac-

(1) Vasée, *année* 603 *de Rome*.

(2) Sub occasu pacata ferè omnis Hispania, nisi quam Pyrenei, desinentis scopulis inhærentem citerior alluebat oceanus. Hic, duæ validissimæ gentes, Cantabri et Astures, immunes imperii, agitabant. Cantabrorum et pejor et altior, et magis pertinax in rebellando animus fuit, qui non contenti libertatem suam defendere, proximis etiam imperitare tentabant, Vacceosque et Curgonios et Aurigones crebris incursionibus fatigabant. In hos igitur, quia vehementiùs agere nunciabatur, non mandata expeditio sed sumpta fuit. FLORUS. *L. IV*.

tère de cet aimable poète et la faveur dont il jouissait à la cour d'Auguste. On n'est point surpris des flatteries qu'il adresse à l'Empereur, en lui attribuant l'honneur d'avoir asservi les Cantabres. Sans anticiper sur les preuves de l'histoire, nous dirons que les Romains ont cherché vainement à atténuer l'humiliation que leurs armes eurent à subir dans la guerre de sept ans. Les Cantabres déployèrent une énergie sublime ; ils subjuguèrent, par l'admiration et l'épouvante, le génie de Rome, tout cruel et tout audacieux qu'il fût. Les maîtres du Capitole avaient mis en proverbe la famine de Calahur ; ils firent un autre proverbe de l'héroïsme euskarien, sous le nom de rage et de démence cantabrique, que lui donne Strabon. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que la noble fureur du Cantabre, en repoussant la servitude, était en lui naturelle et sans effort. Les héros montagnards, attachés aux croix et aux gibets, chantaient au plus fort des tortures : et ces chants des bardes contemporains sont d'une simplicité naïve qui confond et ravit quiconque sait réfléchir. Il en est un, consacré au Biskaïen Lékobidi qui commanda les troupes confédérées dans cette guerre, et mourut crucifié avec trois cents chefs de son armée, à Kurutzeta, en Guipuzkoa.

« Les hommes de Rome étant venus, nous ont apporté « le siége.— D'un côté était Octave, seigneur du monde ; « de l'autre, Lékobidi, le Biskaïen.— Sur le rivage de « l'Océan, du côté de la plaine, un blocus horrible nous « étreint.—Les vastes plaines sont à eux ; à nous les « pics, les cimes, les cavernes des monts.— Dans un « poste favorable, nous étant retranchés, un ferme cou« rage nous anime chacun.— Nous ne redoutons point

« le choc du fer, mais la huche au pain est quelquefois « vide.— De lourdes cuirasses les protègent ; mais bien « plus agiles sont nos corps nus.— Pendant sept années, « jour et nuit, dura sans relâche cette bataille.— Pour « un des nôtres, qu'ils ont tué, quinze d'entr'eux tom« bent sans faute.— Ils sont beaucoup ; nous en petit « nombre : enfin, nous avons conquis la paix.— Les « chênes superbes dépérissent à la longue, becquetés « sans cesse par l'oiseau grimpeur. »

On croit, malgré l'autorité de M. G. de Humboldt, que cette héroïde est apocryphe, et qu'elle a été fabriquée dans les derniers siècles, à peu près comme les poëmes d'Ossian, recomposés par Macpherson. Mais, nous en appelons à tous les adeptes savants, initiés dans les mystères de la poésie historique ; n'y découvre-t-on pas un tour d'inspiration que l'esprit imitatif ne saurait trouver? Une preuve d'ailleurs que les archéologues espagnols ne l'ont ni imaginée, ni retouchée, c'est qu'en voulant expliquer le refrain qui accompagne chaque couplet, ils ont commis une bévue singulière et pris le nom du Pyrée pour un nom d'homme, exactement comme le singe de la fable. Voici ce refrain, inséparable de toutes les anciennes improvisations cantabres :

Lelo, il Lelo,
Leloa :
Zarac il Lelo,
Leloa !

Les commentateurs ont imaginé de faire de ce Lelo un Agamemnon biskaïen, qu'un certain Zara aurait tué dans un accès de jalousie : ils n'ont pas réfléchi qu'un fait aussi vulgaire ne méritait pas de donner au refrain cité une consécration séculaire. Ils n'ont pas fait attention

surtout que, deux fois en quatre mots, ce prétendu nom de Lelo porte l'article suffixe, que la déclinaison euskaro-cantabre n'attache jamais aux noms propres. Lelo, Leloa, ne saurait être par conséquent un nom propre d'homme, pas plus que le mot Zara. *Lelo, leloa,* signifie ici la gloire, la renommée, l'illustration de la nationalité ibérique, comme *zaarra* désigne l'antiquité, la vétusté. Ce texte, qui a fait le tour de l'Europe depuis que M. de Humboldt lui a prêté l'appui de son autorité scientifique, a donc été mal traduit jusqu'ici. Il fallait dire :

Plus de gloire! Elle est morte la gloire,
Notre gloire:
La vétusté a laissé dépérir la gloire,
Notre gloire!

Tout lecteur judicieux remarquera le lien qui existe entre ce refrain périodique et le dernier couplet de l'improvisation. Les tribus euskariennes y sont assimilées aux chênes superbes qui dépérissent à la longue par le travail de l'oiseau grimpeur ; comparaison d'autant plus belle que le chêne était le symbole de la République ibérienne et que les assemblées de la fédération cantabrique, se tenaient sous les chênes de Guernika, Arriaga, et Gherekiz. Il y aurait aussi d'autres corrections à faire subir au texte; nous nous sommes borné à lire, dans l'avant-dernier couplet, *azkenin dugu*, au lieu de *azken indugu* (1): car le barde ne veut pas faire entendre que les Cantabres firent en dernier lieu un traité de paix avec les

(1) Urac anich, ta
Gu ghitchi, ta
Azkenin dugu
Lalboa.

Romains; il dit au contraire que les Romains, rebutés par la résistance des Montagnards, épouvantés de leur exaltation furieuse, las de massacrer et d'être massacrés, se retirèrent quand ils le purent sans trop de déshonneur, laissant au Cantabre la paix qu'il avait si chèrement conquise, avec la certitude de n'être plus menacé d'un joug odieux dans le sanctuaire de ses montagnes encore saignantes. Quand on compare cette naïve improvisation au récit des guerres cantabriques, par Dion et Florus, on tombe dans un étonnement profond de voir un héroïsme si ingénu, et des hommes à la fois si grands et si modestes, qui étaient sublimes sans y attacher du mérite, sans presque s'en apercevoir. Le chantre des héros crucifiés laisse même échapper un sourire triste et mélancolique, en rappelant la famine dont les Montagnards souffrirent plus d'une fois, assiégés, bloqués qu'ils étaient, par terre et par mer, pendant les sanglantes péripéties, les massacres de la guerre de sept ans.

CHAPITRE III.

Les Euskariens ne descendent d'aucun des peuples barbares de la seconde invasion: Daces, Pannoniens, Avares, Gépides, Germains, Huns, Suèves, Danois, Vandales, Silinges, Hérules, Saxons, Goths, Bourguignons, Alains, Quades, Francs et Sarmates.

Depuis les guerres cantabriques jusqu'au règne de Léovigilde sur les Visigoths, et de Clotaire II sur les Francs, la fédération vasco-cantabre n'eut point de guerre sérieuse à soutenir. Les Vascons persévéraient

dans l'alliance des Romains. Quelques-unes de leurs villes, comme Graccuris, Calagurris, Seguia, Iturriza, Ilumberri, Cascantum ou Vascontum, avaient le titre de municipes; Tarraga était confédérée de Rome; enfin, les tribus des montagnes navarraises envoyaient toujours leurs milices combattre à la solde sous les aigles romaines. La valeur des Vascons sauva les Romains d'une défaite complète à Gelduba, et conserva la Germanie à l'empire, lors de la révolte de Clodius Civil. Nous devons à Tacite la connaissance de ce fait d'armes.

La domination romaine était dépravante et corruptrice; elle énerva promptement, non-seulement les Espagnols méridionaux, mais les Celtibériens eux-mêmes. Les Cantabres désespérèrent, alors pour la première fois, de rendre à la Péninsule sa vieille indépendance. Les Romains ne furent plus tentés de menacer celle des Montagnards. Aussi, dès le règne de Tibère, la fédération, réduite à ses propres forces, ne se montra-t-elle plus hostile à l'empire; elle accepta les faits accomplis, et songea sérieusement à se remettre vis-à-vis de Rome, dans les mêmes conditions qu'à l'époque de la guerre punique, lorsque les insinuations de Cn. Cornélius Scipion, envoyé dans l'Espagne citérieure avec une flotte et une armée, détachèrent les Ibères du parti d'Annibal. Les anciens traités de paix furent renouvelés. Les Cantabres, qui ne voulaient point laisser perdre dans les générations nouvelles, la science de la guerre et les traditions de la discipline des camps, s'engagèrent à fournir à l'empire, ainsi que les Vascons, un certain nombre de cohortes qui ne démentirent point la réputation de la bravoure nationale. C'est ainsi qu'au temps de Galba nous les voyons combattre, avec les Vascons, pour les Romains,

contre les Germains et les Bataves. Le vieil étendard de la fédération était porté triomphalement à côté des aigles impériales ; c'était le fameux *Labarum;* il devait ce nom euskarien, dit-on, aux quatre têtes à longue chevelure qui le surmontaient ; emblêmes des quatre derniers peuples de la fédération montagnarde. A l'époque de l'invasion des Arabes-Maures en Espagne, les Vasco-Vardules, qui étaient l'un de ces quatre peuples, se détachèrent de la ligue, et entrèrent dans l'institution du nouveau royaume de Navarre. La fédération, réduite aux trois provinces d'Alava, de Biskaïe et de Guipuzkoa, arbora un nouvel étendard, surmonté de trois mains sanglantes, avec cet exergue ibérien, *Irurak-Bat,* les trois n'en font qu'une. Mais jusque là, pendant le déclin de l'empire d'Occident, avant et après l'invasion des Barbares, les Vascons et les Cantabres, alliés aussi fidèles de Rome qu'ils s'étaient montrés ennemis implacables, rendirent aux Impériaux de signalés services dont les Empereurs se montrèrent reconnaissants. Vespasien avait accordé à tous les Cantabres le droit de Latium. Caracalla leur conféra en l'année 212 de Jésus-Christ, le droit de bourgeoisie romaine. Justinien traita les Montagnards avec la plus grande distinction ; il combla de faveurs les chefs de leurs milices auxiliaires. Non-seulement, au cinquième siècle, les Vasco-Cantabres n'étaient point un peuple hostile à l'empire et nouvellement sorti de l'invasion des Barbares, mais, dans ces tristes conjonctures, autant par fidélité que par un intérêt bien entendu de leur propre liberté, ils devinrent eux-mêmes les plus fermes appuis de l'empire chancelant et se montrèrent souvent, comme le dit Orose, plus Romains que les Romains eux-mêmes. Pendant près de deux siècles, à dater de Léovi-

gilde, ils concertèrent leurs expéditions avec les Impériaux de l'Andalousie et guerroyèrent, presque sans relâche, contre les Visigoths, dans l'intérêt de leurs alliés, et surtout au profit de leur indépendance personnelle.

On peut dire de la dernière partie de cette période historique, comme de l'enfer du poète, que son obscurité est moins dissipée que rendue visible par les faibles lueurs des chroniques dues à la plume de quelques moines et évêques chrétiens. A la faveur de ces ténèbres, et à l'occasion des bouleversements dont l'Europe entière fut le théâtre, certains détracteurs de mauvaise foi, compilateurs sans renommée et sans autorité, aigris par le levain des jalousies provinciales et des haines politiques, ont essayé de rompre au milieu la longue chaîne de la descendance des Basques, et de couper l'arbre séculaire de la généalogie ibérienne. Selon le système qu'ils ont imaginé, la souche de la nation cantabre resterait comme un tronc dépouillé de ses rameaux; les Euskariens modernes seraient comme des branches qui n'ont ni tronc ni racines dans le sol. Il faut mentir deux fois à l'histoire, pour dire que les Vasco-Cantabres furent détruits au cinquième siècle, sans savoir ni quand, ni comment, ni par qui. Bien plus, il devient impossible d'assigner un berceau et des ancêtres au peuple qui les aurait remplacés. L'opinion qui fait descendre les Euskariens modernes de l'un des peuples de l'invasion barbare, est toute récente : elle s'est produite au commencement du dernier siècle. Les autorités qu'elle peut invoquer en sa faveur se réduisent à un anonyme castillan, qui appelle les Basques une nation stupide ; à un autre anonyme, D. J. A. C., curé de Montuenga quand vivait ; et enfin à M. Du Mége, auteur

d'une *Statistique générale des Départements pyrénéens* : elle est contredite par une tradition constante, et par cent témoignages imposants, accumulés dans un cours de dix-huit cents ans, depuis le siècle d'Auguste.

Nous commencerons donc, en attendant mieux, par réfuter cette opinion accréditée par la *Statistique générale* : « que l'on pourrait voir dans les Euskariens « ou *Eskualdun* une tribu des peuples barbares qui « envahirent l'empire romain, ou bien les restes de ces « tribus auxquelles du temps d'Honorius on confia la « garde de l'entrée des Pyrénées. »

Les légionnaires révoltés avec le tyran Constantin, et qui portent dans l'histoire le surnom d'Honoriens ou d'Honoriaques, étaient un mélange de stipendiaires de toute nation; Gaulois, Romains, Bretons, Germains et Goths. Deux généraux espagnols, Dydime et Sévérianus, parents de l'empereur, s'étaient opposés à leur installation dans les Pyrénées-Orientales ; ils furent battus : sur quoi, dit un historien : « Ces Honoriaques estant « demeurés maîtres des détroits et clôtures des monts « par cette victoire, et s'estant depuis rebellés avec leur « capitaine Gérontius, furent, à ce que l'on estime, « ceux qui livrèrent l'Espagne aux Vandales, Alains et « Suèves, et se joignirent à ces nations pour brigander. « L'Espagne, par l'espace de deux ans, fut ainsi misérablement traitée et oppressée, tant par les tyrans que « par ces cruelles nations : tellement qu'il ne resta que » les montagnes des Cantabres, à présent de Biskaïe et « de Navarre, en l'obéissance paisible des Romains. »

Nous citons de préférence le bon Mayerne Turquet qui écrivait à Lyon en 1635, pour mieux conjurer l'ombre du seigneur curé de Montuenga, et, avec

elle, tant d'érudits de contrebande, membres de toutes les sociétés de médiocrité et de flagornerie mutuelle, qui n'écrivent que pour semer l'ignorance, les doutes, les faux systèmes, les opinions futiles, la sottise et l'erreur.. Mayerne se trompe, il est vrai, en disant que les Cantabres de Navarre et de Biskaïe restèrent, à l'époque des prouesses des Honoriaques, dans l'obéissance paisible de l'empire; c'était alliance qu'il fallait dire : mais on ne peut prétendre à trouver dans des histoires générales, l'exactitude rigoureuse des annales particulières des petits peuples rédigées par des écrivains nationaux. Il suffit à notre thèse d'établir qu'à cette époque, précisément, la paix des Pyrénées-Occidentales ne fut point troublée. Impossible, par conséquent, de battre la campagne historique en plus triste équipage que l'auteur de la *Statistique générale*, lorsque d'un ramas de légionnaires de nations diverses, il prétend faire la souche du peuple euskarien; lorsqu'il prend l'Orient pour l'Occident, et place au rivage de l'Océan, des cohortes qui étaient aux bords de la Méditerranée; lorsque enfin il massacre à coups de plume, et remplace par cette horde de pillards, précisément le seul peuple de l'Espagne qui, de l'aveu de tous les historiens, n'eut à souffrir ni de leurs brigandages, ni des attaques des Barbares auxquels ils s'étaient associés.

Tous les historiens, à leur tête Marca, autorité grave dans la question, en parlant des Honoriaques et des Barbares, ne donnent pas le moindre jour au soupçon qu'ils eussent pénétré dans les provinces basques : — « Constantin, dit Marca, entre dans les Gaules, se rend « maître des Espagnes, commet la garde des Pyrénées « à ses soldats, qui étant corrompus par les Vandales,

« prinrent parti avec eux ; lesquels s'accomodèrent enfin « avec les Espagnols et se cantonèrent, sçavoir, les « Vandales et les Suédois en la Galice, les Alains en la « Lusitanie et en la province Carthaginoise, et les Van- « dales surnomés Silingues en la Bétique. »

CHAPITRE IV.

Invasion des Barbares. Etablissement des Vascons-Alavais dans la Navarre française. Conquête de la Novempopulanie par les Montagnards. Le Duché des Basques et le royaume de Toulouse. Défaites des Vascons sous les Carlovingiens. Bataille de Roncevaux. Chant de Roland.

Les chroniques fixent au premier jour de janvier de l'année 406, l'entrée dans les Gaules de cette nuée de peuples appelés sur les provinces de l'empire par le Vandale Stilicon. Ayant vainement tenté le passage des Pyrénées-Orientales, avant que la défection des Honoriaques leur en eût ouvert les défilés, les Barbares, repoussés de ce côté, se répandirent dans les provinces gauloises. Orose, Jornandès, Olympiodore, Marcellin, Idace, Prosper, Isidore, rendent compte des ravages qu'ils y exercèrent ; mais aucun auteur ne dit que les hordes conquérantes eussent pénétré plus loin que l'Adour. On lit dans la lettre de saint Jérôme à Aguerruchie une phrase qui forme en cinq lignes le tableau de cette dévastation des Gaules : « Tout ce qui est compris entre « les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan et le Rhin, a « été mis à feu et à sang par les Quades, les Vandales,

« les Sarmates, les Alains, les Gépides, les Hérules, « les Saxons, les Bourguignons, les Allemands, les Pan« noniens. L'Aquitaine, la Novempopulanie, le Lyon« nais, la Narbonnaise, ont été cruellement saccagés, à « l'exception d'un petit nombre de villes que le glaive « consume au dehors et la faim au dedans. »

Les Vasco-Cantabres de Soule et de Labourd ne furent point attaqués du côté des Gaules, et comme Noé dans son arche ils échappèrent au déluge. Les Barbares ne firent même pas d'établissement en Novempopulanie. Selon Isidore et saint Prosper, cette province ne fut point comprise dans les concessions faites aux Visigoths par les chefs de l'empire. Valia n'obtint que la seconde Aquitaine et les provinces d'entre Garonne et Loire. La Novempopulanie, dès le temps de l'empereur Adrien, était une province distincte des deux Aquitaines. De sorte, dit Marca, que les cités de Béarn et de Bayonne restèrent sous la domination romaine, ou plutôt dans une entière indépendance. Cette réflexion de l'historien béarnais s'applique avec plus de raison encore aux trois petites provinces de la Cantabrie gauloise.

L'invasion des Barbares ne changea rien à l'état civil et politique des Vasco-Cantabres (1). A cette époque se

(1) L'historien du Béarn, Marca, prétend que les Suèves soumirent les Cantabres à leur obéissance. Cette assertion, qui n'est fondée sur aucune autorité, étonne de la part d'un historien grave et, en général, consciencieux. Idace nous apprend seulement que le roi Riciaire, ayant épousé la fille du roi Théodore, voulut signaler son avénement au trône et fit un pillage dans les Vasconies : « *Rechiarius, acceptâ in conjugium Theodoredi regis filiâ, auspicatus* « *initium regni, Vasconias deprædatur, mense februario.* » Ce fut là le premier fait d'armes des Barbares contre les Basques espagnols, le seul dont il soit fait mention dans les chroniques, jusqu'aux guerres de la fédération contre les Visigoths. Au mois de février de l'année 411, Riciaire fit un pillage dans les Vasconies; voilà tout. De là, nous le voyons passer rapidement dans les

rapportent les premières conquêtes des Vascons ou Haut Navarrais qui s'emparèrent de l'Alava, voulant, sans aucun doute, couvrir leurs frontières et se donner une assiette plus large du côté de l'Ebre, à la faveur du bouleversement général. Dès ce moment, les chroniqueurs, notamment Idace, comptent deux Vasconies, en attendant que la migration des Vasco-Alavais eût transporté la même dénomination en Novempopulanie. La proximité de la domination française, qui succéda en Aquitaine à

autres provinces de la Tarraconaise. S'il fallait prendre au sérieux l'assertion de Marca, on devrait convenir que Riciaire fit la conquête de la Cantabrie à peu de frais. L'historien béarnais reconnaît que les Suèves tombèrent dès l'origine dans un tel état de faiblesse et d'obscurité que les noms même de leurs rois ont été voués à l'oubli dans toutes les chroniques.

Les chroniqueurs ont voulu aussi donner aux Francs l'honneur d'avoir soumis la Cantabrie : « *Cantabriam aliquando Franci possederant. Dux Francio* « *nomine qui Cantabriam, in tempore Francorum, rexerat, tributa Francorum* « *regibus, multo tempore impleverat.* Ce tribut, levé au temps des Français, par le duc Francion, et payé au roi des Francs par ce seul duc, autrefois, pendant long-temps, reçoit des termes mêmes du chroniqueur, un air de menterie qui frappe tout d'abord. Le long-temps (*multo tempore*) est à coup sûr une hyperbole, à moins qu'on ne suppose que le seigneur Francion eût vieilli paisiblement en Cantabrie, comme un patriarche.

En admettant qu'il exista, il dut être mis en fonctions par les rois Childebert et Clotaire, lors de leur expédition dans l'Espagne Tarraconaise ; mais de là jusqu'à l'année 581, époque des premières conquêtes des Vascons sur les Francs, en Novempopulanie, l'intervalle est bien court pour justifier les expressions vagues et emphatiques du chroniqueur. Au surplus ce ne serait pas la seule fable qu'ils auraient débitée au sujet de la campagne malheureuse de Clotaire et Childebert. Victor de Turnon y fait combattre cinq rois quoiqu'il n'y en eût que deux ; lui ni les autres n'ont garde de dire quelle en fut l'issue : que les Francs furent battus par un général du roi visigoth Theudis, sur les bords du Minho en Galice; qu'ils firent leur retraite en désordre vers les Pyrénées ; qu'ils achetèrent, à prix d'or, d'un autre général une trève de vingt-quatre heures pendant laquelle les rois Childebert et Clotaire regagnèrent la France avec leur avant-garde et leur butin ; enfin que, le lendemain, le reste de l'armée ayant tenté le passage des Pyrénées par les vallées de l'Aragon et de la Navarre, fut taillé en pièces, massacré, détruit par les Vascons.

celle des Romains, était une menace pour les Montagnards. La confédération, pressée du côté de l'Ebre par les armes de Léovigilde, résolut d'enlever la Novempopulanie et la seconde Aquitaine aux Français. Elle débuta sur les rives de l'Adour et de la Garonne par des incursions victorieuses. Ce fut des Vascons-Euskariens que la Novempopulanie reçut le nom de *Vasconie*, corrompu en celui de *Gascogne* par le patois roman. La succession des rois fainéants servit les projets de la fédération montagnarde. Le trône mérovingien de Caribert, fondé à Toulouse, et dont les Vascons s'étaient fait un appui par le mariage d'une fille de leur général avec ce prince, s'était affermi, grâce à leur valeur. A la fin de la première race, les Vascons avaient porté leur nom et la terreur de leurs armes jusqu'à la Loire; leurs cohortes tenaient garnison dans toutes les grandes villes de la seconde Aquitaine.

Sur la question de savoir si ces hardis Vascons dont il est parlé dans toutes les chroniques, étaient des Euskariens, des Basques, rien n'est moins douteux. Jusqu'à l'arrivée des Euskariens en Aquitaine, Grégoire de Tours donne à tous les peuples d'entre les Pyrénées et la Garonne le nom de Novempopulains. Les rois de France, avant l'intervention des Basques, ainsi que le constate Marca, possédaient paisiblement les villes de Bigorre, Béarn, Acqs, Oloron et Bayonne. Ils élisaient les gouverneurs, et nommaient les évêques, que nous voyons se rendre à tous les synodes français, par le commandement des rois Childebert, Chilpéric et Gontran. Ce n'est pas les Novempopulains, assouplis par le joug de la servitude romaine et assujettis sans résistance à celui des Francs, qui auraient tiré l'épée, et arboré l'étendard,

pour susciter aux Mérovingiens belliqueux une guerre de propagande et d'émancipation méridionale. Bien moins encore les peuples de la seconde Aquitaine, doués d'un caractère plus paisible, auraient-ils entrepris cette lutte inégale, après avoir passé de l'esclavage romain dans celui des Visigoths et des Francs. Ce fut donc la confédération vasco-cantabre qui, du haut des Pyrénées, jeta le gant aux successeurs de Clovis, et dès les premiers pas se signala par des victoires.

L'historien Marca indique quel fut; au pied des Pyrénées, le noyau de cette fédération dont la propagande occasiona, entre les Aquitains et les Francs, tant de guerres acharnées : « Il est croyable, dit cet auteur, « que, pour assurer leur retraite, les Vascons se rendi« rent maîtres des racines des montagnes, et des vallées « qui regardent la France, dont les peuples conservent « encore la langue des Vascons espagnols ; c'est à savoir, « de la vallée de Labourd, des vallées de Baztan et de « Basse-Navarre, et de la Soule. » Les historiens du Languedoc disent pareillement que les Vascons s'approprièrent d'abord ce qu'on appelle « aujourd'hui la Basse« Navarre, le pays du Labourd et des Basques, pays où « ils fixèrent pendant fort long-temps leur principale « demeure, et où leur langue se conserve encore de nos « jours dans sa pureté. »

Le seul point à rectifier dans ces témoignages est celui qui donne à entendre que les Navarrais ou Vascons émigrants firent la conquête du Labourd et de la Soule, en même temps qu'ils s'établissaient dans la province intermédiaire qui reçut d'eux le nom de Basse-Navarre. Le lecteur n'aura point perdu de vue que les *Lapurdiens* et les *Sybillates* (Labourdins et Souletins) existaient sur

le versant septentrional des Pyrénées bien des siècles avant la venue des Vascons-Alavais. Ces derniers occupèrent seulement la Basse-Navarre, qui était en grande partie déserte. Dès ce moment, les trois provinces cis-pyrénéennes, renforcées par les milices de toute la confédération, commencèrent contre les Francs leur guerre de conquête et de propagande. Le but des Montagnards n'est pas douteux ; ils cherchaient à rendre la liberté à l'Aquitaine, pour faire de cette belle et riche contrée dont ils s'établissaient protecteurs, le rempart de leur propre indépendance.

En suivant, les chroniques à la main, les incursions des Basques, tantôt à Bordeaux, Toulouse, Saintes, Périgueux, Angoulême, Bourges, Clermont, Châlons, contre les Francs, et tantôt à Séville contre les Visigoths, on reconnaît facilement que les Vasco-Cantabres dont parlent Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours, Frédégaire, Eginart, Aimoin, étaient les descendants des Cantabres d'Horace, de Juvénal et de Silius Italicus. On voit ce nom de *Vasconie*, restreint, au siècle d'Auguste, dans les limites de la Navarre espagnole qui a pour capitale Pampelune, s'étendre, au sud du Guipuzkoa et de la Biskaïe, dans la Ribera d'Alava, par l'établissement que les Navarrais y firent aux dépens des Suèves et des Visigoths. Le R. P. Moret a parfaitement établi ce point dans ses *Annales* et dans ses *Investigations* savantes. Bientôt après, on suit ce nom de Vasconie, transporté pour la première fois en Novempopulanie par les Bas-Navarrais conquérants, s'étendant d'abord jusqu'à l'Adour, puis à la Garonne, et finalement jusqu'à la Loire, avec les armes des Basques cis-pyrénéens.

Mais quand on relate que les Vascons possédèrent la

Novempopulanie, et prédominèrent en Aquitaine pendant plus de deux siècles, on ne prétend pas dire qu'ils eussent détruit les habitants de ces deux pays. Leur politique était plus libérale. Ils rattachèrent les Novempopulains à leur fédération, et, plutôt protecteurs que dominateurs, se contentèrent d'organiser contre les Francs une magnifique guerre nationale, la guerre du Midi contre le Nord. On ne veut pas dire non plus que durant cette lutte héroïque la langue *Eskuara* fût seule en usage dans la Vasconie d'Aquitaine. Les Aquitains purent d'autant mieux conserver leur patois que les Basques parlaient eux-mêmes, à cette époque, latin et romance, comme ils parlent aujourd'hui français et roman aussi bien qu'euskarien. Si la langue nationale des Montagnards devint ou non populaire en Novempopulanie, à travers l'agitation des guerres aquitaniques, c'est ce que nul ne peut dire; les probabilités néanmoins sont pour la négative. L'*Eskuara*, repoussé des plaines avec les Vascons par les armes des Carlovingiens, abandonna en dernier lieu les Landes, la Bigorre et le Béarn; il se retrouva confiné, comme à l'origine des guerres aquitaniques, chez les Basques de Soule, de Basse-Navarre et de Labourd. La Novempopulanie avait reçu des Montagnards le nom de *Vasconie*, corrompu d'abord par les patois romans en celui de *Gascougne*: la Gascogne nouvelle resta, au départ des Basques, ce qu'elle était antérieurement à leur venue, parlant sous la domination française, la langue romane que les Romains y avaient introduite et qui y fleurit encore de nos jours. Enfin, pour mieux distinguer les Vascons-Euskariens des Gasco-Romans, les Français donnèrent aux Montagnards le nom de *Basques*, qu'ils portent

encore. Et comme, au moyen-âge, sous le nom de *Vascons* les Francs entendaient tous les peuples de la fédération cantabre, aujourd'hui encore les Français désignent par celui de *Basques* les habitants de la Haute-Navarre et de la Cantabrie espagnole.

L'auteur de la *Statistique générale* n'a rien épargné pour obscurcir, avec un brouillard de Garonne, ces données historiques consignées dans tous les écrivains les plus renommés pour l'exactitude et la saine critique : d'autant plus inexcusable dans son erreur qu'il n'a pas le bonheur et le privilége d'être de ces heureux et spirituels Gascons, *quibus, secundum Scaliger, vivere est bibere*, et qui ayant eu long-temps le *v* en antipathie, ont écrit le plus souvent Gascons pour Vascons ; ce qui leur donne l'air de s'attribuer dans leurs histoires les faits d'armes des Vasco-Cantabres, peuple tout différent des Aquitains-Romans à l'époque dont il s'agit ici.

De ce qu'on ne parle plus *Eskuara*, ou plutôt de ce qu'on ne voit plus de garnisons vasconnes dans Bordeaux et les villes de l'ancienne Aquitaine, il ne s'ensuit pas que les Euskariens-Vascons n'aient jamais défendu, contre les Francs, Loches, Clermont, Thouars et Bourges. Le système de M. Du Mége, appliqué à tous les pays de l'Europe, sans aucun égard pour la chronologie et l'histoire, mènerait à un déplorable pyrrhonisme. Prenons pour exemple l'Espagne, où la domination romaine avait popularisé la langue romane représentée aujourd'hui par le catalan, le castillan et le portugais, dialectes congénères s'il en fut. Les Visigoths restèrent maîtres de la Péninsule pendant trois cents ans ; et néanmoins la langue romaine ne se perdit point en Espagne. Faudra-t-il expliquer à M. Du Mége comment la langue

gothique disparut au contraire de la Péninsule avec la monarchie d'Ataulphe, de Valia et de Roderic? Après les Visigoths, les Arabes-Maures ou Sarrasins d'Afrique ont possédé l'Espagne pendant huit cents ans. Et cependant on n'y trouve aucune trace de la langue arabe ou mauresque, tandis que les dialectes romans y sont parlés encore, après avoir résisté pendant onze siècles au contact dépravant de la domination étrangère. Dirons-nous sur cela, avec la logique de M. Du Mége, que les Visigoths étaient des Castillans, ainsi que les Sarrasins, et que jamais peuples sortis des vallées de l'Atlas ou des provinces lointaines du Gotland n'ont promené leurs armes et leurs chaînes sur le sol de la vieille Ibérie. Dès lors, quoique la langue romane n'eût point été remplacée pendant le règne passager du dialecte cantabre et la domination protectrice des Vascons, n'allons pas mettre en doute si les Montagnards déployèrent sur l'Aquitaine jusqu'à la Loire, d'un bras victorieux, contre le servage envahisseur des Francs, le drapeau de leur indépendance.

Les chroniqueurs Austrasiens donnent quelquefois à toutes les Aquitaines jusqu'à la Loire le nom de Vasconie; mais dans le détail des événements, dans les siéges, dans les batailles, ils distinguent avec soin ce qui concerne en particulier les Aquitains et les Vascons. Le continuateur de Frédégaire parle toujours des Vascons comme d'un peuple conquérant dont le siége était au delà de la Garonne au pied et dans le cœur des Pyrénées. Quand il nous montre leurs vaillantes cohortes combattant contre les Francs entre la Garonne et la Loire, on voit qu'il ne les confond jamais avec les Aquitains. S'agit-il de dire que les méridionaux, effrayés des progrès de Pépin, et

surtout des ravages qu'il faisait, songèrent à lui apporter des propositions de paix ; l'auteur a soin de mentionner les Vascons, et après eux les Aquitains de distinction : mais partout l'Aquitain joue un rôle secondaire, et la guerre nous est montrée comme soutenue par deux seuls rivaux, deux ennemis irréconciliables, le Franc et le Vascon : *Dum his et aliis modis Franci et Vascones inter se altercarent !* Ainsi luttaient toujours entre eux de toute manière le Franc et le Vascon !

Les chroniqueurs Austrasiens savaient l'histoire de leur pays beaucoup mieux que les compilateurs venus au monde mille ans après eux. Ils connaissaient, selon toute apparence, la valeur des dénominations qu'ils employaient. L'origine, la langue, le costume, les mœurs, l'esprit belliqueux, la célébrité, séparaient le Vascon des Aquitains. Les Francs surtout, qui guerroyaient sans relâche contre les deux peuples, ne pouvaient prendre pour des Périgourdins et des Berriquois les cohortes étrangères venues de la Soule, de la Basse-Navarre, du Labourd, du Baztan, d'Ahezkoa, de Salazar, de Roncevaux et de Roncal. On est donc mal venu à corriger aujourd'hui après coup, de si loin, le texte des chroniques contemporaines, dans le seul but d'attribuer aux ancêtres des Gascons modernes ou Aquitains-Romans les faits d'armes qui illustrèrent dans l'Europe du moyen-âge les Vascons ou Basques cis-pyrénéens. Toutefois, la plupart des historiens modernes, trompés par l'équivoque des mots *Vascon*, *Gascon*, n'ont pas manqué de tomber dans cette grave erreur, qu'ils auraient évitée en étudiant les faits à leur source. Il est étrange de les voir refuser aux Basques une justice que leur accordent les chroniqueurs Austrasiens, créatures damnées de la

famille Carlovingienne, et partageant par conséquent les préventions, la haine violenté qui animaient tous ces grands usurpateurs contre les Vascons. Sous Pépin d'Héristal, Charles-Martel, Pépin-le-Bref, Charlemagne, Louis-le-Débonnaire, Pépin d'Aquitaine, nous voyons les chefs Basques assassinés par trahison, étranglés, pendus avec ignominie et cruauté, brûlés vifs.. Les Carlovingiens traitaient les Montagnards comme une race conquérante qui mettait des barrières à leur ambition, et non-seulement les empêchaient d'affermir leur empire au delà de la Loire, sur tout le Midi, mais encore aspiraient à replacer sur le trône de France les petits-fils de Caribert derniers représentants de la race Mérovingienne. On n'avait pas encore oublié le temps où, sous la première race, le parti vascon avait des ramifications jusque dans le cœur de l'Austrasie. La guerre des Francs et des Vascons avait en outre ce fond de férocité inséparable de toutes les époques de barbarie. Si la prudence tempérait quelquefois l'esprit vindicatif des rois Carlovingiens, ce n'était jamais à l'endroit des Vascons qu'ils montraient leur clémence. En plusieurs conjonctures nous les voyons traiter les Aquitains avec douceur et générosité; ils ne les redoutaient point, et recherchaient leur affection : mais ils ne gardaient aucune mesure avec les Vascons, qu'ils savaient être indomptables, et ils déployaient contre eux toute leur fureur. Cette politique se montra ouvertement après la prise de Bourges par Pépin :

« L'année suivante, dit le chroniqueur, c'est-à-dire « dans la onzième de son règne, Pépin vint à Bourges « avec la multitude universelle de la nation des Francs ; « il dévasta les alentours de cette ville forte, après l'avoir

« cernée, et établit un blocus tel que personne n'osait « en sortir et ne pouvait y pénétrer. Toutes sortes d'ar- « mes et de machines de guerre hérissaient la ligne « de circonvallation des Francs. Beaucoup d'assiégés « furent blessés, le plus grand nombre périt. Enfin, les « murailles ayant été renversées, Pépin prit la ville « et la remit sous son obéissance, selon le droit de la « guerre. Et les hommes que le duc d'Aquitaine avait « envoyés à la défense de la ville ayant été absous par sa « clémence royale, eurent la liberté de retourner chez « eux. » Laissant un instant le chroniqueur Austrasien nous allons faire parler les historiens du Languedoc, qui le traduisent à leur point de vue : « Il n'en usa pas tout- « à-fait de même à l'égard de Chunibert, comte de « Berri, et des autres seigneurs Aquitains qui avaient « contribué à défendre la place. Il exigea d'eux le ser- « ment de fidélité, et les fit passer en France avec leurs « familles. » Qui pense-t-on que les historiens proven- çaux désignent par ces seigneurs Aquitains? L'Austrasien va nous l'apprendre : « Quant au comte Unibert et aux « autres Vascons que le roi Pépin trouva dans Bourges, « il leur fit prêter serment de fidélité, et les emmena « avec lui, donnant ordre de faire marcher à la suite, « pour le pays de France, leurs femmes et leurs « enfants. »

On ne saurait user plus libéralement que les historiens du Languedoc du droit d'interprétation dévolu aux auteurs qui compulsent de vieilles chroniques.

Nous accordons aux historiographes gascons qu'à l'époque de Pépin les Basques étaient seigneurs en Aquitaine ; mais pourquoi les métamorphoser en Aquitains par la suppression du nom que leur donne le

chroniqueur des Francs? Ces erreurs partout introduites n'ont pas manqué de copistes. Et lorsque deux vénérables Bénédictins, favorisés du don de patience pour acquérir une érudition exacte et étendue, faisant en outre profession de renoncement à toute vanité, se permettent des infidélités semblables, quelle défiance ne doivent pas inspirer tant d'histoires écrites par des auteurs d'une érudition et d'une probité tout au moins suspectes! La monarchie franque avait pris un si haut degré de puissance par le génie terrible et la valeur barbare de Pépin d'Héristal, Charles-Martel, Pépin-le-Bref et Charlemagne, tous princes géants, que les Vascons, dépourvus de cavalerie et bien inférieurs en nombre à leurs ennemis qui marchaient en corps de nation armée, selon l'expression pittoresque des chroniqueurs, ne firent plus que perdre du terrain en plaine, marquant chaque pas de cette retraite héroïque par des massacres horribles et des jonchées de morts. Leur dernière victoire sur les Francs fut celle de Roncevaux. Charlemagne se vengea de cette défaite par le supplice de Loup ou Lopès III, en vascon *Ochoa*, duc des Vascons. Il donna de si bons ordres, disent les historiens du Languedoc, que ce duc ayant été pris fut ignominieusement pendu. Les chroniqueurs Austrasiens n'expliquent point en quoi consistaient ces ordres. Il est probable que Charlemagne, par quelque surprise, se rendit maître de la personne du duc, à peu près comme Pépin avait fait assassiner par trahison Waïffre ou Gaiffre, son père, dans la forêt de Ver en Périgord. Rémistain, grand oncle de Loup III, et avant lui duc des Vascons, avait été également pris dans une embuscade en Saintonge, et supplicié dans la ville de Saintes dix ans

auparavant. Une grande partie de la Vasconie gauloise rentra sous l'obéissance des Francs après la mort de Loup III ; mais la Bigorre, le Béarn et les trois provinces cis-pyrénéennes, proclamèrent pour duc son fils Adalric. Les chroniqueurs Austrasiens prétendent que cette couronne fut laissée au jeune prince par la commisération et la générosité des empereurs. Il est croyable que Charlemagne ne voulut pas l'en dépouiller, de peur d'exaspérer les Vascons que la domination carlovingienne, mal affermie dans le Midi, trouvait encore formidables.

Adalric se souvint alors qu'il était petit-fils du duc des Vascons, Amano ou Amand, par son aïeule Gisèle, et descendant des Mérovingiens par son ancêtre Caribert, roi de Toulouse. Il brûlait de venger son père Loup III, son grand-père Waiffre, son grand-oncle Rémistain : les Vascons aimaient leur prince, et partageaient ses ressentiments. A peine fut-il en âge de porter les armes, qu'il déclara la guerre au nouveau roi d'Aquitaine, Louis-le-Débonnaire. Il périt en combattant contre les Carlovingiens au fond de la Basse-Navarre, avec Centule son second fils. Quelques chroniqueurs disent même qu'il fut pris vivant et pendu sur le champ de bataille. Son fils aîné, Sémégno ou Ximenès, lui succéda à la tête des Vascons ; il laissait aussi un petit-fils nommé Loup Centule, issu de Centule mort à côté de lui les armes à la main. L'héritage de ces jeunes princes se trouvait déjà réduit au duché primitif des Vascons, c'est-à-dire aux provinces comprises entre l'Adour et les Pyrénées.

Sémégno avait hérité des sentiments généreux de ses ancêtres ; il ne rêvait que guerre et vengeance. Les

Basques, qu'il était digne de commander, le chérissaient. La mort de Charlemagne et l'éloignement de Louis devinrent le signal d'une révolte furieuse des Montagnards. Séméguo périt en prince et en soldat, dans une bataille; son fils Garsimire qui fut élevé à sa place sur le bouclier vascon, eut le même sort. Loup Centule, son cousin germain, ramassa son épée sanglante, et tenta de nouveau la chance des combats. Il succomba dans la lutte, et se réfugia chez les Vascons trans-pyrénéens, dans la Haute-Navarre. On doit dire, pour l'explication de tant de revers qui méritent aussi leur part de gloire, que la guerre entretenue en Espagne par l'invasion des Arabes-Maures divisait en ce moment les forces de la confédération; le sang des Montagnards ruisselait à la fois sur les rivages de l'Ebre et de l'Adour.

Les Basques cis-pyrénéens auraient continué cette guerre jusqu'à extermination, si le roi Pépin d'Aquitaine n'eût pris des mesures conciliantes pour y mettre enfin un terme. Les enfants de Garsimire, dont l'un devait être plus tard élevé au trône de Pampelune, s'étaient réfugiés dans la Haute-Navarre. Ils avaient cédé leurs droits héréditaires à leurs cousins Centulphe et Donat-Loup, tous deux fils de Centule. Mais, disent les historiens du Languedoc, l'empereur accorda seulement à ces derniers, à titre de faveur et de grâce, les pays et les biens personnels que leurs cousins leur avaient cédés; en sorte que Donat-Loup eut en partage le comté de Bigorre, et Centule la vicomté de Béarn. Ce fut tout ce qu'ils purent recueillir des débris des duchés de Vasconie et d'Aquitaine que leurs ancêtres avaient possédés héréditairement depuis Caribert, roi

de Toulouse, chef de leur branche. Dès ce jour, les Basques cis-pyrénéens changèrent leurs alliances politiques.

Les ducs des Vascons n'avaient été jusqu'à leur extinction que des chefs militaires électifs; les Montagnards, en les instituant, n'avaient ni sacrifié leur état démocratique, ni aliéné leur indépendance. Il n'appartenait pas par conséquent aux enfants de Garsimire de faire cession de leurs provinces. Aussi, à la dissolution définitive de ce duché célèbre, qui avait eu pour capitales Saint-Jean-le-Vieux et Saint-Sever, les pays de Soule, de Basse-Navarre et de Labourd se firent d'autres destinées, et se tournèrent du côté de l'Espagne. La Vasconie espagnole s'érigea en royaume à la même époque. Le génie belliqueux des rois de Pampelune, qui poursuivirent avec ardeur la guerre d'expulsion contre les Arabes-Maures, favorisa l'indépendance des Vascons cis-pyrénéens. Les Bas-Navarrais, pour plus de sûreté, rentrèrent dans le giron de la mère-patrie; ils demandèrent à être incorporés à la monarchie de Pampelune, et le furent en effet. Leur province forma la sixième mérindé de ce royaume. Les Basques de Soule et de Labourd, commandés par des chefs particuliers, prirent une noble part à toutes les campagnes de leurs confédérés contre les Musulmans; ils se maintinrent vis-à-vis des Francs dans un état de parfaite liberté. Les rois de France leur envoyaient bien de temps en temps des officiers pour les gouverner et pour lever des impôts; mais les chroniqueurs disent naïvement qu'ils les massacraient tous : si bien qu'il ne se trouva plus de seigneurs assez hardis pour briguer des dignités qu'on ne pouvait exercer, et qui coûtaient la vie. D'ailleurs,

le nouveau duché de Gascogne, fondé par Totilo, et dont le chef-lieu se trouvait à Bordeaux, devint, sous le règne de Sanche-Mitarre, un apanage de la famille des rois de Navarre. De cette manière, encore une fois, les armes des Francs s'arrêtèrent définitivement sur la rive de l'Adour, aux mêmes limites tracées par leur première conquête des Gaules, et avant eux par la conquête des Romains.

C'est en vertu de cette liberté séculaire que le for ou code souletin, rédigé sous le règne de François Ier, offre ce début remarquable : « Par une coutume gardée et « observée de toute ancienneté, tous les natifs et habi- « tants de la terre de Soule sont francs, d'origine libre « et franche, de franche condition, sans aucune tache « de servitude. Nul n'a de droits sur leurs personnes « ou sur leurs biens, et ne peut obliger en paix ou en « guerre les habitants de la province à lui faire suite ou « escorte. Les Souletins portent les armes en tout temps, « pour la défense de leur pays situé à l'extrémité de la « France, entre les royaumes de Navarre et d'Aragon et « le pays de Béarn. Ils peuvent, quand ils le veulent, « s'assembler pour traiter de leurs affaires communes, « établir tels statuts et règlements qu'ils jugeront utiles; « et ces conventions auront force de loi. Le droit de « chasse et de pêche est commun à tous les habitants « du pays de Soule. »

Un autre privilége des Souletins, qui rappelle la domination des Basques en Novempopulanie, les exemptait des droits de foraine pour l'exploitation de leurs denrées et marchandises jusqu'à Toulouse, dans le rayon défendu par leurs ancêtres ; en outre ils jouissaient du privilége de noblesse. Les Euskariens, tant de France que d'Espa-

gue, furent en effet réputés nobles en Europe dès l'institution de la monarchie franque et visigothique. Cela provient de ce qu'ils conservèrent constamment leur indépendance nationale et l'allodialité de leurs terres; en sorte que chaque père ou seigneur de famille, *Etchekojaon*, était libre et maître sur ses terres, comme un haut baron et roi. Ce privilége de noblesse, immobilisé en France par les conquérants du sol, devait nécessairement être attribué aux Vascons dans cette législation barbare, comme au seul peuple aquitain qui eût repoussé avec succès le joug de la conquête; en tant que libres, et appartenant à une race originellement franche, sans aucune tache de servitude, les Basques étaient tous gentilshommes, selon l'esprit de la loi féodale; et si ce privilége occupe une si large place dans les coutumes écrites des Montagnards, il faut y voir moins un préjugé dicté par l'orgueil, que la haute consécration du droit sacré de la propriété, de la liberté individuelle et de la dignité de l'homme.

La domination des Francs introduisit la féodalité en Béarn et en Bigorre. On a lieu de croire néanmoins que les Béarnais-Romans conservèrent une assez belle part d'indépendance à la dissolution du duché de Vasconie. Il est certain que le commerce des Vascons et les sanglantes péripéties de la guerre aquitanique avaient retrempé le caractère novempopulain, énervé par la domination romaine et par celle des Francs de la première race. Les fors vascons et cantabriques furent adoptés par les Béarnais durant les siècles où ils suivirent la destinée de leurs libérateurs; ce fut comme une rédemption politique.

La fierté qui respire dans le préambule de l'ancien

code béarnais prouve qu'au dialecte près, ils étaient redevenus Cantabres, et qu'ils avaient recouvré les priviléges et les sentiments de leur antique origine: « Ce « sont ici les fors du Béarn, dans lesquels est fait men- « tion qu'anciennement il n'y avait pas de seigneur en « ce pays. En ce temps les Béarnais, ayant entendu « parler d'un seigneur de Bigorre, allèrent le chercher, « et en firent leur seigneur pendant un an; mais après, « comme il ne voulut pas les maintenir dans leurs fors et « coutumes, la cour de Béarn s'assembla à Pau, et le « requit de les conserver dans leurs fors et coutumes; ce « que lui ne voulant faire, ils l'occirent en pleine cour. « — Item; après on leur fit l'élege d'un prud'homme, « chevalier d'Auvergne; ils allèrent le chercher, et en « firent leur seigneur pendant deux ans. Alors, comme « il se montra trop orgueilleux, et ne voulut pas les « conserver dans leurs fors et coutumes, la cour le fit « tuer à la tête du pont de Saraüh par un écuyer, lequel « le frappa d'un si grand coup d'épieu, qu'il en fut « percé de part en part. »

A coup sûr, s'il est aucun peuple de la Novempopulanie-Romane ou de la Gascogne, que l'on fût excusable de confondre avec les Euskariens-Vascons, ce seraient les Béarnais, leurs plus proches voisins; cependant aucun historien de quelque valeur n'a omis de faire la distinction qui existe entre les deux peuples; aucun n'a eu la mauvaise foi de substituer au type vasco-ibérien le type gasco-roman, qui ne remonte guère plus haut que le dixième siècle. Nous citerons à ce sujet l'archevêque béarnais, le docte Marca, autorité d'autant plus respectable qu'il était né à la frontière des Provinces Basques, et qu'il était Gascon.

« Les Vascons originaires qui restèrent avec leur « ancienne langue dans les pays de Soule, Navarre et « Labourd, après l'invasion de ce quartier que firent les « Vascons - Espagnols, sont nommés communément « *Báscos* avec l'accent en la première syllabe. Les « anciens Novempopulains sont désignés par le terme « de *Gascoôs* avec un accent circonflexe sur la dernière « syllabe. Néanmoins l'un et l'autre de ces termes « descend également du latin *Vascones*. Il y a plus de « cinq cents ans (en 1640) que l'on gardait la même « différence pour distinguer ces nations; car Guibert, « abbé de Nogent, décrivant la guerre de la croisade, « loue particulièrement un seigneur nommé Gaston : « mais il ajoute qu'il n'oserait assurer s'il était de « Basconie ou Gasconie, c'est-à-dire, basque ou gascon. « Dans la chronique de Hugues, moine de Vézelay, l'un « des pays est appelé *Gasconia*, et l'autre *Basclonia*. Le « synode de Latran tenu sous Alexandre III, l'an 1179, « nomme ce peuple *Basculos*, aussi bien que le pape « Lucien III en ses épîtres; et Roger de Hoveden, en « ses annales, *Basclos*. »

De tout temps les auteurs exacts ont mis grand soin à marquer, par des dénominations plus ou moins heureuses, la physionomie des peuples et les grandes périodes de leur histoire. Ces baptêmes chronologiques, ayant pour assistants les populations contemporaines, sont d'ordinaire conformes à la vérité. Par exemple, ce nom de *Basculi*, avec sa terminaison diminutive, pense-t-on qu'il eût été imaginé sans but par les auteurs qui s'en servirent les premiers ? Assurément non ; mais, en pensant à ces hardis Vascons qui descendaient jadis périodiquement et par torrents de toutes les hauteurs

des Pyrénées espagnoles, et faisaient trembler le sol de l'Aquitaine sous leurs pas victorieux, ils cherchèrent ce qui restait en Novempopulanie de cette grande race, après les conquêtes des Carlovingiens. Ils ne trouvèrent que les Euskariens de Soule, de Basse-Navarre et de Labourd, à peine deux cents villages, et quatre petites villes : Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Jean-de-Luz, Saint-Palais, Mauléon. Frappés de l'exiguïté du territoire qui déjà concentrait en lui seul tout l'éclat d'une si belle renommée historique, les auteurs français n'ayant aucun motif d'amour-propre pour substituer les Gascons-Romans aux Euskariens de France, appelèrent ces derniers *Bascules* ou petits Vascons, enfin *Basques*.

Etablissons maintenant que les Vascons des guerres aquitaniques étaient Euskariens, et même qu'on les appelait Navarrais dès le huitième siècle de notre ère. A propos de l'expédition de Charlemagne en Espagne, qui ne fut postérieure que de douze ans à la prise de Bourges par Pépin-le-Bref, on lit dans la chronique austrasienne, livre 4, chapitre 72 (*ad an.* 778), le passage suivant : — « *Superato, in regione Vasconum, Pyrenei jugo, Pampelonem, Navarrorum oppidum aggressus in deditionem accepit.* » Joignons à cette autorité celle du poète saxon qui fit en vers latins la vie de Charlemagne.

> Eò sua maxima cœpit,
> Agmina per celsos Vasconum ducere montes,
> Qui, cùm prima Pyrenei juga jam superâsset
> Ad Pampelonem, quod fertur nobile castrum
> Esse Navarrorum, veniens, id ceperat armis.

Le poète ici nous montre les Vascons de 778, qui étaient aussi les Vascons de 766, habitant de hautes

montagnes et les gorges des Pyrénées ; en outre, il place la Vasconie dans les deux Navarres, et nous parle de Pampelune comme d'une antique et noble cité de la Navarre. On sait que Charlemagne, au retour de sa promenade chez les Arabes-Maures, détruisit cette ville de fond en comble, comme l'un des principaux foyers de la guerre que la fédération montagnarde fomentait en Aquitaine contre les Carlovingiens. Il fut puni de cette destruction par la défaite de Roncevaux.

Insidias ei summo sub vertice montis
Tendere Vascones ausi, nova prælia tentant.

Ici les Navarrais redeviennent Vascons ; ils tentent de nouveau le sort des batailles. La montagne dont parle le poète est celle d'Altobizkar, ainsi appelée à cause de la forme de sa crète élevée qui se termine en dos de mulet. Le combat eut lieu dans l'après-midi, au delà de Valcarlos, sous le plateau d'Ibagnéta, dans le pré de Roland, plaine riante et spacieuse qui se déroule jusqu'à la vallée d'Erro, entre les villages de Roncevaux et de Burguette. Il n'y a pas à le nier ; nous avons ici des Navarrais-Euskariens qui sont Vascons, et des Vascons qui sont Euskariens : à moins que, par un trait de génie et un tour de force en statistique, M. Du Mége ne transporte Roncevaux, le Valcarlos et toutes les Pyrénées, aux bords de la Garonne, pour faire battre les Francs de Charlemagne par une armée de Gasco-Romans ; ce que le sieur Gaillard, en son vivant académicien, n'avait pas manqué de faire.

Les bardes gallois et les bardes euskariens célébrèrent, dit-on, ce fait d'armes qui eut en Europe un grand retentissement. Le chant de Roland donne les détails



relatifs à Charlemagne et aux Francs de sa suite ; celui des Basques est censé raconter la bataille.

CHANT NAVARRAIS.

« Un cri a été entendu sur la montagne euskarienne. Le chef de maison, debout sur sa porte, a prêté l'oreille ; il a dit : « Qui va là? Que me veut-on? » Et le chien qui dormait aux pieds de son maître s'est levé en sursaut. Il a fait retentir de ses aboiements les environs d'Altobizkar.

« Un bruit confus s'élève au col d'Ibagnéta; il roule, il approche, frappant à gauche et à droite la cavité des rochers; c'est le murmure, c'est le grondement encore lointain d'une armée qui s'avance. Les nôtres répondent du haut des montagnes; ils font entendre leurs cornets à bouquin. Le chef aiguise ses javelots.

« Ils viennent! ils viennent! Quelle haie de lances! Que de bannières multicolores flottent parmi les armes étincelantes! Combien sont-ils? Compte-les bien, enfant! — J'en vois un, deux, trois, quatre, cinq, dix, douze, quinze, vingt, trente, cent, et des milliers encore. Ce serait temps perdu de les compter. . .

« Unissons nos bras forts, déracinons ces rochers, lançons-les sur le penchant de la montagne : qu'ils roulent sur leurs têtes. Ecrasons, tuons l'ennemi par milliers. Que voulaient-ils de nos montagnes ces hommes du nord, à la longue jaquette, aux blondes chevelures? Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix?

« Les montagnes sont des barrières naturelles élevées par Dieu, le seigneur d'en haut, afin que les hommes ne les franchissent point. Mais les rochers volent en tourbillonnant; ils écrasent les guerriers. Les armures sautent

en éclats, les chairs palpitent en lambeaux, les os sont brisés, le sang coule par torrents. . . . »

CHANT DE ROLAND.

« Cependant Roland porte à ses lèvres l'olifant, et il sonne de toute sa force. Les montagnes sont hautes, la voix de l'airain parle plus haut encore ; elle se prolonge et roule d'échos en échos. Karle et ses comtes l'entendirent : « Ah ! dit le roi, nos gens bataillent. » Mais Ganelon se hâte de lui répondre : « Il n'en est rien. » Cela, dit par tout autre, eût été tenu pour grand mensonge.

« L'infortuné Roland, à grand'peine, avec grand effort, avec grande douleur, sonne toujours de l'olifant. Le sang coule à flots de sa bouche ; son crâne est fendu, entr'ouvert. Mais le bruit du cor retentit au loin. Karle l'entend une seconde fois, au moment où il atteint le port. Naismes le duc l'entendit aussi avec tous les Francs : « Ah ! s'écria le roi, j'entends le cor de Roland. Il n'en « donnerait pas s'il n'était aux prises ! »

Mais Ganelon dit : « Il n'y a point de bataille. Vous « connaissez assez le grand orgueil du comte. A présent « il fait le fier devant ses pairs. Chevauchons donc : « pourquoi nous arrêter ? La grande terre est loin encore « devant nous. » Le sang coule plus abondamment des lèvres de Roland. Son crâne ouvert laisse presque à nu la cervelle.

« Cependant il essaie encore une fois de faire retentir le cor ; Karle l'entendit, et comme lui les Francs : — « Ah ! s'écrie le roi, le cor a longue haleine ! — Baron, « dit alors le duc Naismes, j'en ai le cœur navré. On « bataille ! j'en jurerais Dieu. Revenons donc sur nos

« pas, appelez vos bannières et vos pennons. Allons « secourir notre gent qui est en péril ! »

« Karle fait sonner les trompettes. Les Francs se couvrent de leurs armures, ils descendent malgré les pics hérissés, la nuit noire, les gorges profondes, les torrents impétueux. Derrière et devant l'armée éclatent les trompettes. Le roi Karle chevauche en grand émoi. Sa barbe blanche flotte sur sa poitrine. Il arrive... mais trop tard.. »

CHANT NAVARRAIS.

« Fuyez ! Fuyez, ceux à qui il reste assez de force et un cheval ! Fuis roi Karloman, avec ta cape rouge et ton noir panache. Ton neveu bien-aimé, la fleur de tes braves, est étendu mort là-bas. Son courage ne lui a servi de rien. Et maintenant, Euskariens, laissons les rochers, descendons vite en lançant nos traits aux fuyards....

« Ils fuient ! Ils fuient ! Où est la haie de leurs lances ? Où sont les bannières multicolores qui flottaient sur eux ? Il ne jaillit plus d'éclairs de leurs armes sanglantes. Combien sont-ils, enfant ? compte-les bien ! Vingt, dix-neuf, quinze, dix, trois, deux, un ! personne ! On n'en voit plus un seul. Tout est fini.

« Chef de maison, vous pouvez vous retirer avec votre chien. Allez embrasser l'épouse et les petits enfants. Essuyez vos javelots. Vous pouvez les serrer avec votre corne à bouquin, les mettre sous l'oreiller de votre couche, et dormir dessus. La nuit, les aigles viendront se repaître de ces chairs écrasées, et tous ces ossements blanchiront épars dans les siècles. »

Nous ne demandons pas mieux que d'avoir foi dans

l'authenticité de ces deux improvisations, quoique ni l'un ni l'autre des auteurs n'ait assisté à la bataille de Roncevaux; la chose est claire. Si quelques détails ont pu intéresser le lecteur, il ne se montrera pas plus sévère que nous. Honneur au génie poétique des bardes gallois du treizième siècle, et au patriotisme ingénieux des moines de Fontarabie!

CHAPITRE V.

De l'unité du peuple Euskarien, malgré la diversité des dénominations historiques.

« Aucun géographe, aucun historien de l'antiquité « n'a fait mention ni des *Eskualdunac*, ni de la langue « *Eskuara*; et ce n'est *qu*'à la fin du seizième et surtout « depuis le commencement du dix-septième siècle *que* « l'on a osé avancer *que* les habitants de l'Alava, du « Guipuzkoa, de la Navarre espagnole et de la Navarre « française avaient conservé l'ancien langage des Ibères, « et *qu*'ils représentaient cette nation antique. »

Cette assertion de M. Du Mége est erronée; mais fût-elle vraie, ce ne serait point là un motif suffisant d'infirmer l'autorité des écrivains qui auraient résolu les premiers le problème des origines euskariennes. A ne pas tenir compte de la tradition séculaire, une question de ce genre ne pouvait être débattue en Europe avant le seizième siècle, avant la renaissance des sciences et des lettres. Combien n'y a-t-il pas encore de petits peuples

dont les langues n'ont pas attiré le regard scrutateur des grammairiens philosophes, et dont les origines n'ont pas été débrouillées par de véritables savants ! M. Du Mége n'y pense guère, ou il ne sait pas qu'au seizième siècle encore on trouve des historiens qui font venir les Français des Troyens, les Parisiens de Pâris, fils de Priam, et les comtes de Foix des bâtards d'Hercule et de la vierge Pyrène. Mettons que le seizième, le dix-septième et le dix-huitième siècle ne se fussent point occupés des Basques, peu importerait à la vérité ; l'époque où elle surgit et brille enfin ne change rien à la nature de ses clartés. Passe encore que l'on exigeât des témoignages littéraires pour une langue et un peuple qui auraient disparu de la surface du globe depuis un laps de temps considérable ; mais pour une langue qui subsiste encore, mais pour un peuple qui est lui-même un livre vivant et parlant, qu'est-il besoin, à la rigueur, de la voix du passé ? L'existence actuelle est un fait plus intéressant et surtout plus probant que tous les vieux livres. En effet, une opinion transmise de siècle en siècle par toute la littérature européenne pourrait fort bien être fausse ; elle n'aurait jamais le caractère de certitude qui brille dans un fait, dans une évidence actuelle. Il n'y a point de terme absolument inconnu dans le problème de la descendance des Euskariens ; il ne s'agit que de constater les affinités et les dissemblances caractéristiques. Huit peuples ont habité le midi de la Gaule et le continent péninsulaire. La plupart ont fait peser sur ces contrées une domination plus ou moins longue, mais toujours cruelle. Ce furent, en remontant les siècles dans un ordre chronologique, les Arabes-Maures ou Sarrasins d'Afrique, les Visigoths, les Francs,

les Romains, les Carthaginois, les Grecs, les Phéniciens et les Celtes. Forcément les Euskariens descendent de l'un ou l'autre de ces huit peuples, ou ils occupèrent la Péninsule espagnole antérieurement à leur venue : l'alternative est de toute rigueur logique.

Nul auteur n'a avancé que les Euskariens fussent Arabes, Bérébères, Maures, Kabyles ou Syriens. L'histoire de la Navarre et des provinces basques est trop bien connue depuis l'invasion des Musulmans; les Montagnards, placés à la tête de la croisade chrétienne, prirent une part trop décisive à l'expulsion des Islamites; ils contribuèrent trop efficacement à la restauration et au repeuplement de la Castille, changée en un désert par une guerre exterminative de cinq siècles jusqu'à la chute des Almohades, pour qu'on ait osé rattacher l'origine des Vasco-Cantabres aux populations modernes de l'Afrique. Les Euskariens descendraient-ils des Visigoths ou des Francs? L'histoire et la philologie comparée donnent la même réponse négative que pour les Arabes-Maures ou Sarrasins; avec ceci de particulier que si les Euskariens n'ont aucune affinité d'origine avec les Visigoths et les Francs, ils ne peuvent en avoir davantage avec les autres Barbares. En effet, tous les peuples formant l'invasion qui engloutit l'empire romain étaient d'origine hunnique, tartare, slavonne, gothique, norwégienne, germanique, teutonique, ou flamande. Les Barbares venaient tous du nord; ils parlaient des langues boréales. Et quoique par le long voisinage des Celtes, des Romains, des Francs, des Visigoths et des Arabes, l'Eskuara se soit enrichi de quelques néologismes empruntés aux langues de ces divers peuples, rien n'est mieux constaté aujourd'hui que l'originalité méri-

dionale de l'idiome basque, ou si on l'aime mieux, son originalité africaine, pour nous servir de l'expression heureuse d'Eickhoff, dans son *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*.

Si les Basques ne proviennent ni des Arabes-Maures, ni des Barbares de l'invasion, leur origine se place d'elle-même hors de l'ère chrétienne, et bien au delà sur un autre horizon; elle remonte aux Vascons et aux Cantabres de l'antiquité, et par ceux-ci aux Ibériens primitifs. Sénèque nous en fournit la preuve. Son témoignage en ceci a d'autant plus de poids qu'Espagnol lui-même, il savait parfaitement la langue cantabre : non, comme pense Larramendi, que cette langue, à l'époque dont il s'agit, s'étendît jusqu'à la province de Cordoue, mais parce que ce philosophe instruit avait cru ne pouvoir exclure du cercle de ses études la véritable langue espagnole, la plus antique et la plus belle qui ait jamais été parlée dans ce pays. Sénèque, pendant son exil, écrivait à sa mère que les Siciliens et les Corses trahissaient une origine ibérienne, par leur physionomie et leur costume, désignant en particulier leur chaussure et leur coiffure tout-à-fait semblables à celles des Cantabres (1). Sénèque allègue encore la ressemblance de la langue pour un certain nombre de mots; quoique, dit-il, le mélange du Grec et du Ligurien eût fait perdre à cette langue primitive de la patrie sa pureté originelle. Voilà donc, d'après Sénèque, la langue euskarienne ou cantabre reconnue comme la langue primitive de l'Espagne et des Ibères;

(1) Transierunt deinde Ligures in eam, transierunt, et Hispani : quod ex similitudine ritus apparet. Eadem enim tegumenta capitum, idemque genus calceamenti, quod Cantabris est, ut verba quædam, nam totus sermo conversatione Græcorum Ligurumque à patrio descivit.

ce qui a fait dire à un auteur assez estimé, interprète en ce point de tous les archéologues des derniers siècles : « Plusieurs croient que jusqu'à l'arrivée des Carthaginois « et des Romains, époque à laquelle la langue latine se « répandit en Espagne, l'idiome des premiers colons ou « indigènes de cette Péninsule fut ce même idiome dont « se servent aujourd'hui les Vascons et les Cantabres « qui, malgré la variété des temps, ont toujours con- « servé, sans aucun changement, leur costume national, « leurs mœurs et leur langage antique (1). »

Sur la question de savoir si l'opinion de la primordialité des Euskariens - Ibères dans la Péninsule espagnole, daterait ou non du seizième siècle seulement, nous sommes étonné que l'auteur de la *Statistique générale* ait eu le courage d'avancer une légèreté semblable, quoique, après réflexion, cela ne nous étonne point du tout. Toute la ressource de M. Du Mége consiste à ne pas admettre l'identité de l'*Eskuara* et de la langue cantabrique. A cette chicane futile nous répondons, par la bouche du docte et estimable Ossorius : « Voilà un « doute où la mauvaise foi a sa bonne part. Laissons à « chacun la gloire qui lui revient, et aux Basques celle « qu'il est difficile de leur contester. » L'entendez-vous, M. Du Mége? Dans l'antiquité, au moyen-âge et dans les derniers siècles, on cite par centaines les auteurs qui ont parlé de l'*Eskuara*, sous le nom de langue vasconne et cantabrique. C'est ce que le docte Oïhenart a eu soin de mettre en avant dès le premier chapitre de son excellente Notice sur les deux Vasconies : « Nous com- « prenons ici sous le nom de Vascons ceux aussi qu'on

(1) *Marin. Sic., L. IV.*



« appelle vulgairement Cantabres; car déjà l'usage admis « non-seulement dans les écoles, entre grammairiens, « mais aussi dans les monuments littéraires publiés par « les plus célèbres écrivains du dernier siècle et du « nôtre (Suit la liste), l'usage a établi que les peuples « appelés Basques ou Biskaïens par les Français, et « Vascongados par les Espagnols, fussent appelés en « latin Cantabres, et que leur langue, Vazcuence pour « ceux-ci, Basque ou Biskaïenne pour les premiers, si « différente du langage usuel de toutes les autres popula- « tions de l'Espagne et de la France, fût réputée langue « cantabrique. »

Oïhenart, avocat célèbre au parlement de Navarre, était Souletin et Mauléonais. Il est très-remarquable que dans ce fragment, traduit avec une exactitude scrupuleuse, il ne donne nulle part le nom national et populaire, le nom véritablement ibérien, à cette langue qu'il appelle vasconne, vascongade, vascuence, biskaïenne, cantabrique, de tous ses noms latins, romans, français et castillans, à l'exclusion du nom ibérique *Eskuara*. Et M. Du Mége voudrait que Sénèque, Pline, Strabon, Ptolémée, Florus, Dion, Pomponius Méla, eussent suivi dans l'antiquité un usage qui n'était point encore introduit parmi les lettrés du temps d'Oïhenart le Mauléonais, le Basque, il y a à peine deux cent six ans! En raisonnant selon la logique de M. Du Mége, nous pourrions dire, pour nous moquer des lecteurs avec lui, qu'un violent orage ayant anéanti dans les Pyrénées-Occidentales les anciens Vasco-Cantabres, il y a deux siècles à peine, ils furent miraculeusement remplacés par la nation toute nouvelle des *Eskualdunac*, tombée du ciel comme un météore; car

enfin il n'y a pas plus de deux siècles que les Montagnards ont commencé à être connus dans la littérature européenne sous le nom d'Euskariens.

Voyons un peu en quels termes les plus connus des auteurs cités par Oïhenart parlent des Basques et de leur langue. Nous commencerons par une citation de Scaliger, prise dans son Traité des langues de l'Europe : « Le Cantabrisme commence aux faubourgs de Bayonne, « en Labourd, et, dans une étendue de six ou sept jours « de marche, occupe l'intérieur des Pyrénées espa- « gnoles. Les Français appellent Bascles ou Basques « ceux qui parlent cette langue, et les Espagnols don- « nent le nom général de Vascuenza à la contrée où « elle règne. Elle n'a rien d'âpre, de barbare ou de « sifflant ; elle est au contraire très-suave, très-harmo- « nieuse, extrêmement ancienne, et antérieure, sans « aucun doute, sur ces frontières, à la venue des « Romains (1). »

Le prince des historiens espagnols, Mariana, a parlé de l'*Eskuara* et des Euskariens avec la malveillance jalouse et l'orgueilleuse prévention d'un Castillan, en homme qui ignorait la langue qu'il dépréciait ; mais comme il n'est ici question que d'un point d'antiquité, son témoignage, par là, n'en est que plus recommandable : « Seuls, dit-il, les Cantabres ont gardé jusqu'ici « leur langue âpre et barbare, ennemie de toute culture, « singulièrement différente de toutes les autres langues, « jadis commune, dit-on, à toute l'Espagne, et jouis-

(1) Hispani regionem, in qua illa dialectus locum habet, generali nomine Vascuenza vocant : nihil barbari, aut stridoris, aut anhelitus habet, lenissima est, et suavissima, estque sine dubio vetustissima, et ante tempora Romanorum illis finibus in usu erat.

« sant d'une extrême antiquité avant que les armes et le « langage des Romains eussent pénétré dans la Pénin« sule. Ce peuple rustique et d'un génie indocile, qui, « transplanté comme les végétaux, s'adoucit néanmoins « par l'influence d'un sol meilleur, inaccessible dans ses « montagnes escarpées, n'accepta jamais tout-à-fait « le joug de la domination étrangère ou le secoua au « plus tôt ; et il a l'orgueil d'avoir conservé, avec son « antique liberté, l'idiome national primitivement uni« versel dans toute la province espagnole (1). »

Il n'est donc pas vrai de dire, avec M. Du Mége, que l'opinion émise sur la haute antiquité des tribus euskariennes dans la Péninsule se soit fait jour à la fin du seizième et surtout au commencement du dix-septième siècle. Lucius Marineus Siculus publia en 1530 son *Traité des choses mémorables arrivées en Espagne*. Pédro Médina écrivait à Séville avant 1550 son livre des *Grandeurs de l'Espagne*. Paul Jove, cité par Oïhenart, était historiographe de Charles-Quint, qui monta sur le trône de Castille en 1517. Les bibliophiles assignent la même époque pour l'auteur anonyme du *Dialogue sur les langues*, où il est écrit que « la plupart des gens curieux « de semblables recherches et les antiquaires tiennent « et croient que la langue conservée chez les Basques, « fut celle des Espagnols antiques ». Les auteurs cités par Garibay, et par le père Héhao dans ses *Antiquités de Cantabrie*, pourraient grossir notre nomenclature, et prouver que, pendant tout le seizième siècle, les vérités

(1) Soli Cantabri linguam hactenùs retinuerunt... totius olim Hispaniæ communem, et antiquissimam, priusquam eam provinciam Romanorum arma, sermoque penetrassent... atque, cum antiquâ libertate veterem gentis atque communem provinciæ sermonem conservatum fuisse fide non caret.

imaginées par les détracteurs de la nationalité cantabre. M. Du Mége relève les auteurs qui, selon lui, ont confondu les Cantabres avec les Vascons, et il ne veut point voir une colonie de l'un ou l'autre de ces deux peuples : « dans cette tribu si remarquable, qui n'usurpe « cependant ni le nom de Cantabres, ni celui de Vascons, « et qui se désigne seulement, dans sa langue *Eskuara*, « par la dénomination d'*Eskualdunac*. »

Si les Basques des deux arrondissements communaux de Bayonne et de Mauléon ne sont ni Vascons ni Cantabres, ils ne sont remarquables que par leur néant et leur profonde obscurité; ils n'ont ni origine ni histoire connue : ils ne datent pas de cent ans. Mais M. Du Mége a beau vouloir cacher la vérité derrière les équivoques plus ou moins volontaires de quelques dénominations, il sera toujours très-facile de la débrouiller. Il est prouvé par les chroniques, et par l'examen comparé des dialectes, que les Labourdins sont Cantabres, et les Bas-Navarrais Vascons. Les Soulètins, d'autre part, sont une colonie navarraise, c'est-à-dire vasconne, à moins que sur des inductions philologiques, tirées de leur dialecte particulier, on ne les regarde comme les descendants des Aquitains primitifs. Après tout, comme les Euskariens de quelque tribu et de quelque dialecte que ce soit, appartiennent à la même race ibérienne, on peut dire tout aussi bien Cantabrie française, que Vasconie. Le mot *Eskualherria*, usité entre nationaux, et que M. Du Mége réclame, outre qu'il n'est guère susceptible d'être transporté en français, ne peut s'employer qu'en un sens général, pour désigner toutes les provinces du pays tant françaises qu'espagnoles. Dès que l'on veut distinguer les deux royaumes, il faut se servir

forcément des dénominations consacrées par l'histoire et par l'usage universel. A moins de dire l'*Eskualherri* français, mot excentrique et barbare, nous serions curieux de voir comment M. Du Mége, après avoir proscrit les noms de Cantabrie, Vasconie, et pays basque, s'y prendrait pour désigner par un nom général les trois provinces de Soule, Basse-Navarre et Labourd. Cette difficulté, également insurmontable pour la désignation des provinces basques espagnoles, lui fera peut-être comprendre l'absurdité parfaite de son argumentation.

Et à ce sujet, puisque M. du Mége est en humeur de faire des querelles aux auteurs qui emploient tantôt le nom de Vascon, tantôt celui de Cantabre pour désigner le peuple euskarien, il peut commencer par Juvénal. Ce poète, dans le fragment cité de sa quinzième satire, parle de quelques peuples anthropophages, et rapporte qu'au siége de Calahorra sur l'Ebre, par un lieutenant de Pompée, les Vascons, noble peuple, dit-il, égal aux Sagontins en bravoure et en fidélité, exaltés par les fureurs de la guerre civile et réduits par la faim, se nourrirent aussi de chair humaine. Puis tout à coup, le Vascon devient Cantabre, et le poète se demande comment le Cantabre aurait pratiqué la philosophie stoïque dans le siècle du vieux Métellus.

> Vascones, ut fama est alimentis talibus usi
> Produxere animas..................................
> .... Sed Cantaber, unde
> Stoïcus, antiqui præsertim ætate Metelli?

Et l'on n'a même pas la ressource de pouvoir dire qu'il y ait une erreur de copiste dans ce fragment de la belle latinité, puisque les seules variantes admises par les doctes consistent à lire dans le premier vers *hæc*

pour *ut* et *olim* pour *usi* : ce qui ne change rien. De Juvénal nous passerons au poète Fortunat, qui écrivait précisément à l'époque des premières incursions vasco-cantabres en Novempopulanie, à la fin du sixième siècle. Ce qu'il y a de plus satisfaisant en ceci, c'est que ce poète s'adresse justement à Galatoire, comte de Bordeaux, chargé de la défense de la province, et qui était impuissant à réprimer l'audace des conquérants montagnards. Pour le contemporain Fortunat, les Euskariens sont tour à tour Vascons et Cantabres indifféremment,

Cantaber ut timeat, Vasco vagus arma pavescat.....
(L. X, Carm. 22.)

M. Du Mége aura beau faire des statistiques générales, et dire que les Euskariens sont de prétendus Basques, de prétendus Vascons, de prétendus Cantabres, de prétendus Ibères : les Basques, tant de France que d'Espagne, sont Basques et Vascongados, de par Dieu et les langues d'Amyot et de Cervantès ! Ils ne sont pas prétendus le moins du monde. M. Du Mége veut faire entendre que ce sont des *Eskualdun*, ou mieux encore, selon le *Journal des Savants*, des Euskariens. Qu'importe ? Est-ce une raison de leur ôter l'un de leurs noms historiques et géographiques, celui précisément par lequel les Français désignent la totalité du peuple montagnard ? En France, et pour les Français, les Euskariens des deux royaumes, tant anciens que modernes, ont été et seront toujours des Basques, et pour les Espagnols des Vascongados, tant que la dénomination originale n'aura point prévalu. D'ailleurs ces deux noms de Basque et de Vascongado jouissent d'une consécration

historique assez longue, et il y aurait inconvénient à les proscrire. Le nom d'Euskarien, emprunté à la langue du pays, représente parfaitement une espèce nationale; il indique, en un sens général, la distinction de la race dont les Montagnards descendent : sous ce rapport la science archéologique a eu raison de l'introduire et fera bien de le conserver; mais ne pas vouloir que les Euskariens soient appelés tour à tour Ibères, Cantabres, Vascons, Basques, selon les époques et les textes de l'histoire, voilà une puérilité de M. Du Mége, ou une argutie de mauvaise foi.

Sachons un peu comment elle lui est venue. Au moment de commencer ses statistiques, ayant en face de lui une rame de papier blanc, des plumes taillées et une bouteille d'encre, il a découvert qu'il aurait à parler du peuple basque. Alors, mais un peu tard, il s'est enquis où il a pu; il s'est procuré un petit nombre d'ouvrages, sans critique et sans choix. Il y a vu que les Basques s'appellent entr'eux *Eskualdunac*. Félicitons M. Du Mége d'avoir dissipé son ignorance sur ce point, quoiqu'il ait eu tort de s'échauffer et de forger un système pour si peu. La découverte n'en était une que pour lui. Il y a plus d'un siècle que le père Larramendi, dans sa Dissertation sur l'ancienne Cantabrie, relève l'erreur de ceux qui ne veulent pas faire attention que ces noms de langue ibérienne, vasconique, cantabrique, biskaïenne, basque, vascongade, vascuence, appliqués au même idiome, ne dérivent point de l'Euskarien, mais bien du grec, du latin, du romance et du français : « parce que, dit le savant jésuite, notre langue elle-« même s'appelle *Eusquera*, *Euskara*, *Eskuara*, sans « relation de nom avec aucun pays; et nous qui la

« parlons sommes *Eskualdunac*. Et *Eskuara* signifie « langue originelle, naturelle, territoriale, qui n'est « ni étrangère ni de provenance lointaine. En effet « nous disons, dans le sens opposé, *Erdera, Erdara*, « langue mêlée, mixte, corrompue, et nous appelons « *Erdaldunac* tous les peuples qui parlent ces langues « de formation ou d'importation étrangère. »

L'idée fixe d'où part ce pauvre M. Du Mége pour affirmer que nos Basques sont de prétendus Basques, c'est qu'entr'eux ils s'appellent *Eskualdun* et que leur territoire porte le nom de *Eskualherri*, pays des Euskariens. Mais que répondraient les Suisses si, étant prouvé par l'histoire qu'aucun autre peuple n'a détruit ni remplacé leurs aïeux dans les vallées alpestres, on leur affirmait qu'ils sont des Helvétiens prétendus, sous prétexte qu'ils parlent la langue de leurs pères, et que la plupart des cantons helvétiques portent des noms tirés de cette langue? Les Suisses, à coup sûr, auraient pitié de ce savant M. Du Mége. S'il avait l'imprudence d'ajouter que les nobles fédérés qui massacrèrent la chevalerie bourguignonne et renversèrent de son destrier Charles-le-Téméraire, appartenaient à une race inconnue dont il ne reste plus que la mémoire; enfin que tous les Suisses modernes sont des crétins, parce qu'il y a quelques goîtreux au pied du Mont-Blanc : quel bon Helvétien pourrait réprimer un sourire de mépris? M. Du Mége croit-il les Basques moins susceptibles, et que la patrie du satirique Iriarte ne produira pas, tôt ou tard, quelque écrivain spirituel capable de flageller, comme il convient, les bourdes archéologiques des académiciens de Narbonne, Carcassonne, Castelnaudary et autres lieux !

Le nom d'Ibère vient du fleuve *Iber*, à peu près comme Moscovite en français vient de Moscou. S'ensuit-il que les Moscovites de Pierre-le-Grand ne fussent pas le même peuple que les Russes de l'empereur Nicolas? et parce que nous les appelons vulgairement Russes et Moscovites, en parlent-ils moins un dialecte de la langue slavonne ? ne sont-ils pas de véritables Slavons ? De la même manière, les Ibères pyrénéens, appelés Cantabres, Vascons, Vascongados, Basques, parlent *Eskuara* et sont Euskariens. Mais, dit M. Du Mége, aucun auteur de l'antiquité n'a désigné sous ces noms le peuple montagnard et sa langue. Rien n'est plus vrai ; et non-seulement les auteurs grecs et latins, qui avaient le droit de les ignorer, sont tombés dans cette omission, mais encore les auteurs basques eux-mêmes, au point que dans l'excellente Dissertation de l'abbé Darrigol, publiée en 1827 et couronnée par l'Institut de France, ce nom d'*Eskuara* n'est pas cité une seule fois.

Ce petit mystère demande une explication. Les auteurs et les philologues montagnards écrivant en latin, en castillan ou en français, appellent partout la langue nationale, langue cantabrique, vasconique, vascongade, vascuence et basque ; et il est à noter que dans plus de cinquante volumes publiés depuis deux siècles en Navarre et en Biskaïe, le nom réel et populaire ne se montre nulle part, n'est pas une seule fois prononcé. En revanche, dans les improvisations les plus anciennes, dans tous les livres écrits en euskarien, la dénomination originelle est employée exclusivement, et les dénominations latines, romanes, castillanes et françaises, que nous appelons erdariennes, sont proscrites. Et telle est la haute idée que conservent les Montagnards de leur bel

Eskuara, que c'est peu dire à leur sens de l'appeler langue cantabrique, à moins qu'on ne fasse remonter son origine aux époques primitives de l'histoire patriarcale : ce qui a fait dire en tête des œuvres de notre poète catholique Etcheberri, imprimées il y a plus de deux siècles :

Eskaldunak hel bekizkit
Haren ohoratzera
Zeren Eskara eman duen
Erdararen gagnera.

Littéralement : « Que les Basques me viennent en aide « pour lui rendre hommage de ce qu'il a placé l'*Eskuara* « bien au-dessus de l'*Erdara*. » C'est dans le même sens que l'éloquent auteur du *Gheroko-Ghero*, le fameux Achular, s'excuse de n'avoir pas traduit toujours littéralement dans son livre les passages de l'Ecriture-Sainte et des Pères : « parce que, dit-il, le Basque et les autres langues présentent des différences essentielles. « Mais, « ajoute-t-il aussitôt, il ne s'ensuit pas de cette disparité « que l'Euskara soit inférieur aux autres langues. Tout « au contraire, on dirait que tous les autres dialectes « sont mêlés les uns avec les autres, tandis que l'Euskara « se maintient dans sa pureté originelle et primitive. » *Ordea ezta ez handic seghitzen gaïchtoago dela Euskara. Aïtzitik, badirudi ezen bertze hitzkuntza guztiac, bata bertzearekin nahasiac direla; baïna Euskara bere lehenbiziko hastean eta garbitazunean dagoela.*

Le père Larramendi est peut-être le premier Phileuskarien qui ait introduit dans un texte castillan la dénomination primitive et populaire. De quel front cependant M. Du Mége vient-il complimenter les Basques français

de ce qu'ils s'appellent humblement *Eskualdun*, et de ce qu'ils n'usurpent point les noms de Vascons et de Cantabres? Ils ne les usurpent point en effet; ils peuvent s'en parer avec un légitime orgueil; ce sont des titres historiques qui ont coûté à leurs ancêtres assez de sang et de gloire pour cela. Mais M. Du Mége se trompe encore ici, se trompe toujours. Ignore-t-il la guerre de 93 dans les Pyrénées-Occidentales, et que les volontaires fournis aux armées de la République française, précisément par ces deux arrondissements de Bayonne et de Mauléon, étaient appelés *Chasseurs cantabres?* Ignore-t-il que dans toutes les chartes, dans tous les actes des chancelleries de Navarre et de Castille, les Euskariens d'Alava, de Guipuzkoa et de Biskaïe, sont appelés Cantabres? Dans des lettres patentes de 1607, Philippe III, pour mettre un terme aux dissentions survenues entre les Guipuzkoans et les Biskaïens, au sujet d'une flotte à laquelle ils voulaient donner respectivement chacun le nom de leur seigneurie ou province, ordonne en ces termes : « Que ladite escadre, qui est « celle que commande présentement D. Antonio de « Oquendo, s'intitule et s'appelle dorénavant *Escadre « de Cantabrie*, attendu que ce nom si antique et si « glorieux, embrasse le Guipuzkoa, la Biskaïe, les « quatre villes et tout le district maritime. »

Il faut bien dire à M. Du Mége la raison des choses, et rétorquer contre lui l'objection tirée du mot *Eskualdun*. Les Euskariens, comme population frontière de deux grands empires, la Gaule et l'Espagne, ont toujours parlé deux et quelquefois trois langues, depuis l'invasion des peuples étrangers ; et cela indépendamment de l'idiome national. Vu l'originalité et le caractère excen-

trique de la langue montagnarde, on conçoit que les Celtes, les Gaulois, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, tous peuples d'origine hyperboréenne, eussent imaginé des noms particuliers pour désigner les tribus euskariennes. Ainsi les dénominations d'Ibère, de Cantabre, de Vascon, furent admises dans l'histoire à laquelle les Euskariens, trop pauvres, trop occupés de guerre et d'agriculture, ne fournissaient point encore leur contingent littéraire. Les Montagnards, à qui les langues de leurs confédérés ou de leurs ennemis étaient assez familières, adoptèrent sans difficulté ces noms exotiques : bien le fallait-il puisqu'ils ne pouvaient faire admettre ni retenir les leurs aux nations étrangères. Ils disaient, par exemple, en latin, Iberia, Cantabria, Vasconia, pour désigner leur territoire, et cela d'autant plus volontiers que le mot *Eskualherri*, complexe dans sa signification, est absolument indéclinable.

Si plus tard quelques noms euskariens obtinrent droit de bourgeoisie dans les chroniques, ce ne fut qu'à l'époque de l'invasion des Musulmans, au commencement du huitième siècle, lorsque les Montagnards eurent enfin leurs premiers historiens dans leurs prêtres. Le nom de Navarre, qui ne manque pas d'harmonie et d'éclat, finit par prévaloir sur celui de Vasconie, qui se transforma lui-même, en passant du latin au castillan et au français. Quant aux noms d'Alava, de Guipuzkoa et de Biskaïe, le castillan les admit, il est vrai ; mais quoique celui de *Cantabrie* eût l'inconvénient de ne désigner les trois provinces qu'en général, sans s'appliquer à aucune d'elles en particulier, il a été employé jusqu'à nos jours, surtout par les auteurs latinistes, et restera immortel comme dénomination traditionnelle et poétique.

Maintenant on doit se souvenir que les Navarrais du siècle d'Auguste parlaient latin, comme les Navarrais de notre époque parlent français ou castillan. Ils appelaient en latin leur Eskuara, *lingua vasconica*, ou *cantabrica*, comme les Basques de nos jours l'appellent en castillan *Vascuence, lengua vascongada*, et en français langue basque (1). Nous-même, en 1835, dans la guerre qui fit resplendir en Europe le nom de Zumalacarréguy, nous avons entendu les bardes des Pyrénées improviser tour à tour dans les deux langues, *mala castellana y peor viscaïna*, comme dit l'immortel Saavedra, et chanter : *Vascones ya llega el dia...*

(1) La filiation non interrompue des Vascons, depuis les derniers siècles de l'ère ancienne, et dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, jusqu'à nos jours, est constatée par le témoignage unanime de tous les chroniqueurs : historiens, critiques et géographes de tous les pays. On doit citer les suivants. Idace, *Chron.*, *Olymp. CCCX*. Grégoire de Tours. Fortunat, *Carm.* Frédégaire. Aimoin. Julien, *de Expeditione Vambæ*. Chronique de Robert. *Gesta Dagoberti*. *Vita sancti Amandi*. *Vita sanctæ Rictrudis*. *Vita sancti Geremari*. *Vita sancti Julian*. *Lasc*. *Annales Francorum*. *Poetæ saxonici*. *Ann.*, *L. I. De Gestis Caroli Magni Imp.*, 778, *ind.* 15, *L. I. De rebus Pepini Regis, in Aquitaniam*. *Fragmentum ex passione sanctorum Berthèrii et Athaleni*. *Vita et actus Ludovici Pii*. *Chronicon S. Uvandreg. Fontanellensis*. *Annales Fuldenses*. *Chronicon vetus Moissiacensis Cœnobii*. *Annales Francorum Bertiniani*. *Annales rerum Francorum, in monasterio sancti Arnulphi Metensis, scripti*. Eginarthus, *De vita et gestis Caroli Magni*. Sigebert, *De bellis Aquitaniæ*. Adelmus, *ad annum* 778. Isidorus Pacensis. Sebastien, évêque de Salam. Chronique de Sampire. Roderic de Tolède, *Pars I, H. Hispan.*, *C. VI*. Salianus, *In Epit. Ann. mundi* 4028. Marineus Siculus, *L. IV*. Jove. Jules César Scaliger. Joseph Scaliger. Thuane. Ferron. Pierre Martyr, Delrius. Ludov. Nonnius, *C. XLIV Hisp*. Volaterrano, *Géographie d'Espagne*. Riccioli, *Géogr.* Magin, *Géogr. nov.* Michael Ricius, *L. II, de Regibus Hisp*. Tarafa, *in Oct. Ctes*. Gerundensis, *L. Paralipom, Hisp. C. II*. Mariana, *H. Hisp. L. I, C. V*. Bernard Gomez, *De Gestis Jacob. Arag. Reg*. J. Estad, *In comm. Ann. Flor*. Blondeau. J. Magnus. Paul Emile, *H. Lat*. Bivar, *Comm*. Mafeo, *Indiæ orient.*, *L. XII*. Orlandino. Nicolas Antonio. Florian Ocampo. Garibay. Alderete. Ambrosio Morales. Salazar. Jean de la Puente. Prudencio Sandoval, Oihenart. Cortez. Ossorius. Andre de Poza. X. Garma. Henao. Villafranca. Cobarrubias. Ruscelli. Larramendi. Robbe. Moret, etc. etc. etc.

Et pour réplique, les blancs-berrets du Guipuzkoa entonnaient un refrain connu, pour dire en euskarien que les jeunes Basquaises aux pieds d'albâtre avaient horreur de danser avec les miquelets constitutionnels. Oyez donc Israël ; et, puisqu'il faut vous le rebattre, retenez bien ceci, vous surtout, M. Du Mége, natif de La Haye, inspecteur d'antiquités de bric-à-brac, commissaire pour la recherche et la conservation des monuments fantasmagoriques, académicien de Carcassonne, Narbonne, Garonne, Foix et Castelnaudary, ex-ingénieur militaire, chevalier de l'Eperon-d'Or, membre de plusieurs sociétés agricoles, vinicoles et savantes, etc., etc., etc. : les Euskariens quand ils parlent latin, castillan, gascon ou français, s'appellent toujours, même entre eux, *Ibères*, *Cantabres*, *Vascons*, *Basques*, *Vascongados*, et *Baskous*. Ainsi à peu près faisaient leurs glorieux ancêtres ; et ce n'était pas faute d'ignorer leur *Eskuara* et leur titre d'*Eskualdun*. Aujourd'hui encore, pour les Montagnards, la Soule, la Haute et Basse-Navarre, le Labourd, le Guipuzkoa, l'Alava, la Biskaïe, sont en latin, en castillan, en romance, en français, la *Cantabrie*, la *Vasconie*, la *tierra vascongada*, le pays des Basques ; mais dans la langue nationale, en euskarien, le territoire des sept provinces redevient ce qu'était le sud-ouest de l'Europe pour les Ibériens primitifs, c'est-à-dire le pays des Euskariens, *Eskual-Herria* !

Il est vrai néanmoins que dans toute la suite des siècles ce nom a été inconnu aux étrangers, et que les tribus ibériques se sont toujours enveloppées de mystère et de secret. La persécution, les haines féroces, les guerres iniques, voilà les causes qui les ont portées à cacher leur origine, et à ne pas dévoiler imprudemment



les titres glorieux de leur civilisation, aujourd'hui si lointaine : car il est des splendeurs qui blessent les regards jaloux; car, dans les âges mauvais de l'histoire humaine, la vérité et la liberté ne se montrent au monde que pour attirer sur elles la rage des artisans de mensonge et d'oppression. Que si, par malheur, la chaîne des traditions primitives se trouvait rompue chez les Euskariens, ce n'est pas à des Velches qu'il appartiendrait de la renouer. Les ardeurs d'un patriotisme aveugle et maladroit ne suffiraient pas non plus à justifier cette périlleuse ambition. Pour aller saluer le soleil des premiers âges sur la montagne d'Orphée, pour oser toucher les cordes de la lyre d'or et chanter les siècles génésiques, il faut l'inspiration des anciens bardes et la science profonde des devins.

CHAPITRE VI.

Les Euskariens ne sont pas un peuple d'origine grecque.

« L'histoire étudiée dans ses sources les plus pures, « dans ses monuments les plus authentiques, démontre « qu'à des époques très-reculées plusieurs nations, « parmi lesquelles il faut sans doute comprendre celles « qui habitèrent primitivement les côtes de l'Afrique, « vinrent s'établir en Espagne : c'étaient les Pélasges, « les Grecs de Zacinthe, ceux de Samos, les Messé- « niens, les Doriens, les Phocéens, les Laconiens,

« les Tyriens ou les Phéniciens, les Pœnes ou les « Carthaginois, les Celtes ou Gaulois, et les Ibères « orientaux. » (Du Mége, *Statistique Générale.*)

Rien n'est plus facile que d'étourdir le lecteur avec ces noms retentissants de Messéniens, de Phocéens, de Doriens, de Laconiens : mais les hommes du métier ne se paient pas si facilement ; la confusion des dates, les noms groupés au hasard, sans le moindre soupçon de leur véritable importance dans la question, trahissent bientôt le faible d'un compilateur. Rien que sur les lignes reproduites, nous déclarons que M. Du Mége connaît assez mal les monuments les plus vénérables de l'antiquité ; et que, s'il a puisé, comme il s'en vante, aux sources les plus pures de l'histoire, il s'est servi d'un vase fêlé. Il ne suffit pas de ressasser au hasard les noms de vingt peuples différents, et de lancer ses décisions frivoles, comme des fusées volantes, au mépris de la chronologie historique. Des questions aussi complexes que celles-là, qui embrassent un champ aussi vaste, ne peuvent être résolues explicitement en quelques lignes. Il faudrait une érudition exacte et un esprit de critique presque infaillible, c'est-à-dire dix années d'études spéciales faites par un homme doué d'une intelligence du premier ordre, pour répandre la lumière sur un sujet que tant d'ambitieuses médiocrités ont abordé résolument, sans autre résultat que d'en épaissir les ténèbres. A ne parler ici que de M. Du Mége, les auteurs qui savent leurs matières, qui ont du talent à défaut de génie, ou une érudition exacte à défaut d'idées et de talent, n'écrivent pas, ne font pas de la battologie comme lui. Ce genre, supportable à peine dans une critique superficielle de feuilleton ou de

Revue, n'a pas droit de se produire dans de gros livres où l'on attaque les titres de la nationalité d'un peuple; titres qui établissent ses droits politiques, et sont exposés à être contestés et défendus les armes à la main. C'est là un débat terrible et sanglant qu'il ne faut jamais perdre de vue, et dont l'imminence journalière impose aux écrivains la mission sainte de rechercher la vérité impartialement, de la dire avec courage, sans obéir aux misérables préoccupations de la gloriole académique et des jalousies provinciales.

Retranchons d'abord de la nomenclature de M. Du Mége, tous ces Grecs dont il fait si beau bruit. Il fallait à ce petit nombre de colonies, ou plutôt de familles fugitives, le prestige de leurs noms euphoniques et l'imagination de M. Du Mége pour se voir transformées en nations. Mayans en convient, et Larramendi constate avec force que les Grecs ne firent point d'établissements au centre, au nord, et sur la côte occidentale de la Péninsule; ils s'arrêtèrent de préférence sur le littoral de la Méditerranée : encore, dit Larramendi, l'idée qu'ils eussent introduit et conservé leur langue dans cette première Espagne, n'est-elle fondée que sur une conjecture bénévole. Nul peuple ne fut aussi mal venu en Espagne que les Grecs; ils inspiraient tant d'aversion aux Celtibériens, qu'à Ampurias, quoique dans l'enceinte d'une même ville, les naturels voulurent être séparés d'eux par une haute muraille (1). Il ne faut pas juger les Grecs de ce temps-là, presque aussi barbares que les autres tribus galliques, sur les

(1) Iisdem cum Græcis voluerunt includi mœnibus, muro tamen, intus, ab iis distincti, STRABON, L. VI.

Athéniens du siècle de Périclès ou de Socrate. Il est même fort douteux qu'ils eussent peuplé seuls et d'origine, les villes d'Espagne dont on leur attribue la fondation, comme Ampurias en Catalogne, Sagonte en Celtibérie, Lisbonne et Tuyd chez les Lusitains, Amphiloque en Galice. Asclépiade, il est vrai, écrivit qu'Anténor et ses enfants, amenés d'Italie par Opsicella, auraient fondé une ville chez les Cantabres. Et que prouverait la fondation d'une petite ville à la frontière d'un peuple hospitalier sans doute, mais celui de tous dont la nationalité est la plus altière et la plus répulsive pour les étrangers ? Pour quiconque, d'ailleurs, connaît l'imagination fertile et la vanité des Grecs, ce serait une question de savoir si aucun de ces personnages si fameux dans leurs poëtes a réellement existé. Mais, n'en déplaise au docte Casaubon, il n'appartenait peut-être qu'à des rapsodes grecs de donner aux Ibères une origine homérique et de faire fonder les villes de la fédération euskarienne par des héros échappés du sac de Troye, comme Teucer, Ulysse, Ménélas, Opsicella, Amphiloque, Ménesthée et Diomède. Nous sommes fort éloigné d'accepter les fables grecques, ou aucune espèce de fables, pour des autorités historiques ; l'histoire elle-même et la philologie comparée sont, à notre sens, les seules autorités à invoquer en matière d'origines et d'archéologie. Par exemple, nous ne croyons pas qu'un Alcide grec soit venu en Espagne, ni qu'il ait assommé un roi celtibérien, pour lui voler un troupeau de bœufs ; ni qu'un neveu de ce Géryon ait conduit en Sicile une colonie d'Ibériens. Ce qu'il y a de bien avéré, c'est que les Romains eux-mêmes ne commencèrent à connaître la Cantabrie

qu'après le siége de Numance. Velleius Paterculus dit que Brutus se signala par des victoires contre les Lusitains, et mérita le surnom de Callaïque ou Galicien, en abordant des populations et des villes dont à peine les Romains avaient encore ouï parler. Il est peu probable qu'avant eux les Grecs se fussent hasardés sur cette côte redoutée, où les Hellènes plaçaient les bornes du monde alors connu et les frontières de la Nuit fantastique et du Cahos.

L'opinion de Casaubon trouva néanmoins des partisans. Il est encore des archéologues qui, sur quelques homonymies géographiques, verraient volontiers dans les Basques une colonie grecque. L'abus qu'on a fait depuis le moyen-âge de ces ressemblances phoniques, pour établir les origines des peuples, à l'aide tantôt du syriaque, du chaldéen, de l'hébreu, du grec, du gallique, de l'euskarien, prouve bien que, dans toute cette période, l'archéologie était moins une science guidée par des principes fixes, qu'une divagation arbitraire et savantissime, fondée en dépit du bon sens et de toutes les règles d'analise qui constituent la certitude en pareille matière. Qu'il y ait, entre les langues des différents peuples de la terre, des mots semblables quant à l'orthographe et à la prononciation, rien de plus naturel, puisque les éléments sonores dont se compose le vocabulaire polyglotte se réduisent à une douzaine de modifications fondamentales, et que, dans tout l'univers, la combinaison de ces notes parlées a produit la multiplicité des mots. Mais il faut avant tout tenir compte de la signification, quand elle est différente, et qu'elle exprime des idées dissemblables ou contraires. Il y a tant de méchants philologues

dont le bonheur, comme celui de Procuste, est de mettre les mots à la torture, et qui, sur la moindre ressemblance ainsi obtenue, sont prêts à proclamer leur parenté, sans égard à leur véritable signification. M. Du Mége, par exemple, aidé de M. Forest, autre antiquaire de même force, prend pour grecs tous les mots terminés en *os*, absolument comme M. Puiggari que nous verrons bientôt prendre pour phéniciens tous les noms qui commencent en *il*. Le hasard veut qu'il y ait un ancien village de Soule, agrégé à la Basse-Navarre, dont le nom est en *oz*, *Ithorrotz*. Ce nom, en langue euskarienne, signifie parfaitement et à la lettre *Fonfrède*, ou *Fontaine-Froide*; M. Du Mége ne le fait pas moins venir du grec, *ithorros*, qu'il traduit par *vox incitantis* ! Sur quoi nous dirons à nos amis, pour rimer : *Risum teneatis ?*

Les rapports de l'euskarien, assez marqués avec le latin, sont imaginaires quant au grec : leurs ressemblances de vocalisation appartiennent à l'ordre onomatopéique. Et quoique le séjour des Ibères dans l'Attique, avant l'irruption des Helléno-Celtes, soit admissible comme fait primitif de l'histoire grecque, on n'est pas assez fondé à conclure que l'influence mourante de la civilisation patriarcale eût modifié, d'une manière aujourd'hui reconnaissable, la nouvelle civilisation de la Grèce historique. Rien, surtout dans l'examen comparé du basque et du grec, n'autorise à croire que les Ibères et les Vasco-Cantabres aient pu descendre de la race pélasgique. La communauté d'origine qui unissait les Gaulois de l'ère ancienne, les Italiens, les Grecs, les Phéniciens et les Celtes, nous permettrait d'étendre notre exclusion jusqu'à ces deux derniers peuples;

mieux vaut leur consacrer un aperçu particulier, afin de ne laisser aucun vide dans le cadre de ces investigations.

CHAPITRE VII.

Les Basques ne descendent point des Phéniciens.

En abordant la question de l'origine des Basques, nous avons pris pour base de la discussion ce raisonnement : huit peuples historiques ont habité la Péninsule espagnole; les Euskariens-Ibères, les Basques, descendent de l'un de ces huit peuples, ou ils leur sont antérieurs. Procédant par voie d'exclusion, nous avons établi que les Basques ne descendent ni des Arabes-Maures, ni des Goths et autres Barbares, ni des Grecs. Essayons de prouver qu'ils n'eurent point les Phéniciens pour ancêtres.

La première apparition des Phéniciens ne précéda que de huit, onze, ou tout au plus quinze siècles, l'ère chrétienne; et déjà, depuis un temps presque double, l'empire ibérien avait été détruit en Espagne par la conquête des Celtes. Quand les Phéniciens se présentèrent en suppliants dans les Pyrénées-Occidentales pour échanger leurs marchandises contre l'or dont elles abondaient, nos Ibères s'y trouvaient depuis long-temps établis en corps de peuple. Des guerres cruelles avaient ensanglanté les rivages de l'Ebre, et déjà, du haut des Pyrénées, l'Ibère montagnard avait tracé autour de lui,

avec un fer victorieux, les limites de sa dernière patrie. Enfin, pour préciser un fait, les dernières colonies ibériennes, repoussées par la guerre d'invasion, avaient émigré pour l'Orient plus de quatre cents ans avant la venue des marchands de Tyr. Une de ces colonies s'était fait jour en Italie par le passage que laissent entr'elles la mer et les Alpes. Ces émigrants occupèrent l'Etrurie, le Latium, la Campanie; ils s'avancèrent jusqu'à Rhégium, et de là, refoulés encore par les Barbares antiques, passèrent en Corse et en Sicile. C'étaient les Ibères connus des antiquaires sous le nom de Sicaniens. Et lorsque les dernières migrations de la grande nation ibérique précédaient, de quatre siècles au moins, le premier débarquement des navigateurs Phéniciens aux colonnes d'Hercule, comment peut-on songer à faire descendre de ce petit peuple marchand, l'immense population qui couvrit, bien antérieurement à la fondation de Tyr, le sud-ouest de l'Europe ? Car, aux époques les plus reculées de l'histoire, les Ibères n'occupent pas seulement l'Espagne; on les trouve encore dans les Gaules, s'étendant jusqu'au Rhin, qui, s'il faut en croire Nonnius, portait le même nom que l'Ebre dans la première antiquité. Il est hors de doute au moins, d'après Strabon, qu'une grande partie de la Gaule, entre l'Océan et la Méditerranée, porta primitivement le nom d'Ibérie. Dans l'âge suivant, après l'irruption des Celtes, l'Europe entière, selon Cluvier, prit le nom de Celtique.

Le système qui gratifie les Euskariens d'une origine punique a eu, nous croyons, pour fondateur un académicien de Montauban, appelé La Bastide. Le premier indice d'origine phénicienne qu'il ait cru découvrir chez



les Basques, se trouve dans les armes des anciens rois de Navarre, arrangées en dernier lieu par Sanche-le-Fort, au commencement du treizième siècle. Elles ont pour emblême principal un jeu de mérelles. La Bastide fait de ce nom un mot franco-phénicien, accouplement ingénieux auquel il fait désigner la mer, ou les *Mers-Elles*, par allusion à l'Océan. A l'appui de cette étymologie, il cite un passage de la Notice d'Oihenart, *Rex Navarræ gestat pro insignibus in æquore phœniceo carbunculum aureum*, qu'il traduit de cette manière : « Le roi « de Navarre porte pour blason une escarboucle d'or « sur une mer phénicienne. » Dès lors, plus de doute : le brillant du milieu, escarboucle, émeraude ou rubis, représente la ville de Tyr. Ayant remarqué qu'à tous les angles du parallélogramme, ainsi qu'aux extrémités des lignes transversales, à tous les coins où les joueurs posent leurs osselets ou jetons, il se trouve des ronds pour les recevoir ; en outre, que des cercles plus petits, faisant une chaîne ou collier, ornent toutes les lignes, La Bastide crut deviner dans ces anneaux ou chaînons, suivant leurs diamètres, les grandes et petites colonies de la métropole tyrienne. Et ce n'est pas sans un grand effort d'esprit qu'il trouva cette allégorie : « Nous y « avons long-temps réfléchi, dit-il. Les méditations les « plus sérieuses nous ont persuadé que ce jeu est un « reste grossier d'une espèce de carte ou jeu géogra- « phique relatif aux possessions de Tyr. Le haut prix « que Tyr mettait à ses possessions maritimes, à son « commerce, aura pu l'engager à faire de cet emblême « les armes de la métropole, et à le faire servir pour « l'instruction de la jeunesse. »

Voilà donc les armes problématiques de Tyr sur

l'écusson des rois vascons. La preuve réside tout entière dans la persuasion de l'académicien de Montauban. Il les fait graver sur acier : au centre, une émeraude radieuse, semblable au soleil ou au phénix ; tout autour, des disques rayonnants, ou des globules qui scintillent comme des étoiles ; et sur le fond, ou champ, des vagues en perspective comme dans une marine du vieux Vernet. Après cela, l'auteur se creuse la cervelle, vingt pages durant, pour tâcher de deviner comment les Carthaginois jouaient aux colonies, et faisaient ainsi apprendre la géographie maritime aux petits enfants. L'hallucination de l'académicien de Montauban est opiniâtre, son idée fixe persistante ; ses illusions et sa lubie ne le quittent point jusqu'au bout. Maintenant, il est temps de dire au lecteur quelle est la vraie signification des armes de Navarre. Elles ne viennent pas de Tyr assurément, pas plus que le jeu de mérelles qu'on y voit. De *scrupus*, petit caillou, les Latins appelaient les mérelles *jeu des petits cailloux*, et les Vascons *Artzaïn-joku*, jeu des bergers. Les rois de Navarre les prirent en armoiries, comme emblêmes de leur autorité patriarcale sur un petit peuple agricole et pasteur ; très-d'accord avec le nom de *Vasconie*, auquel les bons étymologistes font signifier en latin, *Pays des bergeries* ou *pâturages*. Au même titre, le jeu de mérelles figure dans les armes de diverses petites principautés des Pyrénées, dont les habitants ne prétendent pas plus que les Basques aux honneurs d'une origine phénicienne. Pour le passage en style héraldique que La Bastide a lu dans Oïhenart (*Rex Navarræ gestat pro insignibus, in æquore phœniceo, carbunculum aureum*), il signifie tout simplement que le roi de Navarre porte une escarboucle d'or en champ

de gueules. Car en langage héraldique *æquor phœniceum* ne veut pas dire une mer phénicienne (ce qui est un contre-sens énorme), il signifie champ de gueules, parce que ce mot *gueules* caractérise, sans doute par l'image d'une gueule d'animal carnassier, béante et ensanglantée, le vif éclat du pourpre tyrien. Dans ce cas particulier, nous savons, par les chroniqueurs du treizième siècle, que le roi de Navarre Sanche-le-Fort adopta après la victoire de Muradal (sur Mamoud III le Vert, le dernier des califes Almohades) l'émeraude placée au milieu de son écusson. A dater de cette victoire, qui décida la chute de l'Islamisme en Espagne, le roi de Navarre porta de gueules, par allusion aux torrents de sang dont les vainqueurs inondèrent les Naves de Tolosa. Enfin, en souvenir des chaînes ou palissades de fer emportées par Sanche-le-Fort et ses héroïques Navarrais dans cette bataille de géants, le roi ajouta aux lignes du jeu de mérelles les anneaux ou chaînons dorés que La Bastide prenait pour des emblêmes des colonies phéniciennes. C'est ainsi que le Montaubanais se lançait à perte de vue vers les régions lunaires, comme Astolphe sur son hypogriffe : heureux s'il eût trouvé à cette hauteur le bon sens académique qu'il avait entièrement perdu.

La Bastide ne s'est pas contenté de son explication des armes de Navarre ; il a voulu renforcer, par des témoignages littéraires, son opinion sur l'origine phénicienne des Ibères. Il s'est servi de l'abrégé d'un poème grec d'Antonius Diogenès, arrangé par Photius, deux pauvres auteurs tellement décriés que le seul Bochart, dans sa Géographie sacrée, n'a pas dédaigné de faire mention de cette œuvre ridicule. Diogenès était un poète

romancier, contemporain d'Alexandre ; son poëme appartient à la classe de ces balivernes qu'un homme d'esprit, célèbre, très-versé dans la littérature grecque, l'infortuné Paul Louis, assimilait aux *Contes de ma Mère L'Oie*. L'auteur intitula sa fable : *Incredibilium de Thule insula*. Rien qu'à ce titre de choses mirobolantes et incroyables, on pressent un ramas d'inventions puériles et d'aventures romanesques. Sous ce rapport l'attente du lecteur n'est nullement trompée. Tout le poëme est en voyages ou en récits de voyages. Par des chemins que la liberté d'une fable et l'ignorance géographique des Grecs de cette époque pouvaient seules ouvrir, Diogenès promène ses personnages de l'embouchure du Tanaïs à l'océan de Scythie, à Thulé, dans le pays fantastique des Cymmériens, au fond des enfers, et jusqu'au tombeau des Syrènes, où un certain Astrœus, autre espèce de docteur Pangloss, fait connaître à ses compagnons la doctrine de Mnésarchus, celle de Pythagore et une partie de celle du grand Philotis, philosophe de roman, inconnu dans l'histoire. Les voyageurs quittèrent enfin les latitudes hyperborées, et abordèrent dans l'Ibérie chez un peuple qui n'y voyait goutte le jour et qui jouissait d'une vue parfaitement claire pendant la nuit. Les Ibères en question avaient des ennemis qu'Astrœus combattit ; il joua devant leurs escadrons d'une flûte enchantée qui avait le pouvoir magique de faire danser les gens jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Les ennemis se trémoussèrent avec frénésie et tombèrent tous l'un après l'autre de fatigue et d'épuisement. Les Ibères, ravis de ce prodige, comblèrent Astrœus des marques de leur reconnaissance. Les Aquitains l'accueillirent avec de grands honneurs. Astrœus était un habile

astronome. Il avait une certaine manière d'ouvrir et de fermer les yeux qui lui faisait connaître tous les mouvements de la lune. Deux chefs aquitains, dont l'autorité temporaire était réglée sur les phases de cet astre, le choisirent pour arbitre dans un démêlé qu'ils avaient. Astrœus les mit d'accord en un clin d'œil. Aussi les neuf peuples et les Garumniens le prirent en grande amitié et vénération. Il se serait fort bien trouvé de rester dans ce pays ; mais cela ne faisait pas le compte du romancier, grand partisan des voyages. Voilà nos gens en mer. Ils débarquèrent chez les Asturiens, et de là passèrent au cap Finistère, chez les Artabres. Les femmes de ce pays portaient les armes, allaient à la guerre, tandis que les hommes s'occupaient des soins intérieurs du ménage ; mais ils n'accouchaient point.

En voilà assez sur les *Incredebilia* de Diogenès. Constatons seulement que dans ce conte à dormir debout, il n'est pas autrement question des Ibères et des Aquitains. Il n'en a pas fallu davantage à La Bastide pour être convaincu que les Basques furent originairement une colonie tyrienne. Le choix des autorités et la force de la conclusion qu'en tire l'académicien de Montauban, suffiront au lecteur judicieux pour soupçonner que La Bastide, aveugle au grand jour comme les Ibères du romancier Diogenès, était lucide parfois dans la région des fantômes et des ténèbres intellectuelles.

Mais, où surtout l'extravagance de nos philologues nationaux et celle des étrangers a jeté son plus bel éclat, c'est dans la comparaison qu'ils se sont évertués à faire des langues euskarienne et punique. Malheureusement la langue phénicienne est inconnue aujourd'hui. Elle

n'existe que dans quelques mots de raccroc glanés péniblement et restaurés par Bochart. Sur ces débris, tels quels, dont l'origine est extrêmement contestable, on a cru reconnaître que le punique était un dialecte boréal ; un dialecte de cet idiome général du nord que Boxhornius, Stiernhielm et l'illustre Leibnits appellent scythique ou celto-scythe, le même que le célèbre Saumaise, l'homme commentaire, aujourd'hui sans lecteurs, appelle idiome gète ; ce qui s'accorde parfaitement avec le témoignage de saint Augustin, qui fait du punique une dérivation de l'hébreu. Les philologues avaient donc un moyen bien simple de constater la similitude ou la dissemblance du punique et de l'*Eskuara ;* c'était de comparer cette dernière langue à l'hébreu. On s'assure, au moyen de ce parallèle, que le basque et le phénicien n'ont eu aucune espèce de conformité dans la vocalisation des mots, et cette conclusion acquiert plus de force encore par la dissemblance de l'*Eskuara* avec la langue des Chellu que quelques auteurs regardent avec raison comme le reste des colonies envoyées par les Carthaginois sur les côtes de la Mauritanie.

On a découvert néanmoins un autre élément de comparaison : c'est un monologue carthaginois qui commence la première scène du cinquième acte du *Pœnulus* de Plaute. Il faut savoir que le texte réputé phénicien est suivi de onze vers latins qui terminent la scène. Bochart, ayant remarqué que les noms d'Antidamas et d'Agarostaclès se rencontrent à peu près au même endroit dans le latin et dans le texte inconnu, avait conclu que les onze vers latins pouvaient être la traduction des dix premiers vers réputés puniques. Fondé sur cette conjecture et sur quelques autres, à notre sens

non moins gratuites, Bochart se mit tout-à-fait à l'aise en établissant qu'en hébreu, phénicien, chaldéen et syriaque, on n'écrit que les voyelles et jamais les consonnes. Il supposa sur cela que les copistes avaient pu se tromper en suppléant les voyelles dans des mots qu'ils n'entendaient pas. Enfin, il se mit en devoir de corriger impitoyablement les vers phéniciens, de manière à y trouver un texte hébreu quelconque dont le sens se rapprochât des vers latins de Plaute; et il y réussit assez bien.

TEXTE DE PLAUTE.

Deos, deasque veneror qui hanc urbem colunt,
Ut quod de mea re hùc veni ritè venerim,
Measque ut gnatas et mei fratris filium
Reperire me siritis.

La version de Bochart se rapproche beaucoup de ce texte. — « *Rogo deos et deas qui hanc regionem tuentur ut consilia mea compleantur et prosperum sit ex ductu eorum negotium meum, ad liberationem filii mei, è manu prædonis et filiarum mearum.* » Mais attendu que les vers latins du poète comique ne sont traductifs du texte phénicien que par conjecture, que le corrigé de Bochart est loin d'être d'un hébraïsme académique, et qu'avec la liberté qu'il s'est donnée de métamorphoser toutes les syllabes, de briser tous les mots pour les recomposer à sa convenance, on arrive à dire tout ce qu'on veut; nous regardons le travail du docte Samuel comme un jeu d'érudition, une récréation philologique qui ne méritent pas d'être pris au sérieux. Le point de départ qu'il avait imaginé pour toutes ces manipulations philologiques est inadmissible. On ne saurait accorder que

à un philologue, et il saura reconnaître à des signes infaillibles à quel groupe appartient le dialecte dans lequel elles sont écrites.

TEXTE CARTHAGINOIS.

Ny thalonim valon uth si corathisima consith
Chym lach chunyth mumis tyalmictibari imischi
Lipho canet hyth bimithii ad œdin bynuthii.
Birnarob syllo homalonin uby misyrtoho
Bythhym mothyn noctothii nelechanti dasmachon
Issidele brim tyfel yth chylys chon tun liphul
Uth binim ysdibur thimo cuth nu Agorastocles
Ithe manet ihy chyrsæ licoch syth naso
Bynni id chil luhili gubylim lasibit thym
Bodi alyt herayn nyn nuys lym moncot lusim.

(Plaute. *Pœnulus*, act. V, scène I.)

A première vue, tout philologue sera frappé de la dissemblance qui existe entre cette vocalisation punique et celle de la langue euskarienne. Les consonnes *b, d, h, m*, que le basque n'emploie jamais à la fin des mots, s'y rencontrent dix-sept fois. On y compte dix-sept monosyllabes dans un intervalle où, terme moyen, l'euskarien n'en eût peut-être pas introduit trois. Ajoutons que le basque n'a ni articles ni prépositions; les modifications que ces particules représentent dans les autres langues, sont plus savamment exprimées en euskarien par des terminatives et des inflexions inséparables de la déclinaison et du verbe. Or, il est à remarquer que dans ce fragment on ne voit aucune des désinences ou des flexions qui auraient dû s'y montrer plus de trente fois en dix lignes. Enfin la voyelle *a*, qui se reproduit, terme moyen, vingt fois sur soixante-sept mots, dans un texte basque, ne termine que le mot

corathisima dans le texte punique : ce qui constitue, en dix lignes, plus de cent différences caractéristiques !

Il ne restait donc plus aux partisans de l'origine punique des Euskariens que la ressource des étymologies. La Bastide n'a pas fait faute d'y recourir. Il fait venir Annibal de deux mots basques, *handi bahi* (gage de grandeur), suivi en ce point de Fleury Lécluse ; Adcantuanus de *handi-handi* (grand-grand) ; Vasco de *ghizon* (homme), et Bordeaux de *urdendeghi* (loge à cochons). Ceci nous remet en mémoire notre La Bastide montagnard, d'Iharce Bidassoet, qui fait venir le mot Versailles de *bertzghille*, chaudronnier, dépassé de fort loin par le sieur Irizar y Moya, dont les folles, les plates élucubrations feraient de la littérature basque la risée de l'Europe, si la patrie de Quintilien, de Prudence, du fabuliste Iriarté, de notre homérique d'Ercilla, de Moret, de Huarte, d'Oïhenart, de Sponde, Larramendi, Garat et Darrigol, n'avait le droit de se faire pardonner ces productions insensées et faméliques.

Les étymologies métaphysiques et surtout géographiques d'Astarloa et de M. Erro sont d'un ordre plus élevé et plus séduisant, quoique non moins hasardées dans leur espèce ; mais La Bastide est absurde. Sa Dissertation serait à lire par quiconque aurait du temps à perdre ; c'est, à la lettre, le rêve de Don Quichotte, une descente dans la caverne de Montésinos. Ce n'est pas que l'auteur, dans son *Avertissement*, ne se montre d'une grande sévérité de principes. Il invoque la prudence comme un guide précieux qui doit prévenir les écarts de l'imagination. « Les étymologies, dit-il, « lorsqu'on s'y livre sans réserve, ressemblent à ces « nuages où la crédulité du vulgaire retrouve tous les

« fantômes conçus par une imagination déréglée. » Or, La Bastide a fait comme le vulgaire ignorant et crédule, et le défaut contre lequel il se prémunit en apparence est précisément son péché originel. Véritablement monomane en philologie, il a réalisé la facétie d'Esope, qui suspendait des architectes au cou des aigles et les envoyait ainsi dans des paniers vers la moyenne région de l'air ; il a su trouver des matériaux assez vaporeux pour bâtir son système dans le vide, par-delà les nuages.

Le principal inconvénient qu'il y ait à prendre pour phéniciens des mots ibériques ou euskariens, c'est qu'on est mené par cette erreur à attribuer aux Pœnes la fondation d'une foule de villes qui appartiennent aux premiers Ibères. M. Puiggarri, correspondant de l'académie de Toulouse, est assurément un savant homme. Il a découvert que *ili* est un adjectif phénicien, qui signifie élevé, et qu'il y eut anciennement entre Byblos et Sidon une ville de *Berith*, aujourd'hui *Berut* ou *Bayrut*. Nous n'avons nulle envie de lui contester ces deux points ; mais il a tort de conclure, sans autre fondement, que l'antique *Illiberis* de Pline, l'*Illiberris* de Strabon, l'*Eliberis* de Pomponius Méla, l'*Illibera* de la table théodosienne, fut une colonie de son *Berith* phénicien. C'est là prendre des ressemblances de hasard les plus insignifiantes du monde pour des preuves, et bâtir des systèmes sur la pointe d'une aiguille. Il y eut primitivement dans le midi de l'Europe, avant l'*Illiberri* catalan, une autre cité du même nom, qui en euskarien signifie littéralement *Villeneuve*, aussi bien que celui d'Olite - *Erriberri*, bâtie en Navarre au septième siècle. Fidèle à son point de départ, M. Puiggari assigne injustement une origine punique à

toutes les villes de la primitive Espagne dont le nom présente ce radical *iri*, *ili*, *ilai*, *ri*, *erri*, qui peut bien signifier élevé en phénicien, puisque M. Puiggari prend sur lui de l'affirmer, mais qui en euskarien signifie ville, cité, population. Il prétend faire une cité phénicienne de l'antique *Irithurghiz*, qui était, à la lettre, pour les Ibères, la ville des sources ou des fontaines. Par la même raison, *Anasthorghiz* serait pour M. Puiggari un nom phénicien, tandis qu'en euskarien ce nom désigne la ville située à la source de l'Anas, traduction confirmée par la position de cette ville primitive. Enfin, si *Illiberis*, *Ilupa*, *Ilipula*, *Irithurghiz*, *Ilerda*, *Ilurce*, etc., etc., sont des noms puniques, il s'ensuivrait que tous les noms semblables ou équivalents qui existent actuellement dans les Pyrénées basques (*Ilumberri*, *Irurita*, *Iribia*, *Iriarte*, *Iruriri*, *Irizarri*, *Iriberri*, etc., etc.), seraient phéniciens; ce qui nous rejette dans le songe archéologique et les étymologies saugrenues du bon La Bastide. Attribuer, sans autre preuve, à un petit peuple de navigateurs marchands, des colonies innombrables, n'est-ce pas faire un peu comme Esope, et placer dans le ciel bleu, à l'état de fantasmagorie, l'histoire et la géographie antiques?

Plus d'un lecteur, qui sait réfléchir, se demandera comment M. Puiggari, et Vélasquez avant lui, se sont aventurés à nous donner tant d'étymologies dans une langue aussi parfaitement inconnue que le phénicien. Ils ont employé l'intermédiaire de l'hébreu, dont le punique était à ce qu'on croit une dérivation ou un dialecte. Le carthaginois pouvait ressembler à la langue hébraïque à peu près comme le français, le portugais, le castillan et la plupart des patois romans ressemblent

au latin. Maintenant, si onze vers d'Horace ou de Virgile composaient tout ce qui nous resterait de leur langue, pense-t-on qu'il fût facile de traduire ce fragment poétique à l'aide de la langue de Racine, de Camoëns, de Cervantès ou de Dante? Voilà pourtant comme Philippe Paréo, Samuel Petit, Jean Selden et Samuel Bochart ont procédé entre le phénicien et l'hébreu. Nous ne saurions trop nous élever contre cette méthode ; elle ne donne aucun résultat satisfaisant, appliquée à des textes puniques, comme le monologue de la comédie de Plaute ; qu'on juge par là si son emploi est rationnel et probant en matière d'étymologies et de noms géographiques. Le plus sage sera donc de s'en référer à l'histoire et à la géographie pour être fixé sur le petit nombre de villes que les Phéniciens fondèrent en Espagne. Mais s'il est question de se jeter dans les systèmes et de leur attribuer, sur la foi d'étymologies conjecturales et arbitraires, des possessions étendues et magnifiques, nous répondrons que, pour faire des étymologies à l'aide d'une langue, il faut la savoir très à fond, et qu'il est impossible de la ressusciter lorsque, depuis plus de deux mille ans, elle n'existe nulle part, même à l'état de langue littéraire et morte. L'application de l'hébreu est ici un jeu de folle et de fausse érudition : nous aurions un vocabulaire complet de la langue phénicienne que l'hébreu ne pourrait nous en donner la définition ; bien moins pourrait-il servir à expliquer des noms géographiques dont l'origine est incertaine, et qui d'ailleurs sont la plupart du temps inexplicables, parce qu'au lieu de combiner des idées logiques, ils n'expriment que des circonstances locales sur lesquelles il est très-facile de prendre le change

ou de se faire illusion d'aussi loin. Faute d'éléments comparatifs qui puissent servir dans la question, nous ajournerons la discussion des étymologies de Vélasquez jusqu'au miracle de la résurrection du phénicien. Par-dessus tout, nous nous élèverons contre la manie de faire intervenir l'hébreu dans toutes les investigations relatives à l'Espagne ancienne et primitive, par la bonne raison qu'il est aussi étranger que le chinois à la géographie de ce pays. Le rabbin de Bayonne, Isaac de Acosta, a eu beau écrire, dans ses Commentaires sur le livre des Rois, que beaucoup de princes et potentats alliés de Nabuchodonosor l'accompagnèrent au siége de Jérusalem ; qu'il y avait dans le monde un roi grec, maître à cette époque de toute l'Espagne, lequel à son tour emmena avec lui un grand nombre de Juifs, qui fondèrent dans la Péninsule une multitude de villes, comme Tolède, Maquéda, Nobes, Iepes, Escalona, Iebenes, Soria, Orgaz, Zamora, Tudela, Lucena, etc.: nous n'aurons garde de croire le plus petit mot de toutes ces belles inventions.

Rien ne prouve donc que les Ibères fussent une colonie de Pœnes établis dans la Péninsule espagnole à une époque indéterminée : l'histoire elle-même ne fournit aucun témoignage que l'on puisse interpréter en faveur de cette conjecture. Les annales primitives des Ibères n'ont rien à démêler avec les voyages fabuleux de l'Hercule phénicien et de l'Hercule grec guidant leurs colonies à Gadir et dans l'Armorique gauloise. Les Ibères n'étaient ni Grecs ni Phéniciens, et jamais le mythologique Maguran ne servit de conducteur aux migrations euskariennes. Recherchons s'ils ne descendraient point des Celtes, que Timagène, le plus ancien

des historiens grecs, et par conséquent le plus mal informé des choses de l'Ouest, place comme une population indigène dans les Gaules.

CHAPITRE VIII.

Les Euskariens ne sont pas d'origine celtique.

Il n'y a pas eu peut-être en archéologie de question plus obscurcie par la controverse que celle des origines ibériennes. On dirait que les antiquaires se sont fait un jeu puéril d'inventer chacun en l'honneur des Basques une descendance particulière, sans se préoccuper de la véritable. Quelques-uns veulent que les Ibères fussent d'origine celtique. Cette opinion, contredite par Diodore de Sicile, Martial, Sénèque, Josèphe, saint Jérôme, et bien d'autres, sans qu'on en trouve la moindre trace dans les auteurs de l'antiquité, est de tous points insoutenable. Tout le monde sait aujourd'hui que les Celtes, dont les Gaulois faisaient partie, étaient un peuple conquérant sorti des steppes du Nord. La tradition biblique leur donne pour ancêtre *Aschenaz*, tandis que *Thobel* est le père générique des Euskariens. Supposer gratuitement que les Ibères fussent une tribu celtique, arrivée la première en Espagne par les défilés des Pyrénées; chercher à ce nom d'Ibère une étymologie dans quelque dialecte gète ou tartare, serait une hardiesse que les doctes d'il y a deux siècles pouvaient se permettre dans les jeux de leur érudition conjecturale,

mais qui ne serait pas tolérée par la critique sévère et la philologie savante que les progrès de notre époque font présider aux investigations de l'histoire.

Les linguistes se sont tant escrimés sur la géographie ancienne de l'Espagne, qu'un homme sérieux n'oserait plus l'aborder; elle n'offre pas une seule dénomination qui n'ait donné lieu à plusieurs interprétations uniquement fondées sur la vanité et la prévention de leurs auteurs. Astarloa et ses disciples ont voulu trouver partout de l'euskarien; les Hébraïsants et les Celtes ont mis du celte et de l'hébreu partout. Voilà en quoi ils diffèrent les uns des autres. Ils ont erré par des sentiers différents, mais pour aboutir aux mêmes rêveries, aux mêmes extravagances. Ni les uns ni les autres ne se sont occupés de la chronologie historique, pour distinguer avec ce secours les fondations particulières à chaque peuple.

S'agit-il du mot *Ibère?* l'un le dérive du celtique *iber*, signifiant au delà; l'autre de l'hébreu *heber*, signifiant émigrant, fugitif. Voilà de singulières concordances et de belles étymologies, en vérité! Surtout n'en demandez pas les preuves; elles n'en ont point. Autant vaudrait les faire dériver de la langue laponne ou de l'iroquois; et on y réussirait sans beaucoup de peine, attendu que la vocalisation universelle étant formée de cinq voyelles principales et d'autant de modifications articulatives, toute syllabe a un sens, exprime ou signifie quelque chose dans toutes les langues de la terre. Pour un d'Iharce Bidassoet, le mot *Espagne* ne vient pas du nom latin *Hispania*, mais du mot euskarien *ezpagna*, lèvre. Pour un autre, il vient du roi Hispanus, lequel n'a pas plus réellement existé que le très-célèbre roi Sanissidé-

mus de Sicile, dont il est parlé dans le roman d'Antonius Diogenès. Le père Florez, autorité révérée, fait venir le même nom de l'oriental *span*, qui signifie lapin ; à quoi l'on ajoute, pour renforcer l'étymologie, que les lapins anciennement foisonnaient dans la Péninsule. Cependant, et avec raison, on se moque de Zuniga ou d'Erro, qui font venir Sagonte de l'euskarien *sagou*, souris ; mais on trouve très-raisonnable le père Florez, qui, sans plus de fondement, tire d'un lapin oriental le nom de l'Espagne. C'est que Florez, Vélasquez, et tous les autres de la même école, avaient l'avantage de pouvoir rendre leurs sottises vénérables, en les hérissant de syriaque, de chaldéen et d'hébreu, sans parler du grec. Et voilà ce que peut sur les Occidentaux le prestige de l'oriental. Le plus petit mot chadaïque ou syriaque est comme un fétiche radieux devant lequel l'humble lecteur se prosterne avec respect. Fort heureusement que le dix-neuvième siècle a cherché à l'archéologie des bases plus solides.

Quiconque possède la moindre teinture de philologie comparée, reconnaîtra qu'il n'existe pas un seul trait de similitude entre les dialectes euskariens et les langues d'origine gétique ou celto-gauloise. Ceci, au surplus, est un fait avéré depuis Strabon. Ce géographe rapporte que les Aquitains, placés par César entre les Pyrénées et la Garonne, différaient des Gaulois et des Celtes, et ressemblaient, notamment par leur langue, aux Ibères trans-pyrénéens, c'est-à-dire aux Vasco-Cantabres. Une conclusion à tirer de ce témoignage, c'est que la langue euskarienne, conservée à l'époque de Strabon par les neuf peuples d'Aquitaine, n'était pas celle des Gaulois et des Celtes.

Strabon nous apprend, au livre premier de sa Géographie, comment et à quelle époque les Grecs commencèrent à avoir quelques notions sur les peuples de l'Europe occidentale. « On les appela, dit-il, Celtes et Ibères; « quoique, à l'origine, l'ignorance où l'on était sur l'état « de ces populations les eût fait confondre toutes les « deux sous la même dénomination. » Plus tard, les auteurs grecs, mieux instruits, firent, en ce qui touche les Ibères, la distinction que Strabon lui-même établit, et qui est marquée profondément dans les passages cités de Diodore de Sicile. Mais ce qui paraît à peine croyable c'est que pendant le dix-huitième siècle, en France, les auteurs regardassent les Basques comme parlant la même langue et ayant la même origine celtique que les Gaulois armoricains ou Bas-Bretons. Telle est l'opinion consignée dans l'*Encyclopédie*, qui, dans un autre endroit, assimile aux Bohémiens les Guipuzkoans, si jaloux de la pureté de leur sang et de leur noblesse nationale. Pour des gens qui étaient en quelque sorte sur les lieux, les Encyclopédistes étaient de frivoles observateurs. Remarquables comme écrivains, et par un beau talent littéraire puisé aux sources grecques et latines, ils étaient ignorants sur beaucoup de choses. Grâce à l'Encyclopédie et à ses longs articles, il restera peu de choses à dire sur l'art incontestablement utile de bien ferrer les chevaux; mais la classification des peuples selon leurs idiomes et leurs véritables origines, était un travail réservé à la science du dix-neuvième siècle.

Il ne fallut rien moins que la guerre des Pyrénées-Occidentales en 93 et les écrits de Latour-d'Auvergne, pour mettre en discrédit l'erreur établie, Ce grand soldat

Plaute eût transcrit ces dix vers puniques à l'orientale, sans voyelles. Il se servait de l'écriture romaine ; le rôle était destiné à un acteur qui devait l'apprendre de mémoire et le réciter en public. Il y a donc toute probabilité que Plaute le transcrivit en toutes lettres, et que les copistes n'eurent aucune occasion d'altérer ou de corrompre le texte phénicien, puisque phénicien il y a.

Sur cela le Révérend Père Bartholomée, carme déchaussé de Biskaïe, fut frappé d'une idée. Il se mit en tête de trouver du basque, à défaut d'hébreu, dans le fragment carthaginois. Il remania le texte à sa fantaisie, et en composa deux variantes euskariennes qui ont pour moindre défaut d'être barbares et inintelligibles. Le savant jésuite Larramendi se fût joliment moqué de cet abominable baragouin dont gémit le bon sens; il ne mérite pas de faire crier les presses. La seule traduction qu'on en puisse faire donne l'idée du monologue décousu d'un fou parlant à d'invisibles fantômes. Fort heureusement voici venir de Toulouse un professeur de grec et d'hébreu, le sieur Fleury Lécluse, son *Pœnulus* à la main. Il vient, il arrive, et tout d'abord organise une académie, et qu'elle académie ! de savants cantabres, et quels savants ! Ils ne savaient même pas deux dialectes de leur langue maternelle. Un maître de danse est consulté. Un saltimbanque célèbre disait, Que de choses dans un menuet ! Que de choses dans un fragment punique ! Le moine avait proclamé que le biskaïen pourrait bien être du pur carthaginois : le maître de danse n'hésite point ; il déclare en un tour de pirouette que le phénicien de Plaute est du pur guipuskoan, moyennant un petit

corrigé qu'il ajuste sur-le-champ de l'air du monde le plus radieux. O Moret, o Larramendi, Oïhenart, et toi, grand critique, illustre enfant de la Navarre, Quintilien, eussiez-vous imaginé d'avoir de pareils successeurs littéraires dans votre noble patrie, et dans le siècle le plus éclairé qu'ait eu encore la civilisation européenne ! Il n'y manquait qu'un Irizar y Moya. Nous ne citerons pas le corrigé du Vestris montagnard, ni sa traduction bouffonne. L'académie cantabre de Fleury Lécluse nous permettra aussi de priver les contemporains et la postérité, du compte-rendu de ses décisions. Le résultat fut que le continuateur de La Bastide publia un méchant *Manuel de la langue basque*, en tête duquel il plaça en grec, comme un professeur de grec qu'il était, la devise hautaine de César : Je suis venu, j'ai vu, et le reste. Il mérita à cette occasion, de la part de M. Du Mége, un brevet d'illustration, et le témoignage d'avoir soulevé *sans succès* un débat important. Ainsi finit la comédie. Et il resta prouvé que ces illustres personnages savaient le phénicien, en l'an de grâce 1826, beaucoup mieux que Plaute lui-même, qui écrivait ses comédies deux cents ans avant Jésus-Christ.

Le fragment en question n'en est pas moins précieux pour nous, en ce qu'il nous fournit la preuve évidente qu'entre le basque et le phénicien il n'exista aucune conformité même lointaine : il n'est pas besoin de la traduction hypothétique de Plaute ou de Bochart pour se convaincre qu'il serait infructueux d'y chercher un sens euskarien. Les textes incompris sont comme les correspondances chiffrées des diplomates ; il y a des méthodes pour en deviner le secret. Donnez dix lignes

et les Aragonais, à l'imitation des Vasco-Cantabres, qui avaient enchaîné à leur drapeau fédéral toutes ces belliqueuses populations. A en juger même par quelques passages de Silius Italicus, les Callaïques et les Asturiens étaient fort éloignés de suivre la Religion patriarcale, puisqu'ils pratiquaient la divination par le feu, les entrailles des victimes et le vol des oiseaux, ainsi que les sacrifices barbares des Gaulois et des Celtes. Les funérailles de Viriathe célébrées en Lusitanie peuvent servir à prouver que les Barbares conservaient encore le culte druidique, et selon toute apparence aussi la langue qu'ils avaient apportée du Nord. Aussi, les Vasco-Cantabres doivent être regardés comme les seuls vrais Ibères, les seuls Euskariens qu'il y eût à cette époque dans l'Espagne Tarraconaise; adorateurs du *Jaon-Goïkoa*, le Seigneur suprême, le Dieu des anciens Patriarches, ils avaient en horreur la folie et les abominations du polythéisme. Les Aragonais, les Asturiens, les Galiciens, les Celtibères parlant le dialecte erdarien, idolâtres sous beaucoup de rapports, mêlaient au culte épuré de la Religion cantabrique, et aux solennités de la néoménie, quelques-unes des superstitions cruelles particulières aux tribus de la race blonde. Les Lusitaniens, Celtibères comme eux, ou peut-être Celtes sans aucun mélange de sang ibérien, parlaient la langue galloise et suivaient la Religion des druides.

En dehors de ces trois nationalités, ibérienne, celtibérienne et celtique, il ne se trouvait dans la Péninsule que des colonies phéniciennes, carthaginoises, grecques, et romaines : ce qui revient à dire qu'à l'époque de Strabon, indépendamment de l'ibérien,

du celtibérien et du gallique, on parlait en Espagne, phénicien, grec et latin. A ce sujet, il est curieux de voir comment M. Du Mége bat la campagne à la suite de Vélasquez. — « Velasquez nous paraît avoir établi « d'une manière solide que les langues des anciens « Espagnols, étaient en grande partie les langues grecque « et phénicienne, ou, pour parler plus exactement, des « dialectes de ces deux langues. Ses observations sur « les étymologies des mots espagnols, c'est-à-dire sur « les noms des plus anciens peuples, des villes, des « régions, des montagnes, des promontoires, des héros « et des princes de l'Espagne, et sur les autres mots « espagnols que les auteurs nous ont conservés, parais- « sent démontrer que tous ces mots tirent leur origine « du grec et de l'hébreu, et qu'ils appartiennent par « conséquent au grec et au phénicien. » (1)

Nous avons précédemment réduit à leur juste valeur, toutes ces exagérations sur l'importance des colonies grecques et phéniciennes en Espagne. Le grec et le phénicien n'ont jamais été les langues dominantes de l'Espagne ancienne ; il est douteux que le grec, et quel grec encore ! se fût conservé sur le littoral de la Méditerranée, seule partie de la Péninsule où il aurait pu jeter quelques racines. A ne parler ici que de ces Grecs, dont Dieu nous délivre, les traces philologiques sur lesquelles Vélasquez a cru devoir se guider, sont trompeuses et illusoires. Les progrès de la philologie contemporaine, nous permettent à ce sujet une réflexion que Vélasquez ne pouvait faire au milieu du dix-huitième siècle : c'est que les Grecs, les Etrusques, les Latins,

(1) *Statistique générale*, page 127.

les Gaulois de l'ère ancienne, étaient tous Celto-Germains, ayant la même origine et parlant divers dialectes du même idiome hyperboréen. Les transformations classiques du grec et du latin, de l'hébreu et du sanscrit, n'eurent pas le pouvoir de changer le corps primitif de ces langues. Aussi les philologues remarquent-ils de grandes affinités de vocalisation entre l'ancien gallique, le latin, le grec, le zend ou vieux persan, l'hébreu, et le sanscrit qui, quoique euskarien dans sa partie liturgique, est justement qualifié de dialecte indo-scythe ou germanique. Partant de là, comme les tribus galliques et celtibériennes ont occupé les quatre cinquièmes de l'Espagne durant l'ère ancienne, il n'est pas surprenant qu'à force de refondre les noms celtiques et celtibériens, on leur ait fait subir une métamorphose, et qu'on ait fini par les faire ressembler à des noms grecs. Le procédé, d'ailleurs, est vicieux, et nous n'admettons pour bonnes que les étymologies des noms par eux-mêmes clairs et significatifs, qui n'ont aucun besoin d'être manipulés ni triturés par nos archéologues prestidigitateurs. Nous posons ici comme fait, qu'il n'y a peut-être pas, dans toute la géographie ancienne de l'Espagne, dix noms qui soient réellement et purement helléniques. Quant à ces rois, princes, demi-dieux et héros de l'Espagne celtibérienne, auxquels Vélasquez et M. Du Mége donnent une origine grecque, ils ont raison pour tous ceux qui n'appartiennent pas en même temps à la mythologie des Celtes. La plupart de ces personnages fabuleux, Habis, Gargoris, Hispanus, Géryon, n'ont jamais existé que dans l'imagination des conteurs grecs et dans le livre falsifié de Bérose. Il est dès lors tout

simple qu'ils aient reçu des noms grecs ou celtiques ; les Ibères n'ayant pas eu la moindre part à toutes ces fabulations, entièrement étrangères à l'histoire primitive de la Péninsule. L'âge patriarcal, tout occupé de créations grandioses, âge de sens et de raison, nourri de vérités utiles et sublimes, ne se repaissait point des folles chimères qui firent irruption avec les Barbares du Nord dans la société idolâtre du second âge.

Les Celtes une fois exclus de cette foule de nations que M. Du Mége établit en Espagne à une époque très-reculée, il ne reste plus que « les Ibères Orientaux et « sans doute aussi les nations qui habitèrent primitive- « ment les côtes de l'Afrique. » Cette conjecture de M. Du Mége est un trait de lumière, une perle dans le fumier. Oui, sans doute, il faut compter parmi les plus anciens colonisateurs de l'Espagne, les habitants primitifs de la côte africaine. Il serait par trop bizarre de peupler la Péninsule avec des nations qu'on y fait aborder des quatre points cardinaux, et d'oublier la race antique qui n'était séparée de l'Elysée espagnol que par un détroit de deux lieues de largeur. La conjecture empruntée par M. Du Mége a tant de poids dans les balances du sens commun qu'en admettant que l'Espagne ait été primitivement déserte, le premier point à éclaircir par un antiquaire serait de découvrir quel peuple a le plus anciennement habité les côtes de l'Afrique. Il se trouve que ce peuple était précisément celui des Euskariens.

CHAPITRE IX.

Des médailles espagnoles, et de l'alphabet ibérien.

La question des langues est intimement liée à celle des alphabets, et toutes les deux demandent à être élucidées pour pouvoir résoudre d'une manière satisfaisante les problèmes numismatiques de la vieille Espagne. En admettant, avec M. Du Mége, autant d'alphabets que d'idiomes, on se servait en Espagne, au temps de Strabon, de l'écriture romaine, de la grecque, de la carthaginoise, de la celtique, et de l'ibérienne. Mais il est douteux que les Celtes aient eu une écriture nationale. Les Gaulois du moins se servaient de la langue et de l'écriture grecque, dans les actes publics. Les alphabets grecs et romains sont connus, des savants ont prétendu avoir restauré l'écriture phénicienne, puisque Vélasquez a reproduit pour sa part l'alphabet phénicien et samaritain de Montfaucon; le samaritain et phénicien d'Edouard Bernard; les alphabets syriaque, chaldéen, hébraïque, phénicien et espagnol de Rhenferd; le punique, le phénicien de Swinton; le phénicien de Chishull; le samaritain et phénicien de Bochart; le phénicien de Scaliger. Reste d'inconnu l'alphabet euskarien ou ibérique, l'alphabet primitif de l'Espagne. Il est à présumer que toute légende indéchiffrable présente les caractères de l'alphabet aborigène. Tel est le cas des médailles espagnoles. Remarquons d'abord que toutes ces médailles sont d'argent, métal favori des Ibères, qui avaient proscrit

l'or, réintroduit en dernier lieu par les Phéniciens. L'abbé Mahudel a eu raison de dire que les légendes de ces médailles ont été jusqu'ici indéchiffrables ; première présomption qu'elles ne sont ni phéniciennes, ni grecques, sans quoi nos doctes académiciens seraient venus à bout de les expliquer. Arrêtons-nous à ce qui est hors de toute contestation ; c'est que les lettres toutes majusculaires et monumentales de ces légendes mystérieuses appartiennent au même système d'écriture. Il est essentiel d'ajouter que l'on trouve des variantes de cette écriture inconnue, depuis la Scandinavie jusqu'au fond de l'Egypte ; elle couvre les runes solitaires, et des tombeaux antérieurs aux Pharaons. Or, les Illyriens, les Rhazènes, les Celtes, les Galls, qui envahirent l'Italie, les Gaules, la Grande-Bretagne, l'Espagne, étaient barbares à l'époque de leur invasion et ne fondèrent nulle part d'état policé. Les Gaulois, en tant que peuple, se sont servis de l'écriture grecque ou romaine. Les inscriptions druidiques étaient d'un ordre particulier et se distinguaient de l'écriture vulgaire. Les druides avaient seuls des livres occultes et un alphabet mystérieux, suspectés de magisme et de sorcellerie. Cette circonstance fait présumer que les druides avaient emprunté l'écriture dont ils se servaient à une civilisation antérieure venant d'une race différente ; celle probablement des Euskariens-Ibères dont l'antiquité et l'extension justifient assez toutes les suppositions de ce genre. Dans cette hypothèse, on comprend que Fabri ait confondu l'écriture ibérienne avec l'écriture druidique ; et que Spanheïm, Worms et Rudbeck aient cru reconnaître des lettres gothiques ou runiques dans les légendes des vieilles médailles espagnoles. Mahudel, le jésuite Paul

Albino de Rajas, Zuniga, Francisco Huerta attribuent l'invention de ces signes alphabétiques à la première civilisation espagnole, et par conséquent aux Euskariens-Ibères.

L'objection tirée par M. Du Mége de ce que les Basques n'ont point d'alphabet particulier et de ce qu'ils n'ont point conservé l'écriture de leurs ancêtres, est frivole dans la question. Il y a de bonnes raisons pour que les Ibères pyrénéens eussent perdu l'écriture nationale ; c'est que depuis leur établissement dans les montagnes et dans une période de trente siècles jusqu'au moyen-âge, ils n'ont point eu de littérature écrite. Même, durant les premiers siècles de leur séjour dans les Pyrénées, l'agriculture et la guerre les occupèrent si exclusivement, qu'ils négligèrent et perdirent tous les autres arts qui ne leur étaient pas indispensables ; ils ne battaient plus monnaie, et, au siècle d'Auguste encore, ils commerçaient en nature, par échanges, et payaient en lingots d'or et d'argent. Force fut donc aux chroniqueurs vascons du moyen-âge d'employer les lettres romaines ou gothiques, pour écrire en romance ou en latin. L'alphabet ibérique était tombé en désuétude chez les Montagnards depuis l'époque où ils n'eurent plus de lettrés, d'astronomes et de devins.

L'originalité de cet alphabet n'est pas difficile à établir, en procédant par voie d'exclusion ; on arrive bientôt à prouver que les Phéniciens, les Celtes, les Grecs, les Romains, n'eurent aucune part à l'invention des caractères que l'on voit sur les anciennes médailles espagnoles. Ce qui a été jusqu'ici impossible aux antiquaires, c'est de découvrir la valeur phonique des lettres dont se compose l'alphabet primitif. Nous

n'admettons en aucune façon les conjectures ingénieuses de M. Erro, quoiqu'il ne nous répugne point d'admettre que l'écriture égyptienne, grecque, latine et runique ait pu sortir d'un grand alphabet méridional et d'une civilisation antérieure à la venue des nations hyperboréennes. Les objections à faire contre le travail de M. Erro sont nombreuses et d'un grand poids. On ne peut admettre que les Ibères eussent appelé leur A *alfa*, et surtout qu'ils lui eussent consacré six lettres. On n'admet point non plus que le B et le P fussent représentés par dix signes, et la seule liquide R par neuf, quand le D, si fréquent dans la vocalisation euskarienne, n'en avait aucun. Les aspirations de l'*Eskuara*, les unes suaves, les autres fortes, le *tché*, *tté*, *thé*, *sso*, *tssé*, *tzé*, *khi*, etc., etc., devaient aussi avoir leur représentation dans l'écriture ibérienne, et M. Erro ne leur en signale point. Nous repoussons donc également tous les travaux de l'école d'Astarloa, en numismatique et en philologie, comme étant, malgré leur tendance à la profondeur philosophique, les fruits trompeurs de l'imagination. Nous donnons en outre pleinement raison, et par exception, à M. Du Mége, contre M. Erro qui, dans son explication de l'inscription du vase de Trigueros, avait commis une erreur singulière, de complicité avec l'estimable D. Miguel Ignacio Perez Quintero, le señor Miguel, cura de Marquina, et le señor Luiz Carlos, cura de Escalonilla. Les railleries de M. Du Mége n'atteignent que ces antiquaires égarés par la prévention ; l'alphabet ibérien n'est point intéressé dans ce débat.

Par hasard, M. Du Mége penserait-il que l'ouvrage de Vélasquez, publié par ordre de l'Académie royale

de Madrid, soit à l'abri de la saine critique? Non, certes : tant il est vrai qu'il n'y a point de bonne science sans un grand génie! Seul le génie fait des découvertes; seul il élargit les bornes des connaissances humaines; et si les antiquaires sont nombreux, les hommes de génie sont rares. Rarement aussi veulent-ils consacrer leurs veilles à des recherches frappées d'aridité. Mais quand leur souffle puissant pénètre dans le sanctuaire des ruines, la poudre des siècles se vivifie, l'oubli se réveille ; les morts inconnus sortent des catacombes, à la voix forte qui les appelle par leurs noms.

Vélasquez, dit-on, a expliqué les caractères des médailles espagnoles : nous aimerions mieux qu'il eût expliqué les légendes et déchiffré les inscriptions; ce qui lui eût été facile, en admettant que son système fût vrai et qu'il eût découvert la véritable valeur des signes alphabétiques. Expliqué les caractères! avec quoi prouvera-t-on que cette explication soit la bonne? M. Erro aussi a bien donné la sienne; il a même lu les légendes à sa manière; heureux s'il ne fût point allé heurter le vase de Trigueros, et prendre une phrase flamande du seizième siècle pour une inscription ibérique de l'âge primitif. Voilà, d'ailleurs, une singulière méthode que de prendre une multitude d'alphabets et de dire qu'on y découvre éparsément les signes d'un alphabet particulier. On conçoit qu'un bel et riche alphabet, par une suite d'emprunts et de métamorphoses, en ait produit plusieurs autres; mais il est absurde de prétendre, selon Vélasquez, que vingt alphabets différents, appartenant à des peuples éloignés de toute la distance qui sépare Selingoski de Jérusalem

et la Scandinavie de la Palestine, aient pu concourir à en former un seul. Cette manière de contester l'originalité de l'écriture ibérienne est contraire au bon sens, à la bonne méthode et à toutes les règles académiques. En outre, tous les alphabets du monde étant formés de la combinaison de la ligne droite et du cercle, les similitudes graphiques ne prouvent rien quant à l'originalité des écritures. Tel signe qui représente une labiale en latin, est une liquide en grec ; telle consonne grecque est une voyelle latine, quoique la forme graphique soit la même dans les deux cas. Et Vélasquez, les yeux fermés, sans scrupule, ira conclure du runique au samaritain ! Il est déraisonnable d'affirmer, sur la foi d'une simple ressemblance, que telle lettre espagnole est en même temps syriaque, quand l'identité de la valeur phonique n'est prouvée par rien. Cette méthode est doublement absurde, appliquée à des inscriptions majusculaires et monumentales dans lesquelles une certaine recherche d'élégance et de régularité a dû produire beaucoup de lettres semblables pour la forme et différentes pour le son. Il suffit d'ouvrir un tableau de polygraphie, et l'on sera frappé de la vérité de notre assertion. Les inscriptions des monuments espagnols, les légendes des médailles antiques de ce pays ont-elles été lues, déchiffrées par Vélasquez ni par personne ? assurément, non. Par conséquent nul n'est fondé à affirmer que tel signe représente telle voyelle, et à dire, Ceci est un *alpha*. Nous attendrons ces messieurs à l'*oméga*, avant de nous étayer de leurs découvertes, de peur de faire un songe comme celui de Nabuchodonosor et d'ériger une statue avec une tête d'or massif et des pieds d'argile.

Il y a d'ailleurs dans l'explication des médailles espagnoles des difficultés et des écueils qu'il importe de signaler, parce que les archéologues ne les ont point aperçus ; ils ont omis de faire une distinction fondamentale entre les médailles elles-mêmes, les légendes et l'écriture qu'on y voit. Que penser d'un antiquaire qui, dans trois mille ans d'ici, prendrait pour des monnaies grecques du temps de Codrus, ou pour des monnaies du siècle de Numa, celles qu'on frappe aujourd'hui à Saint-Pétersbourg et dans toute l'Europe, sans autre fondement que la ressemblance des alphabets? Vélasquez, Erro et leurs doctes confrères ressemblent à cet antiquaire. Ils n'ont pas réfléchi qu'à la difficulté de découvrir la véritable valeur des signes se joignait celle de savoir en quelle langue étaient conçues les légendes ; sans compter que sur les six dialectes qui peuvent y figurer, trois, le gallique, le celtibérien, le carthaginois, nous sont aujourd'hui parfaitement inconnus. Le grec et le latin, qui avaient chacun leur alphabet particulier, ne peuvent être d'aucune ressource. Reste donc le seul ibérien ou *Eskuara*, applicable seulement aux inscriptions écrites dans cette langue ; et comment les reconnaître? C'est par suite de cet impardonnable écart de méthode que Vélasquez en est venu, dans l'ignorance des signes et l'incompréhensibilité des légendes, à scinder en trois parts, celtibérien, turdétan et bastulo-phénicien, la grande unité de l'alphabet ibérique, qui ne varie dans les médailles que selon les nationalités et les inflexions particulières à chaque langue. Les médailles dont il s'agit ont pu en effet être fondues à diverses époques et porter des légendes celtiques, celtibériennes, carthaginoises, voire même latines et grecques, quoique les



signes alphabétiques appartiennent tous à l'écriture patriarcale des Ibères. Ceci est évident pour les médailles bilingues d'*Obulco*, d'*Ilerda*, d'*Emporia*, de *Sœtabis*, qui présentent les deux alphabets. Tout le monde lira sur l'un des côtés, OBULCO, ILERDA, CELSA, etc.; mais qui déchiffrera le revers de ces médailles? nous ne parlons pas de celles qui peuvent remonter jusqu'à l'âge patriarcal, antérieur à la venue des nations étrangères, nous parlons des médailles frappées au temps du géographe Strabon, au siècle d'Auguste et de Tibère. Ce n'est pas à coup sûr M. Du Mége, ni M. Erro, ni personne dans toutes les académies de l'Europe, auxquelles nous portons sur ce point le défi le plus solennel.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas la prétention de donner ici l'éclaircissement de ce mystère archéologique. Il en sera pour nous de l'alphabet et des médailles de Lastanosa, comme de la table de bronze dont parle Larramendi dans son Dictionnaire, avec la raillerie fine et le grand sens qui caractérisent cet auteur. Le savant jésuite expose au milieu des archéologues le monument ibérien : il en explique les signes mystérieux, et lit à haute voix l'inscription vénérable consacrée à la gloire du Dieu des patriarches espagnols. Elle reporte la pensée jusqu'à la fin de l'ère primitive, dont l'invasion des Celtes troubla la longue paix. Puis, quand le bon jésuite a tiré parti de son idée et qu'il a séduit la conviction des plus incrédules, à l'aide d'un monument supposé irrécusable, il avoue enfin la fiction et dit aux archéologues de son temps quelque chose comme ceci : O grands hommes ! un morceau de bronze et quelques hiéroglyphes vous frappent de respect ! et sept dialectes

d'une langue vivante, plus précieuse que l'or, plus antique que toutes les légendes arrivées jusqu'à nous couvertes de la rouille des siècles, ne vous parlent point assez haut! Vous êtes donc comme le vulgaire idolâtre; ce sont d'abord vos yeux qu'il faut surprendre, et les évidences tirées du domaine intellectuel ont moins de prise sur vos esprits grossiers qu'un fétiche de pierre ou d'airain!

CHAPITRE X.

De l'*Eskuara* et de ses rapports avec les langues de l'Italie.

La langue *Eskuara,* qui est pour les Basques la preuve et le sceau de leur origine, exaltée par les écrivains nationaux avec un enthousiasme qu'elle justifie sous beaucoup de rapports, a été l'objet des attaques les plus indécentes de la part de quelques auteurs castillans. Mariana lui-même, tout en reconnaissant la haute antiquité de l'idiome, en parle comme d'un jargon sauvage et sans règles. Nos détracteurs eussent volontiers querellé Dieu, la nature et les sociétés primitives, d'avoir osé créer, sans être de l'Académie royale de Madrid, une langue originale dont ces messieurs ne comprenaient point le mécanisme. La prévention était si forte que Larramendi ayant dressé quelques tables de conjugaison euskarienne, se fit un titre de gloire d'avoir triomphé de la difficulté, et il intitula fastueusement son œuvre : *L'impossible vaincu!* Il est juste de dire qu'à

cette époque les bases de la grammaire générale n'avaient point encore été posées par les métaphysiciens du premier ordre, et les philologues profonds qui ont éclairé la matière, d'un jour si vaste et si brillant. Les hallucinations d'Astarloa et de ses continuateurs donnèrent une direction extravagante à des investigations auxquelles Larramendi n'avait pas fait franchir les bornes académiques. Depuis Larramendi on arrive jusqu'à la *Dissertation sur la langue Basque* de l'abbé Darrigol, sans trouver sur ce sujet intéressant un seul ouvrage qui puisse être consulté avec sécurité. Enfin Darrigol parut, philologue d'intelligence profonde, d'érudition exacte et variée, qui le premier, dans cette dissertation honorée du prix Volney, marqua d'une main assurée les fondements de la grammaire euskarienne. On ne peut reprocher à cet opuscule que l'inexpérience et l'incorrection du style ; il n'en est pas moins une œuvre de haute conception, qui a mérité à son auteur une place distinguée parmi les bons philologues. Malheureusement notre siècle, amorcé par les livres d'imagination et de poésie romanesque, est dédaigneux de controverses savantes. On a beau lui apporter des idées saines et fortes, des vérités fécondes ; si la variété de la composition ne pique le lecteur, si le charme et la perfection du style ne l'attachent, un bon livre même sera peu goûté. Aussi la seule œuvre excellente que la philologie basque eût encore produite, la Dissertation de l'abbé Darrigol, couronnée par l'Institut de France, a été vendue au poids dans les rues de Bayonne : *Fœdum etiam inter Barbaros !*

Sur les rudiments établis par Darrigol furent publiées les *Études grammaticales*, pour lesquelles un jeune et

intrépide voyageur nous fournit des Prolégomènes savants. Nous creusions dans la mine ouverte. Pour la première fois fut publié un tableau complet de la conjugaison euskarienne, en dialecte souletin; cadre préparé pour recevoir les variantes des autres dialectes, ainsi que les conjugaisons syncopées dont les Cantabres font le plus grand usage. Le mécanisme de la conjugaison euskarienne est aussi simple que régulier. Il était forcé dans un idiome qui supplée aux articles et aux prépositions par un magnifique système de déclinaison, et qui, au moyen de quelques pronominatifs entrelacés dans la conjugaison et de quelques inflexions représentatives des articles, fait entrer dans le verbe l'expression de tous les rapports logiques qui peuvent exister du sujet aux attributs. Il résulte de ce système grammatical que si, au premier coup d'œil, les richesses du verbe euskarien semblent fériques, elles sont néanmoins toutes indispensables et d'une nécessité usuelle; c'est un luxe d'utilité. L'unité du verbe donne à la grammaire cantabre le dernier sceau de la perfection. Sous ce rapport, l'Europe savante l'a déjà proclamé, nulle langue connue ne peut entrer en parallèle avec l'euskarien. Mais nos philologues trans-pyrénéens sont dans une grande illusion de ne pas reconnaître que la véritable supériorité de l'euskarien est dans son système grammatical. Chaque langue mère et primitive, dans le sens que nous attachons à ce mot, a des richesses étymologiques qui lui sont particulières; entre toutes, elles se partagent la révélation des mystères du passé, et cinq ou six rayons lumineux sont les seuls qui distinguent l'ibérien dans la synthèse des idées patriarcales; tout le reste lui est commun avec l'hébreu, le sanscrit, le

grec, le latin, le celtique, le slavon, les langues américaines et celles de l'Afrique.

Les cabalistes ou docteurs juifs ont écrit les premiers que l'hébreu avait été la langue du premier père des hommes, la langue d'Adam dans le Paradis terrestre. Les prêtres cantabres, à leur tête Astarloa, frappés d'admiration pour la perfection grammaticale de l'*Eskuara*, ont revendiqué le même honneur pour la langue des Ibères. Mais si Astarloa et ses continuateurs sont excentriques et absurdes en ce point, ils ne le sont pas plus que les écrivains juifs les plus célèbres, les plus vénérés des Pères de l'Eglise chrétienne et les plus doctes hébraïsants des siècles modernes; car tous ces derniers ont glorifié la langue hébraïque, comme les apologistes cantabres ont exalté l'*Eskuara*, comme Olaüs Rudbeck divinisa la langue suédoise. Astarloa et ses continuateurs ne sont pas ridicules d'avoir voulu opposer aux séphirots cabalistiques et aux mystères de l'alphabet hébreu les merveilles cachées de l'alphabet euskarien: c'est par les fausses routes qu'ils ont suivies, par le vice de leur méthode conjecturale, arbitraire, leur érudition bâtarde, leur enthousiasme confiant, qu'ils ont encouru le discrédit dont la science européenne les a frappés. La haute philologie est encore aujourd'hui au point où l'astronomie se trouvait dans les idées de Copernic; l'école qui doit créer la physiologie du langage universel est encore à fonder. La théorie du verbe est, au point de vue intellectuel, ce que la théorie de la lumière, les phénomènes de l'optique et des couleurs sont dans l'ordre physique. Et pour aborder ces questions mystérieuses, qui exigent une érudition complète et parfaitement sûre, une sagacité supérieure, une inspi-

ration riche et féconde, l'inspiration du génie; pour répandre à pleines mains la clarté dans les ténèbres historiques de *Babel*, il faut des esprits d'une autre trempe que celui d'Astarloa et de ses continuateurs.

Il n'existe aucune conformité entre le vocabulaire basque et celui de la langue hébraïque. Les mots *tzal* et *makhel*, signifiant une ombre et un bâton, sont à peu près les seuls qui offrent une similitude réelle. L'unité hébraïque *ekhad*, en sanscrit *eka*, se trouve combinée dans le nombre euskarien onze, formé de *amar*, dix, et de *eka* exprimant l'unité, *ameka*. Parmi les rapports grammaticaux de l'euskarien et de l'hébreu, il en est d'insignifiants pour le philologue, qui, dérivant de l'unité philosophique du langage humain, sont communs à une infinité de langues. Il en est d'autres plus remarquables, dans la tendance prononcée de l'hébreu vers la synthèse grammaticale, que l'*Eskuara* réalise dans sa perfection idéale, dans sa plus vaste et ravissante simplicité. L'hébreu, par exemple, distingue les deux genres dans sa conjugaison; l'inflexion varie, suivant que la parole est adressée à un homme ou à une femme. Il se rencontre même que l'hébreu se sert comme l'euskarien de la terminaison féminine *n*, *na*. Mais l'euskarien, qui n'a pas de genres grammaticaux, ne distingue pas seulement les sexes; il marque aussi les divers degrés de familiarité et de respect dans les formules de sa conjugaison modèle. Bien plus, il maintient toutes ces distinctions allocutives, alors même qu'il fait entrer dans le verbe des rapports de première et troisième personne et des régimes indirects. Les inflexions varient en outre dans chaque dialecte. Cette variété et cette profusion de richesses se trouvent dans tous les temps et dans tous

les modes de la conjugaison, avec un art dont on ne voit de trace dans aucune langue connue. Sous ce rapport encore, l'hébreu ne saurait soutenir le parallèle. Néanmoins la conjugaison hébraïque est formée selon les règles de la synthèse grammaticale ; elle se rapproche par là de la conjugaison cantabre. Cette conformité de système a produit des analogies secondaires que la logique grammaticale rendait inévitables, comme celle qui consiste à faire entrer les pronoms, le *que* relatif et certaines conjonctions dans les inflexions du verbe unique. Les régles qui prescrivent de placer l'adjectif après le nom et d'adjoindre au substantif décliné toutes les prépositions, à l'état de suffixes, sont observées dans l'euskarien et l'hébreu d'une manière analogue; mais de telle sorte qu'en ceci, comme en tout, la langue des Ibères conserve sur celle de Moïse une incontestable et remarquable supériorité.

Qu'on ne nous dise pas surtout que les patois gasco-romans et la langue basque aient entre eux aucune ressemblance; ils diffèrent par la vocalisation autant que par le système grammatical. Si les patois, en dehors des latinismes signalés, ont quelques termes communs avec le basque, c'est à ce dernier qu'il faut en rapporter l'origine : le seul doute qui puisse partager à cet égard les philologues est celui de savoir s'ils les ont empruntés à la langue ibérienne, dans le moyen-âge, ou si cette partie de leur vocabulaire ne se serait pas conservée dans les mêmes provinces, dès l'époque reculée où la langue euskarienne florissait dans la Novempopulanie, le Toulousain, le Languedoc, la Provence, et dans toute la Péninsule espagnole.

Un fait notable par les inductions qu'il fournit, c'est

qu'on trouve dans l'italien vulgaire beaucoup de mots euskariens que le latin n'avait point recueillis. Les mêmes mots se conservent dans les patois romans comme en Italie. On a la certitude qu'ils ne proviennent ni des Barbares, ni du grec, ni du latin. L'*Eskuara* les possède de toute ancienneté. En faut-il davantage pour établir que le long séjour des Ibères en Espagne, dans le midi des Gaules, en Italie, avait pu seul répandre avec tant de profusion ces expressions de la langue patriarcale, conservées de siècle en siècle par la tradition du langage populaire. Relativement aux Gasco-Romans, on peut objecter assez spécieusement qu'ils ont pu les recevoir des Vascons du moyen-âge; mais quant aux Italiens, ils n'ont pu les retenir que de la même langue ibérienne, répandue en Ausonie avant l'irruption des Illyriens et celle des Rhètes, qui acheva de détruire en Toscane la famille ombrique et parsema l'Italie de peuples hyperboréens.

Le latin et le basque peuvent être comparés sous les deux points de vue de la vocalisation et du système grammatical. Les remarques grammaticales doivent se borner, pour nous, à dire qu'avant sa transformation classique, le latin se servait de la grammaire analitique ou méthodique, comme tous les dialectes de l'ancienne Italie. Ces dialectes congénères étaient l'étrusque, le sabin, le campanien, l'ombrien, l'osque, le volsque, le marse, le hernique, le samnite, le lucanien et le brutien. La transformation classique du latin semble s'être bornée à une aspiration incomplète vers la synthèse grammaticale, dont l'*Eskuara* est jusqu'ici le type le plus parfait parmi les langues connues, mais parfait dans toute la force du terme et dans le sens le plus

absolu. Dans cette lutte de la méthode celtique avec la synthèse ibérienne, le latin fit à la langue des Aborigènes des emprunts d'un ordre spécial, dont notre cadre ne comporte point l'examen. En outre, il s'appropria quelques terminatives et quelques formes de déclinaison :

Aura-tura,	*Urhes-tura*,	Dorure.
Boni-tas,	*On-tas* (*suna*),	La Bonté.
Pecunio-sus,	*Aberat-su*,	Riche.
Terri-tus,	*Arri-tu*,	Terrifié, pétrifié.
Arbore-tum,	*Aritze-ta*,	Pépinière.
Aqua-ri-us,	*Urka-ri-a*,	Porteur d'eau.

Parmi les variantes de la déclinaison latine, il n'y a que les datifs en *i* qui soient terminés selon la grammaire ibérienne. Cette dernière emploie la particule *at*, *ad*, comme suffixe ou postposée, tandis que les Latins en firent une préposition volante. La préposition latine *cum*, avec, a aussi de l'analogie avec la finale ibérienne *ki*, *kin*, qui a la même signification. C'est la seule préposition que le Latin ait essayé de postposer, à l'imitation de la déclinaison synthétique; encore ne l'a-t-il fait qu'exceptionnellement sur quelques pronominatifs.

Me-cum,	*Ene-kin*, avec moi.
Te-cum,	*Hire-kin*, avec toi.
Se-cum,	*Bere-kin*, avec soi-même.
Nobis-cum,	*Gure-kin*, avec nous.
Vobis-cum,	*Zue-kin*, avec vous.
Quo-cum,	*Noure-kin*, avec qui, lequel.

Il aura suffi au lecteur judicieux des exemples qui précèdent pour s'apercevoir que le basque et le latin sont bien éloignés d'avoir le même vocabulaire. Il existe cependant entre eux une certaine communauté

de termes onomatopéiques ou d'emprunt; mais il nous faudrait des savants plus versés que M. Du Mége dans les antiquités étrusques et ibériennes pour déterminer leur véritable origine. On appelle :

Un berceau	*Cunæ*,	*Khugna*.
Une tour	*Turris*,	*Dorre*.
Une oie	*Anser*,	*Antsera*.
La poële à frire	*Sartago*,	*Sarthaghigna*.
Une pierre calcaire	*Lapis*,	*Lapitz*.
Le piment	*Piper*,	*Phiper*.
Le jonc à cordes	*Spartum*,	*Esparto*.
La lieue	*Leuca*,	*Lekua*.
Le saucisson	*Lucanica*,	*Lukaïnka*.
Une cape ou crête	*Cucullus*,	*Kukula*.
Le chant du coq	*Cucurire*,	*Kukurruku*.
Un torrent	*Torr-ens*,	*Tourr-ousta*.

L'identité des mots onomatopéiques, de ceux qui expriment par imitation les choses bruyantes ou sonores, ne mérite pas qu'on s'y arrête; il y a, dans toutes les langues, de ces similitudes illusoires dont les philologues ne tiennent pas compte au point de vue des origines et de l'histoire. Le latin et le basque ont imité le roulement d'une chute d'eau par le radical *torr*, *tourr*, inspiration naturelle qui aurait pu venir à deux peuples antipodes; puis le mot onomatopéique a été modifié selon le génie grammatical de chaque langue. Le radical latin a reçu, à l'état de suffixe, le participe *ens*, étant, qui est, pour signifier littéralement tout ce qui est *torr*, grondant, un torrent. L'*Eskuara* lui a adjoint plus savamment une autre désignation de l'eau, *ou*, *ou*, également onomatopéique, et, par la terminative *sta*, déjà consacrée dans

d'autres mots à peindre les flaquements de l'eau, il est parvenu à imiter le bruit sonore et la chute des torrents, *tourrousta*. L'unité de l'homme, comme espèce intelligente et raisonnable, a tracé, pour la variété des dialectes du langage universel, un cercle d'harmonies imitatives dans lequel toutes les langues rentrent à leur manière. On ne doit donc pas s'étonner de rencontrer des consonnances frappantes et multipliées dans ce vaste concert de dialectes exprimant tous les mêmes idées et les mêmes objets.

Les Ibères et les Latins donnaient le nom de *spartum*, *esparto*, à une sorte de jonc. Les Romains en faisaient des cordages, et les Basques modernes en font encore des sandales de corde. Voilà un de ces mots dont l'origine sera éternellement douteuse. Celui de *lukaïnka*, par lequel on désigne le saucisson chez les Basques, est au contraire italique; c'est dans la vie des camps, en bivouaquant sous les aigles, à Rome, que les guerriers vascons firent connaissance avec ce comestible appelé en latin *lucanica*, parce qu'il venait de Lucanie et que le saucisson de cette province avait de la réputation parmi les gastronomes de l'antiquité. Martial a dit, dans ses Epigrammes :

Filia picenæ venio lucanica porcæ.

Mais le poivre ou le piment, qui servait à assaisonner le saucisson de Lucanie, portait en latin le nom de *piper*, qui est euskarien. De *pipi*, petit, fut formé dans cette dernière langue le mot *pipita*, pépin; et de *pipit-er*, pépin ou granule qui brûle, qui pique la langue, les Ibères firent le nom du poivre et du piment. Cette dernière étymologie est du jésuite Larramendi; et plût

à Dieu que toutes celles qu'il a hasardées fussent aussi fondées que celle-là. Malgré tout, il y a dans le latin, comme il y eut dans l'ancien étrusque, une foule d'expressions dont l'origine ibérienne est facile à prouver. Citons le nombre deux, *bi*, *biga*. Le cantabrisme de ce mot est prouvé par une série de formations, dans lesquelles il est employé avec une profondeur de signification qui atteste leur originalité. Dans quelques - unes de ses applications, il révèle le principe constant de dualité qui a présidé à la structure harmonieuse de tous les corps, depuis les plantes jusqu'à l'homme.

Bi, *bia*,	Deux, le deux.
Bi (*amar-*),	Douze.
Bi-garrena,	Deuxième.
Bi-gherrenekoric,	Deuxièmement.
Bi-etan,	Deux fois.
Bi-na-tan, *biratan*,	Chacun deux fois.
Binaka, *birazka*,	Deux à deux.
Biahorea,	Division, tumulte.
Bide,	Chemin.
Bi (*Zu-*)	Pont.
Bia (*Zuru-*)	Echelle.
Bil-doa,	Sillon.
Bi-hia,	Toute graine.
Bi-otza,	Le cœur.
Bi-darra,	Le menton.
Biz-karra,	Le dos, l'échine.
Bil,	Réunir, ramasser.
Biribil,	Rond, assemblé sur soi.
Bilho,	Les cheveux, la chevelure.

La manière uniforme et absolue dont la langue

cantabre se sert du mot *bi* pour exprimer toutes les idées, tous les rapports, même les plus éloignés, de dualité, ne peut laisser le moindre doute aux yeux des philologues sur l'origine ibérienne de ce nombre. La même chose n'a pas lieu dans le latin, qui exprime la dualité par le radical celtique *duo* (ainsi que le grec), notamment dans les mots *duo, duodecimus, duodeni, duplex, duplicare, dubitare, duellum*, etc. Et ce qui achève de prouver la vérité de notre assertion, c'est que le *duo* étrusque se retrouve dans tous les dialectes celtiques et scythiques d'Europe et d'Asie, qui sont congénères avec le latin : en grec, *dyo* ; en irlandais, *dcc* ; en celto-breton et gallique, *daou;* en sanscrit, *duaïam* ; en indoustani, *duaï;* etc. Le seul latin classique s'est emparé du nombre *bi*, emprunté à l'ibérien primitif : les Romains en firent *biga*, pour désigner un char attelé de deux chevaux, et le même mot se conserva dans l'italien vulgaire, où il signifiait un petit chariot à deux roues. Ce nombre radical était si facile à combiner avec tous les modifiants, pour en faire des adjectifs complexes, que les Latins s'en emparèrent comme il a été dit, et en firent quarante-cinq composés celtibériens dont le dernier, dans l'ordre alphabétique, est *bisultor*. Nous avons relevé, dans un opuscule, entre une foule d'erreurs de Court de Gébelin, celle qui fait venir ce surnom du dieu Mars, du nombre *bi*, deux, et du radical celtique *sal*, sauter, bondir, lequel se changerait en *sil* et *sul* pour la commodité de l'étymologie.

Le nombre *bi*, en premier lieu, n'est point celtique, et le mot *sal*, sauter, n'entre pour rien dans la composition du surnom *bisultor*, qui signifie vengeur deux fois.

Il fut donné pour la première fois à Mars par l'empereur Auguste, qui dédia un temple au dieu de la guerre sous cette invocation, en mémoire des deux vengeances qu'il avait exercées, l'une contre les meurtriers de César, l'autre contre son compétiteur Antoine : il ne pouvait pardonner à ce dernier l'outrage de n'avoir pas voulu épouser sa sœur Octavie. Nous faisons cette remarque à l'intention des philologues aventureux, pour établir que la vaste érudition de l'auteur du *Monde primitif* ne suffisait point encore à le préserver d'erreur. Et pourtant, auprès des Du Mége et des Pierquien qui courent, Court de Gébelin était un puits de science.

Reste que le latin classique, postérieur de plusieurs siècles au long séjour des Euskariens en Italie, est lui-même, à quelques égards, un dialecte celtibérien. Si l'on scrute la mythologie latine, dans tout ce qu'elle n'a point emprunté des Grecs et en dehors de tout ce que les Grecs eux-mêmes ont pris des Indiens et des Egyptiens, on ne trouve que des mythes celtibériens dans la religion des Corybantes. Tous les mythologues ont reconnu, dans le *Janus* étrusque, le *Jaon* ou *Jaon-Goiko* des anciens Ibériens et des modernes Cantabres. Le chef des dieux latins, *Ju-piter*, porte lui-même un nom celtibérien ; car si le mot *piter* signifie la paternité en sanscrit, en zend ou vieux persan, en latin, en gallique, en un mot, dans tous les dialectes celto-scythes, le mot *Iao*, écrit comme un symbole radieux et trinitaire au frontispice des cosmogonies anciennes, fut originairement euskarien. Les Basques s'en servent encore pour désigner soit la divinité, soit l'autorité du chef de famille ; ils en ont même fait un titre de politesse. En étudiant, au point de vue physiologique, les

harmonies les plus mystérieuses de la parole humaine, on arrive à définir le nom divin à peu près comme les doctes hébraïsants. Les formes paraboliques dont ces derniers se sont enveloppés en écrivant leur théorie des qualités et des propriétés divines, ne peuvent être que de sublimes ténèbres pour d'autres que pour les initiés ; inconvénient inséparable de tout langage conventionnel qui n'est pas fondé sur la simplicité de la nature. Le *Lexicon cabalisticum*, raillé dans un long article de l'Encyclopédie voltairienne, n'est pas assurément un guide à suivre pour pénétrer dans ces études occultes ; mais l'esprit qui a inspiré cette appréciation appartient à l'école sceptique, dont la méthode était de chercher le bon sens en dehors de la tradition, et de tuer la foi au détriment de la scienee ; c'est celui d'un philosophisme étroit, destructif de toute interprétation satisfaisante de la vénérable antiquité.

CHAPITRE XI.

De l'*Eskuara*, et de ses rapports avec les langues primitives de l'Afrique, et avec le dialecte indo-germanique ou *Sam-Skrada*.

Eickhoff a constaté la parenté de l'euskarien avec les langues africaines, Wiseman a prouvé qu'il était en communauté de termes avec l'égyptien antique. Le moyen de douter que les Euskariens, ici nous ne pouvons plus dire les Ibères, aient habité, à une époque des plus reculées, au moins la bordure nord de

l'Afrique, lorsque nous trouvons dans ces contrées des tribus d'*Ainherrites*, d'*Apothomites*, de *Chourites*, de *Muturgorres*, et des centaines de noms de villes aussi évidemment euskariens que ceux de Châteauroux, de Fontenay-sous-Bois et Fontenay-aux-Roses sont des noms français.

Arramaïa,	Ville du rocher de Maïa.
Arzabal,	Ville de la roche large.
Arbalte,	Ville vers les rochers.
Arbaka,	Ville des rochers épars.
Arrachotu,	Ville des rocailles.
Archile,	Ville de la roche percée.
Arragaïn,	Ville de la roche haute.
Arripa,	Ville sous le rocher.
Ourbara,	Ville de l'eau dormante.
Bilbana,	Ville groupée.
Obilla,	Même signification.
Eïharzeta,	Paysage desséché, brûlé.
Olhapia,	Ville sous les bergeries.
Olhabassa,	Ville des bergeries sauvages.
Zubia,	Ville du pont.
Zubiour,	Ville de l'eau du pont.
Zubiri,	Cité du pont.
Sugarra,	Ville du feu en flammes.

Nous omettons *Uzarra, Uzargala, Saraghina, Saraka, Ilaka, Buthouriz, Buthura*, et tant d'autres cités africaines, dont les noms, recueillis par Strabon et Ptolémée, se conservent encore, appliqués à des villes, des villages, des hameaux, des vallées, des sites ou paysages, dans le territoire des Basques pyrénéens.

Cette étude de la géographie antique nous porta à

soupçonner l'existence primitive des Euskariens dans l'Indoustan, et nous fit découvrir les rapports du basque et du sanscrit, jusque-là inaperçus. Depuis lors, des publications savantes ont été faites, dans lesquelles, tout en reconnaissant la parenté du sanscrit et de l'euskarien, on veut faire de ces deux langues des dialectes du vieux tartare ou massagète. Cette dernière croyance est un reste de vieille erreur; l'*Eskuara* indoustanique n'était pas plus tartare que l'*Eskuara* ibérien ou espagnol n'était celte ou gaulois. La civilisation euskarienne appartient au Midi, comme la barbarie de l'ère ancienne aux Hyperboréens; elle précéda en Espagne et en Italie l'invasion des Illyriens et des Celtes, dans l'Indoustan celle des Maha-Sagatay, c'est-à-dire des Massagètes ou grands Scythes: ce qui la reporte forcément aux siècles les plus reculés de l'ère appelée à juste titre primitive et patriarcale, plus haut et plus loin que le polythéisme et les fables mythologiques. Le sanscrit, à ce compte, devient l'*erdara*, le celtibérien de l'Orient; fait constaté dans le nom même de *Sam-Skrada*, que lui donnent les Bramines, et qui est l'équivalent parfait du mot *erdarada*; puisque en sanscrit *sam* signifie moitié, comme le mot *erdi* chez les Cantabres, et que la seconde partie des deux dénominations, par ses radicaux et ses composés *eushakara*, *skrada*, *uskara*, *uskarada*, est un terme commun aux deux langues. Cette dualité tartaro-euskarienne du sanscrit se rencontre non-seulement dans ses éléments vocalisateurs, tantôt âpres et ineuphoniques, comme appartenant au dialecte gète, tantôt larges et harmonieux comme dans l'ibérien; non-seulement encore dans ses aspirations incomplètes vers la synthèse grammaticale; mais dans sa nomenclature

double ou mêlée, où les mots euskariens sont en assez grand nombre. Citons-en quelques-uns.

Ama, Ama,	Une mère.
Ata, Ata, aïta,	Un père.
Asza, Aïzia,	Le vent.
Ashua, Astua,	L'âne, une bête de somme.
Tanaïa, Anaïa,	Un frère ou un fils.
Purua, Burua,	L'Orient, la tête, l'origine.
Purusa, Buruzaghia,	Un homme, tête ou chef.
Puruacah, Burhasoac,	Les ancêtres.
Kara, Kara,	La main ou la manière.
Kuta, Kukuta,	La crête, cime ou sommet.
Kuzurra, Zakurra,	Un chien.
Zarrama, Zakurrama,	Une chienne.
Djazti, Azti,	Un devin.
Djana, Jana,	La nourriture, le manger.
Djana (sarua) Jakina (oro)	Celui qui sait tout.
Gagana, Gagaña,	Le ciel, le haut firmament.
Idwa, Idia,	Un bœuf.
Izha, Izhana,	Celui qui est, Dieu.
Irz, Izar,	Une étoile.
Nir, Nigar,	Les larmes.
Zuurta, Zuurra,	Le sage, la sagesse.
Ouha, Oura, Ouha,	L'eau, l'élément liquide.
Ourzti, Ouri,	La pluie.
Oursanti, Ourchita,	La goutte d'eau.
Ouhatsara, Ouhaldea,	Le déluge.
Ouarsapo, Ourapo,	La grenouille ou crapaud d'eau.
Sou, Sou,	Le feu.
Squaru, Souri (ehor),	L'éclair fulminant.

Siouccha, *Chouka*,	La flamme, ce qui dessèche.
Siouba, *Soughia* (*heren*),	Le grand dragon.
Souki, *Soughi*,	Un serpent.
Sou-Meru, *Sou-Meru*,	Le Méru de feu.
Souarga, *Souharghia*,	Le ciel des élus ou des feux brillants.
Souassa, *Souatsa*,	Le souffle igné, animé.
Soutu, *Souritu*,	La pureté, ce qui a été blanchi.
Soucla, *Soucoloria*,	La couleur blanche.
Souryen, *Sourien-a*,	Le soleil, le plus blond.
Arghia, *Arghia*,	La lumière.
Arghiama, *Arghiama*,	La lumière-source.
Souarghiama, *Souarghiama*,	Le firmament ou la source des feux lumineux.

La première série est celle des mots sanscrits : nous l'avons prise du vocabulaire classique des Bramines, avec l'orthographe que leur donne le docte Paulin, devenu, pendant trente années de séjour et de mission dans l'Indoustan et le Malabar, l'un des meilleurs sanscriotes de l'Europe : les mots de la seconde série appartiennent au vocabulaire cantabre. Ce ne sont point à coup sûr des ressemblances de hasard, des consonnances onomatopéiques. Nous aurions pu en grossir le nombre et faire un volume, selon la méthode de dissertation usitée dans les derniers siècles. Il est à remarquer que les mots euskaro-indiens ne figurent dans la liturgie des Bramines qu'à l'état traditionnel et comme dénominations mythologiques ; il en est une foule dont les sanscriotes ignorent la définition, qui ne saurait être fournie que par les dialectes cantabriques. M. Du Mége

dira-t-il maintenant que le basque et le sanscrit doivent les mots *aïta*, *ama*, père, mère, aux deux gallicismes enfantins *papa! maman!* Faudra-t-il croire, selon lui, que les Ibères avaient emprunté ces deux mots au français, avant de composer en leur langue les dérivés qui désignent l'aïeul, l'aïeule, le parrain, la marraine, le père nourricier, la mère nourricière : *aïtona*, *aïtanagussia*, *aïtasaba*, *aïtaso*, *aïtagoïa*, *aïtagno*, *aïtagni*, *eguz-aïta*, *aïtabitchi*. — *Amona*, *amanaüssia*, *amasaba*, *amaso*, *amagoïa*, *amagno*, *amagni*, *eguzama*, *amabitchi*. Tout au contraire, les deux radicaux euskariens *aïta*, *ama*, sont de la plus belle antiquité historique, si bien qu'ils ont précédé dans l'Indoustan l'invention de la mythologie des Bramines. Le sanscrit, avons-nous dit, est l'erdara, le celtibérien de l'Orient; c'est le dialecte des Tartares, Massagètes ou grands Scythes, mêlé à une petite portion de l'*Eskuara* asiatique. Comme dans le zend, le latin, le celtique et la plupart des langues hyperboréennes, on y trouve les mots *piter*, *miter*, signifiant un père, une mère; mais le même sanscrit, dans sa partie liturgique, conserve toujours les mots euskariens *aïta*, *ama*, qui sont communs aux dialectes cantabres. Le soleil est appelé dans les livres sacrés des Indiens, *Souri*, *Chouri*, *Sourien*, *Chourien*; tout Basque traduira cette dénomination par blanc, le plus blanc, blond, le plus blond; car le soleil était pour les Ibères, dans la langue poétique, comme le Phœbus des Grecs et des Latins, le dieu, l'astre à blonde chevelure. Le soleil est encore appelé dans la théogonie indienne *arghi-ama*; et nous savons qu'en sanscrit *arghi* signifie la lumière, et *ama* la mère, la source de toute chose : ces deux mots ont la même signification, ou plutôt n'en ont point d'autre

dans les dialectes cantabriques. Les radicaux euskariens *sou*, feu, *arghi*, lumière, se combinent dans le mot poétique de *sou-arg-am*, que les Bramines donnent au firmament étoilé, au paradis olympique; et il n'y a, dans les Pyrénées euskariennes, Vascon si dépourvu d'intelligence, qui, au mot de *souarghia*, ne fût en état de traduire et de définir le mot sacramental de la religion indienne, aussi bien et mieux peut-être que tous les prêtres charlatans des bords du Gange. Que nous veut donc M. Du Mége avec ses Honoriaques et ses patois romans?

Dans toute la partie du vocabulaire qui n'est pas empruntée à l'euskarien, les mots sanscrits appartiennent à la vocalisation scythique, et se retrouvent dans le zend, l'hébreu, le grec, le latin, le galtique; en un mot, dans toutes les langues de la même dérivation hyperboréenne. Mais leur prononciation âpre et tudesque se trouve adoucie dans le sanscrit par l'emploi répété de la voyelle *a*. Ce remplacement est si général que la prononciation sanscrite en acquiert une ressemblance frappante avec celle de l'*Eskuara*.

EN LATIN.	EN SANSCRIT.
Debilitas,	*Abala*.
Rivus,	*Ariva*.
Carmen,	*Carma*.
Collum,	*Galla*.
Gelu,	*Gela*.
Nomen,	*Nama*.
Novus,	*Nava*.
Navis,	*Nahva*.
Nox,	*Nisha*.
Uterus,	*Udara*, etc., etc.

On reconnaît dans toutes ces terminaisons le génie de la déclinaison euskarienne. Il est incontestable que l'*Eskuara* indoustanique avait modifié la forme sanscrite, plus encore que les dialectes primitifs de l'Italie n'avaient affecté la langue étrusco-latine dans ses transformations. En effet, prenons les noms communs au latin et au sanscrit, à l'état de radical, c'est-à-dire en les dépouillant des articles galliques et des suffixes déclinatives; nous aurons les mots *carm*, *col*, *gel*, *nom*, *nav*, *nox*, *uter*. Les déclinant après cela selon la grammaire cantabre, nous obtenons *carma*, *colla*, *gela*, *noma*, *nava*, *noxa*, *utera*; formations qui ont avec les mots sanscrits correspondants la similitude la plus frappante.

On voit avec quelle profusion les Bramines sanscriotes répandirent l'*a* euskarien dans leur vocabulaire. Cette voyelle se remarque en sanscrit, tantôt servant à donner aux mots gétiques une prononciation plus uniforme et plus large (ainsi les radicaux latins *nom*, *nov*, *uter*, *col* deviennent en sanscrit *nam*, *nav*, *udar*, *cal*), tantôt comme désinences de la déclinaison. Quelquefois l'*a* joue ce double rôle, comme dans les noms de nombre, entre lesquels l'unité seule pourrait être regardée comme étant de provenance euskarienne.

Unus,	*Eca.*
Duo,	*Duaïam.*
Tres,	*Traïam.*
Quatuor,	*Tschatuar.*
Quinque,	*Pantchamam.*
Sex,	*Szasztamam.*
Septem,	*Saptamam.*
Octo,	*Asztamam.*

Novem,	*Navamam.*
Decem,	*Dazhamam.*

L'homme le plus étranger à la philologie comparée sera frappé de voir que le latin, le grec, l'irlandais, le gallo-breton, comptent de la même manière que le sanscrit : — *Unus, duo, tres.* — *Hen, dyo, tria.* — *An, da, tri.* — *Unan, daou, try, etc.* Le nombre quatre de l'irlandais, *ceithar*, tient le milieu entre le *quatuor* latin et le *tschatuar* sanscrit. Le cinq, en irlandais *cuig*, est semblable au *quinque* latin ; le *pantchamam* sanscrit est l'équivalent du *pente* grec et du *pemp* gallique. Le *decem* du latin, en grec *deca*, en sanscrit *dazhamam*, n'est autre chose que le *dec* celtique, l'irlandais *deich* allongés d'une suffixe déclinative selon le système de la grammaire euskarienne.

Ces observations nous conduisent à en faire une d'un ordre plus général. Les langues du groupe celtique faisaient usage de la grammaire analitique ou méthodique; elles avaient des articles préposés et n'employaient point de suffixes en déclinaison. Les Sabins et les Romains disaient par exemple, au lieu de *famula* et *famulus*, *famul*, durant les premières époques de la latinité; Festus et Varron nous apprennent que le dialecte osque disait *famel.* Dans une inscription de ce dernier dialecte on a signalé cette phrase grammaticalement remarquable : *entr'ar feimuss*, entre les confins. Le mot *ar*, dans cet exemple, est un article véritable. Le gallique ou bas-breton, regardé avec raison comme le reste précieux de l'ancienne langue des Celtes, se sert d'un article équivalent, pour dire : *ar bed*, le monde; *ar currun*, le tonnerre; *ar gouan*, l'hiver.

Quelquefois les Celtes faisaient précéder les noms d'un article numéral, comme les Bretons qui disent encore : *ur stereden*, une étoile ; *ur guabren*, une nuée ; *ur squiant*, un génie ; *ur aël*, un ange. Ce fut de ces particules, et autres semblables, que le latin se servit plus tard comme d'autant de suffixes pour se donner, à l'imitation de la langue des Ibères, une déclinaison synthétique. Mais, quand la chute de la civilisation romaine relégua le latin de Virgile dans les livres compris seulement de la classe lettrée, cette langue subit chez tous les peuples du midi de l'Europe une grande déformation représentée par l'ensemble des patois romans. Après tant de belles aspirations vers la synthèse euskarienne, le latin retomba dans la méthode analitique, décomposa sa déclinaison, détacha ses affixes, changea toute sa syntaxe ; en un mot, redevint dans les patois romans à peu près ce qu'étaient les anciens dialectes celto-italiques, èque, marse, osque, volsque, samnite, sabin, campanien, lucanien et brutien. C'est ainsi qu'en patois roman, béarnais, gascon, languedocien, provençal, on dit *ú amic, ú loup, ú frut, la mâ, lou fraï*, partout où le latin avait adopté les cas postposés de la déclinaison cantabre, en disant *amicus, lupus, fructus, manus, frater*, etc.

Le sanscrit eut la même destinée que le latin ; car tous les procédés de la logique humaine tournent dans le même cercle, qui est beaucoup plus borné qu'on ne le croit communément. Toute la différence, c'est que le sanscrit ne devint jamais populaire dans l'Indoustan ; au contraire, l'état républicain avait fait de la langue de Numa celle de la politique et de la guerre. L'art oratoire avait sur les tribunes publiques de Rome un

trône élevé d'où il régnait en souverain sur les esprits. Chez les Bracmanes, la langue sacrée, expression conventionnelle d'un symbolisme ténébreux à dessein et inaccessible à l'ignorance des castes serviles, ne descendit jamais du redoutable sanctuaire où elle rendait ses oracles religieux. Les prêtres, les théosophes qui arrêtèrent cette langue mystagogique, prirent presque tout le matériel de son vocabulaire dans les dialectes scythes, apportés par l'invasion guerrière. Dans le but qu'ils se proposaient, le mieux qu'ils eurent à faire fut de changer le système grammatical, et d'adopter, avec la synthèse euskarienne, un certain nombre de termes de cette langue primitive, les plus beaux, les plus précieux par leur signification philosophique, et qui devaient être comme le sceau de leur cosmogonie. Peut-être même que cette formation fut moins l'effet du calcul que de la pente naturelle des choses : peut-être même aussi que les premiers prêtres des Indo-Scythes, initiés dans les lettres euskariennes, ou appartenant à la race vaincue, prirent leurs premières armes spirituelles dans la lumière de la civilisation patriarcale, prête à s'éteindre dans tout l'Orient. Et si la religion qu'ils fondèrent fut de leur part une réaction de l'intelligence sur la force brutale ; si au glaive des conquérants, par un esprit de vindicte sociale, ils opposèrent celui des divinités malfaisantes, leur vengeance profondément conçue fut séculaire et cruelle ; le génie de l'homme n'en a jamais réalisé de plus terrible : elle fait frémir.

Pendant ce temps la langue vulgaire des Indo-Scythes resta ce qu'elle était : un dialecte gète assez barbare soumis aux règles de la grammaire analitique. Aussi, grâce à l'immuabilité que le sceptre de plomb d'une

superstition toute puissante avait communiquée à la société indienne; aujourd'hui encore, si l'on dépouille le sanscrit liturgique, cette langue environnée d'un nimbe si éclatant et si mystérieux, des formes que la grammaire euskarienne avait prêtées à son verbe et à sa déclinaison, on retrouve avec une exactitude syllabique le vocabulaire des patois indiens : *sarpa* devient *sarp; shastrah*, *sciastr; dharma*, *darm; veda*, *ved; shudda*, *scidd; iwa*, *iw; danda*, *dand; karanah*, *kar;* etc., etc. Le lecteur, en tête de ces exemples, aura reconnu le radical celtique *serp*, en castillan *sierpe*, dont les Latins avaient fait *serpens*. Les Bramines prononcèrent et déclinèrent ce mot à l'euskarienne, en disant *sarpah*; mais, à côté de cette expression celto-scythe, le sanscrit liturgique conserve le mot euskarien ou vasco-cantabre *soughe*, *souki*, qui désigne également le serpent. Du mot gétique *ign* les Latins firent *ignis*, et les Bramines à l'euskarienne *agnia;* mais, parallèlement à l'expression tartare, le sanscrit adopta le mot euskarien *sou*, qui désigne, comme nous l'avons déjà dit, chez les Cantabres, le feu et le serpent. Le feu s'appelle encore en sanscrit, suivant ses différentes acceptions, *vahni*, *barhi*, *pavaca*, *anala*, *rhohita-shua;* l'eau y reçoit aussi diverses dénominations, la plupart celtiques, *nir*, *gelam*, *salilam*, *camalam*, *kilala*, *amrdam*, *givanam*, *arnam*, *toyam*, *sambaram*, *pani*: mais les deux mots génériques, les mots cantabres *sou*, *chou*, *ouha*, *our*, *ouri*, désignatifs du feu, du serpent et de l'eau, font aussi partie des richesses du sanscrit, qui les combine savamment dans quelques expressions liturgiques, notamment dans celle de *uhasouquiz*, consacrée à invoquer les sources des feux ou des serpents célestes. La même langue

possède plus de cinquante expressions figurées, bâties sur le même radical euskarien *sou*. Le nom de l'eau, *our*, a concouru à former les noms primitifs d'une foule de villes indiennes situées à la proximité de quelque fleuve ou rivière.

Sur le Chabero,	*Abour.*
Sur le Selenus,	*Akour.*
Sur le Tyndis,	*Apothour.*
Sur le Pseudostomius,	*Baleokour.*
Sur le Chabero,	*Kalour.*
Sur le Selenus,	*Korindiour.*
Sur le Pseudostomius,	*Koreliour.*
Sur le Baraïza,	*Korriour.*
Sur le Tyna,	*Iatour.*
Sur le Chabero,	*Ikhour.*
Sur le Pseudostomius.	*Ipokour.*
Sur l'Indus,	*Ithagour.*
Sur le Chabero,	*Magour.*
Sur le Tyndis,	*Mapaour.*
Sur le Selenus,	*Mantitour.*
Sur le Baraïza,	*Maztanour.*
Sur le Namadus,	*Modour.*
Sur le Nanaguna,	*Naghiour.*
Sur le Pseudostomius,	*Palour.*
Sur le Tyna,	*Phour et Poleour.*
Sur le Pseudostomius,	*Podoperour.*
Sur le Messolus,	*Skopalour.*
Sur le Baraïza,	*Tenour.*
Sur le Namadus,	*Theïatour.*
Sur le Baraïza,	*Zilour, etc., etc.*

Il y a aussi les noms d'une foule de villes patriarcales

qui ont fleuri simultanément dans l'Inde et l'Ibérie espagnole, durant l'âge primitif. Si l'on réfléchit qu'ils furent recueillis par les géographes grecs, qui ont si étrangement défiguré la nomenclature des provinces vasco-cantabres; que beaucoup de ces noms primitifs durent être changés ou corrompus par le fait de la domination étrangère et du cours des siècles, on conviendra que, vu la haute antiquité de l'époque à laquelle nous sommes forcé de remonter, le nombre de ceux qui restèrent purs, inaltérés, et pour nous traduisibles ou reconnaissables, est véritablement prodigieux. Il nous semble même, sauf prévention, qu'en matière d'archéologie primitive, peu de doctrines sont appuyées sur des preuves aussi évidentes et aussi fortes que celles dont nous faisons ici l'exposition succincte.

Ibérie Espagnole,	*Arghiri.*
Indo-Pandions,	*Arghiri.*
Ibérie Pyrénéenne,	*Arramagora.*
Indo-Lymirices,	*Arramagora.*
Ibérie Pyrénéenne,	*Arretacharra.*
Indo-Chartes,	*Arretacharra.*
Ibérie Pyrénéenne,	*Artho-arta.*
Indo-Paropamises,	*Artho-arta.*
Ibérie Pyrénéenne,	*Sokharangora.*
Indo-Ichtyophages,	*Sokharangora.*
Ibérie Pyrénéenne,	*Suhanagora*
Indo-Ibériges,	*Suhanagora.*

Ibérie Pyrénéenne,	*Aganagora.*
Indo-Lestares,	*Aganagora.*
Indo-Marandes,	*Aganagora.*
Ibérie Pyrénéenne,	*Salata.*
Indo-Ibériges,	*Salata.*
Ibérie Pyrénéenne,	*Salagaza.*
Indo-Caspires,	*Salagaza.*
Ibérie Pyrénéenne,	*Salanburu.*
Indo-Ibériges,	*Salanburu.*
Ibérie Pyrénéenne,	*Zubiri.*
Indro-Drylophilites,	*Zubiri.*
Indo-Ibériges,	*Zubura.*

Indépendamment de ces noms, dont plusieurs sont communs à la géographie primitive de l'Afrique, celle de l'Inde présente encore une foule d'appellations euskariennes, sur les terminatives *ra, ara, gara, aragara,* terminatives exclusivement cantabres, inconnues à tous les dialectes celtiques : sans compter qu'il n'est pas une seule de ces dénominations indiennes qui ne se conserve et ne se retrouve encore, de nos jours, dans la géographie des Basques Pyrénéens.

Indo-Hanbestes,	*Agara.*
Indo-Marandes,	*Aragara.*
Indo-Ariaces,	*Armagara.*
Indo-Caspires,	*Arripara.*
Indo-Scythes,	*Astakapara.*
Indo-Caspires,	*Asthobalasarra.*
Id.	*Chonamagara.*
Id.	*Indabara.*

Indo-Rhandamarcottes,	*Larreagara.*
Indo-Caspires,	*Lighinara.*
Indo-Ariaces,	*Mandagara.*
Indo-Scythes,	*Orbadara.*
Indo-Ariaces,	*Ormenogara.*
Indo-Hanbestes,	*Souhara, etc..*

CHAPITRE XII.

Parallèle de la langue Basque et des patois gasco-romans.

M. Du Mége et son disciple, M. Pierquien de Gembloux, nient à la langue basque son ancienneté et son originalité. Ils prétendent que les langues et les patois romans lui ont fourni une bonne part de sa nomenclature. Et comme l'*Eskuara* n'a été et n'est avoisiné que par le castillan, le béarnais et le gascon, c'est à ces trois dialectes que l'on doit rapporter les emprunts qu'il aurait faits à la dérivation latine; ces emprunts sont imaginaires. L'euskarien ne doit presque pas de termes aux langues romanes, et leur en a fourni lui-même un grand nombre. La langue ibérienne ayant prédominé en Novempopulanie jusqu'à la conquête des Romains, il était impossible que le nouveau patois ne gardât aucune trace de l'idiome primitif. Les relations entretenues dans la suite par le voisinage, et devenues plus étroites pendant les guerres carlovingiennes, durent aussi contribuer à introduire dans les patois gasco-romans bien des mots de la langue montagnarde.

Néanmoins la disparité des deux langages est si profonde dans tout le reste, que le Basque et les patois sont en contact depuis dix-huit siècles, sur toute la ligne frontière des deux pays, sans qu'ils se confondent jamais et sans qu'il en soit résulté un dialecte mixte.

Que M. Du Mége et ses disciples daignent y faire attention : la philologie est, de toutes les sciences, celle qui exige le plus d'études comparatives, le plus de profondeur et de sagacité dans l'esprit. Les langues sont la révélation de tous les procédés de l'intelligence humaine ; elles recèlent, à titre de prémisses, toutes les richesses de l'idéalité, tous les éléments de la logique et de la poésie. L'étymologie des mots et la définition des idées sont des opérations de l'entendement tellement délicates et difficiles que les anciens, à leur tête Platon et Aristote, pensaient que les dieux seuls étaient capables d'y réussir. L'étude laborieuse des langues est loin d'être suffisante, sans une inspiration, ou, si l'on veut, une faculté d'un ordre spécial. Que doit-il donc en être, lorsqu'à l'absence de cette précieuse faculté l'on joint une rare ignorance des choses dont on a la prétention d'écrire magistralement, et que pour comble on se mêle de philologie historique.

En ceci, grâce à un peu d'attention, nous avons surpris le secret de la méthode de M. Du Mége. Il a lu à la page 4, du premier volume du Dictionnaire trilingue de Larramendi, au mot castillan *Aberes* : « ABERES, « fortune, richesse, vient du Baskuence *abere*, troupeau, « bétail ; et anciennement les richesses consistaient en « troupeaux, et pour cela nous appelons les riches « *aberatsac*, comme le latin les appelle *pecuniosos* de « *pecus*. Ainsi, ce mot ne vient point de *aber* ou *haver*. »

M. Du Mége n'a fait que retourner la proposition de Larramendi, puis recourant au petit vocabulaire basque de Fleury Lécluse, il y a pris, dans le même ordre alphabétique et avec la même orthographe vicieuse, pour en attribuer l'origine au patois gasco-roman, tous les mots en *abé* qui suivent :

STATISQUE, 2me VOL., PAGE 200 :

Aberastasuna,	Richesse,	Viennent d'*aber*, mot roman qui signifie *avoir*.
Aberastea,	S'enrichir,	
Aberastua,	Enrichi,	
Aberax,	Riche, pécunieux,	
Abere,	Bétail,	

Il serait difficile de faire de l'érudition à moins de frais, et de prendre plus exactement le contre-pied de la vérité. La conséquence à tirer serait que les Ibères n'avaient jamais possédé de bétail, ni imaginé de mot pour désigner ce premier trésor de l'homme, avant la formation des patois romans; c'est-à-dire avant que la conquête de César eût introduit une latinité corrompue en Novempopulanie. Il n'est pas prouvé, malgré Larramendi, que le mot castillan *aberes*, fortune, vienne du basque *abere*, bétail; mais il est évident que le mot euskarien *abere*, bétail, ne saurait provenir du mot roman *aver*, avoir. Et voyez comme la *Statistique* montre le bout d'oreille, maladroitement; elle s'est bien gardée de citer le mot latin *habere*, dont le roman n'est qu'une corruption : plutôt le patois toulousain ou béarnais que la langue de Florus, de peur de faire remonter les Euskariens, par cet emprunt, d'ailleurs supposé, à ces fameux Cantabres et Vascons que M. Du Mége ne

veut pas absolument leur donner pour ancêtres. Sans nous appuyer de l'autorité de Larramendi, qui n'est pas toujours sûre, il nous suffira d'un petit parallèle entre le basque et le latin sur l'expression des mêmes idées pour faire comprendre en quoi ils diffèrent, quoique semblables en tout ce qui constitue les règles d'unité du langage humain.

EN LATIN.

Pecuniosus,	*Riche*,	Vient de *pecunia*.
Pecunia,	*Argent*,	Vient de *pecus*.
Pecus,	*Bétail*,	Vient de l'onomatopée *péé*.
Peccare,	*Pécher*,	Vient de *pecus*.

EN ESKUARA.

Aberats-tassun,	*Richesse*,	Vient de
Àberats,	*Riche*,	Qui vient de
Abere,	*Bétail*,	Qui vient de l'onomatopée *béé*, d'où
Abre,	signifiant le brutisme, l'instinct grossier des bêtes.	

Le parallélisme est parfait dans les deux idiomes ; la même chaîne d'idées et d'analogies se trouve exprimée dans les deux vocalisations ; le point de départ est le même, c'est la même onomatopée *béé*, *péé*. La définition de la richesse selon l'*Eskuara* et le latin nous reporte à l'âge de Saturne, l'âge pastoral où les troupeaux formaient la richesse des Ausoniens et des Ibères. Maintenant si l'on veut en quatre mots savoir la différence qui existe entre le vocabulaire d'une langue véritable et un patois de dérivation, on verra que dans le gasco-roman et le castillan lui-même, la chaîne philosophique des définitions et des idées se trouve rompue

aussi souvent qu'ils prennent leurs mots à des sources différentes. La même chose a lieu en français.

Riche	*Richè,*	*Rico.*
Pécune	*Diner,*	*Dinero.*
Bétail	*Betet, Bestia,*	*Ganado.*
Péché	*Pecat,*	*Pecado.*

Passons du gasco-roman à cette langue castillane que d'immortels chefs-d'œuvre ont à peine tirée de la classe des patois. Oïhenart cite pour les trois premières lettres de l'alphabet, un grand nombre de mots que l'*Eskuara* lui a fournis. M. Du Mége se sert d'Oïhenart comme de Larramendi pour prendre l'inverse de son affirmation; il signale, comme empruntés du castillan par l'*Eskuara*, les mêmes mots qu'Oïhenart a désignés comme ayant été pris de l'*Eskuara* par le castillan : tant il est dans la nature de son esprit de n'être jamais dans la vérité, et de corrompre tout ce qu'il touche ! Larramendi a fait le dépouillement du vocabulaire castillan, par ordre d'origines. Il résulte de son travail, susceptible d'être épuré, que le basque serait après le latin celle de toutes les langues qui aurait fourni le plus de termes au castillan. Sur un total de 13,365 mots, le latin figure pour un contingent de 5,385 et l'*Eskuara* pour 1,951 radicaux. Larramendi tire de ce fait une induction en faveur de la primordialité et de l'universalité de l'euskarien dans toute la vieille Espagne. La conclusion serait rigoureuse pour l'ère primitive si les Navarrais et les Biskaïens n'avaient pas si puissamment contribué à l'expulsion des Arabes-Maures, si leurs colonies n'avaient repeuplé au moyen-âge diverses parties du pays reconquis. On sait que du huitième au

dixième, siècle, la Castille ou les Castilles, comme le mot roman le dit lui-même n'étaient qu'une ligne de petits châteaux-forts élevés par les Euskariens à la frontière de leurs provinces pour servir de barrière aux incursions des Arabes-Maures. Les armes de Castille rendent témoignage de cette humble origine ; on y voit une tour crénelée. La main des Basques éleva cette première forteresse, et ce fut leur vaillante épée, celle des rois d'Oviédo, de Pampelune, qui en firent le fondement d'une monarchie devenue plus tard si considérable qu'elle rêva un instant l'empire universel. La langue romane ou castillane, reléguée en principe dans l'Aragon, Asturies, Léon et Galice, c'est-à-dire dans les limites de l'ancienne fédération vasco-cantabre, ne s'établit d'une manière stable dans les plaines que vers le onzième siècle ; elle s'étendit au Midi avec les conquêtes des armes chrétiennes sur les Musulmans. Et comme les Basques étaient l'âme et le centre de cette noble croisade entreprise autant pour le triomphe de la liberté de l'Espagne que pour celui du catholicisme, on conjecture que dans cet intervalle de près de huit siècles marqué par une étroite fraternité d'armes, les Castillans, nation toute nouvelle, reçurent dans leur Romance bien des mots euskariens, comme ils admirent dans leurs provinces désertes après la victoire plus d'une colonie du peuple montagnard. On voit dans les lettres de Gil Perez, que la langue cantabre, dialecte vardule ou guipuzkoan, se conservait encore au seizième siècle, dans les principautés de Valverde et d'Alcontras, faisant partie de l'ancien royaume sarrazin de Tolède.

Il ne faut pas perdre ceci de vue, que la langue euskarienne fut bien antérieure au polythéisme, que les

Ibères n'embrassèrent point ; antérieure aux guerres sociales que l'invasion des Celto-Scythes introduisit dans le monde. Nous reconnaissons de bonne foi que dans leurs longues relations avec les Celtes, les Gaulois, les Romains, les Visigoths, les Francs, les Arabes-Maures, dont ils ont parlé les langues selon les époques, les Vasco-Cantabres leur ont emprunté un certain nombre de mots, de ceux-là surtout qui expriment l'idée des choses inconnues dans les civilisations patriarcales. Ainsi il n'existe en basque que des termes étrangers, grecs, latins, hébraïques, pour dire : roi, reine, empereur, impératrice, royaume, empire, province, sujet, vassal, esclave, serf, guerre, prince, comte, baron, duc, cachot, misère, bourreau, génie, diable, ange, prêtre, sacerdoce, évêque, blasphème, sacrilége, purgatoire, enfer, paradis, etc., etc. La langue cantabre, en ce genre, est d'une pauvreté radicale dont elle ne rougit pas le moins du monde. Si l'on veut se faire une juste idée de son originalité et de sa richesse, il faut voir avec quelle pompe, quelle harmonie et quelle variété merveilleuse d'expressions elle caractérise les idées et les êtres qu'elle trouvait à sa portée à l'époque lointaine de sa formation. M. Du Mége a-t-il pu penser sérieusement que les Ibères qui avaient mis le feu aux forêts diluviennes des Pyrénées eussent besoin de recourir au mot latin *arbor* pour désigner un arbre ? Non, car ils avaient le mot *zuhaïna*, *zuhaïtza*, *zuaritza*, signifiant la matière combustible par excellence, et en outre ils se servaient d'un nom particulier pour chacune des acceptions que le mot *bois* reçoit en français : un bois sauvage, *basso;* un bois de futaie, *othan;* un bois taillis, *chara;* le bois de char-

pente, *zuhamu;* le bois travaillé, *zur;* le bois à brûler, *egur;* le bois mort, *kiskil, etc.*

Ils n'avaient que faire de recourir au mot roman *respuesta* pour en faire *arrapostu,* quand ils avaient *ihardetsia,* pour qualifier la réponse de la voix humaine, après avoir exprimé ses divers cris de la manière la plus savante :

Une criaillerie,	*Khereïllu.*
Des cris confus,	*Karrasïa.*
Un cri d'apppel,	*Oïhu.*
Un cri de réveil,	*Deï.*
Un cri d'alerte,	*Hela.*
Un cri lamentable,	*Aühendu.*
Un cri d'horreur,	*Orroko.*
Un cri de douleur,	*Marraka.*
Un cri larmoyant,	*Marraska.*
Un cri étouffé,	*Marruma.*
Un cri d'affliction,	*Heïagora.*
Un cri d'alarme,	*Deïhadara.*
Un cri hurlant,	*Uhuri.*
Un cri rugissant,	*Marrobia.*
Un cri de joie,	*Zinkha.*
Un cri de rire,	*Irrintzin.*
Un cri gai,	*Kikissaï.*
Une acclamation,	*Hozenghu.*
Un cri collectif,	*Dundura.*

D'où M. Du Mége a-t-il tiré que les Basques eussent besoin du mot castillan *raïo* pour désigner un rayon de foudre? Le mot est vif, éclatant, comme le phénomène qu'il représente : il n'est pas surprenant qu'il ait frappé les Montagnards, et qu'ils l'aient adopté, surtout avec

l'affectation qu'ils mettent quelquefois à prouver la connaissance qu'ils ont des langues erdariennes. Etait-ce pauvreté ou pénurie de l'idiome national? Comptons bien : le français, le castillan et le gasco-roman ont chacun trois mots de dérivation latine pour exprimer l'éclair, la foudre, le tonnerre ; en voici vingt-trois d'un usage vulgaire, que le seul *Eskuara* emploie encore aujourd'hui chez quelques tribus réduites qui comptent moins d'un million d'âmes de population : *onastarria*, *ognaskarra*, *ostikaria*, *sumista*, *chimista*, *tchilimista*, *chorzuria*, *ihurtzuria*, *irourziria*, *inusturia*, *ozpina*, *orzantza*, *orria*, *kalerna*, *ilhunghia*, *uhulghia*, *ortiga*, *odotsa*, *ostotsa*, *ortyia*, *durunda*, *turmoïa*. Et dans cette magnifique nomenclature de la foudre et de l'éclair, si riche en définitions poétiques, se trouvent harmonieusement exprimés l'électricité, les carreaux, les éclats terribles, les tourbillons, les roulements sonores, les murmures sourds et lointains, l'auréole sinistre et les vêtements ténébreux du génie des tempêtes.

CHAPITRE XIII.

De la véritable Origine des Basques.

Un passage de Pline, mal interprété, a fait naître l'opinion que les Ibères étaient originaires du Caucase. Cet auteur, sur la foi de Marcus Varron, parle des peuples qui entrèrent les premiers en Espagne. Il cite d'abord les Ibères et les Perses, et à leur suite les

Celtes, les Phéniciens et les Grecs. Mais, outre que ce passage de trois lignes a tout l'air d'une interpolation, Pline se borne à dire que les Ibères furent les premiers colons de la Péninsule espagnole; il ne résout point la question de priorité entre les deux Ibéries occidentale et asiatique.

Les anciens géographes, il est vrai, placent un peuple florissant d'Ibériens dans cette partie de l'ancienne Arménie que nous appelons aujourd'hui Géorgie, entre la mer Caspienne et la mer Noire. Les deux principales villes de cet empire, illustré de nos jours par la muse tragique de Crébillon, étaient *Arthanice* et *Aphanice*, dont les noms comme ceux de l'Ebre et de l'Araxe se retrouvent encore chez les Basques pyrénéens. L'Araxe navarrais prend sa source dans la montagne d'Aralar, longe la vallée de Larraün, et par celle d'Arraiz se jette dans le Guipuzkoa. Strabon, au livre deuxième de sa Géographie, parlant des Ibères orientaux, place dans leur territoire le fleuve *Aragus* : — « *Ab Armenia angustiæ sunt ad fluvios Cyrum et Aragum.* » Le martyr Euloge parle dans une lettre d'un fleuve du même nom, qui coule en Navarre : « *Aragus fluvius oriens, rapido cursu Seburum et Pampilonam irrigans, amni Cantabro confunditur.* » Veut-on des homonymies géographiques plus curieuses encore? Josèphe, citant Jérôme l'égyptien auteur des *Antiquités phéniciennes*, ainsi que Mnaséas, et Nicolas de Damas, rapporte qu'au déluge l'arche s'arrêta en Arménie, au haut du mont *Gordeï*. La plus haute montagne d'Alava porte le même nom ou plutôt un nom formé du même radical *Gora*, élevé, d'où le dialecte a fait *Gorde*, caché, c'est-à-dire mis en réserve dans un lieu élevé, inaccessible. Près de ce mont

Gordeï, en Arménie, Ptolémée place la ville de *Seltia*; la dernière peuplade des Vascons, que cite le même géographe, est celle de *Seltia*. Il serait facile de multiplier les rapprochements de ce genre. Des Pyrénées au Caucase, Pompée fit la guerre aux deux peuples, qui appartenaient indubitablement à la même race, et parlaient la même langue *Eskuara*, dont on trouve des traces brillantes dans les vallons caucasiques.

Les Anciens regardaient les Ibères comme une population autochthone dans la Péninsule hispanique, jusqu'à Silius Italicus qui les appelle indigènes. Telle était aussi la conviction de Denys l'Africain, suivi par Eusthathe et Nicéphore Calixte. Dans son poème sur l'état de l'univers, Denys raconte que les Ibères orientaux avaient originairement habité les Pyrénées et que leur établissement au Caucase leur coûta une guerre sanglante contre les Hircaniens. Ce sont les mêmes Ibères espagnols que Strabon, au livre I.er de sa Géographie, nous montre s'avançant au delà du Pont et de la Colchide. L'immense majorité des tribus ibériennes se trouvant répandue, dès les temps les plus reculés, au sud-ouest de l'Europe, il est rationnel de croire, sur la foi des autorités citées, que les Ibères asiatiques descendaient des Ibères pyrénéens. Il faut bien que l'antiquité des Ibères en Europe remontât aux époques primitives, à en juger par les discussions soulevées sur ce point entre les historiens grecs. Ephore, auteur élégant et consciencieux, Philistus, non moins instruit, ayant attribué aux Ibères sicaniens l'origine des premiers habitants de la Sicile, Timée révoqua en doute cette migration, et sa plus forte preuve fut d'établir que les Ibères étaient autochthones. Il faut entendre par là que les Siciliens

étaient aussi anciens dans leur pays que leurs frères les Ibères dans la Péninsule espagnole ; car il est hors de doute que les uns et les autres étaient de la même race patriarcale, et qu'ils eurent pour uniques représentants dans la suite des siècles les Euskariens cantabres et vascons, les anciens Basques. Le passage déjà cité de Sénèque dissipe à cet égard toutes les incertitudes. On appelle vulgairement indigènes, ou aborigènes d'un pays, les hommes qui s'y sont multipliés les premiers, et dont les descendants, par le laps des siècles, ont perdu la mémoire de l'établissement de leurs ancêtres. Parmi les peuples réputés autochthones, il n'en est point qu'on puisse affirmer être nés avec le sol où l'histoire et les traditions nous les montrent primitivement. Tel est le cas des Ibères hispaniens.

Des écrivains dignes de foi nous apprennent que le nom d'*Ibérie* fut donné à l'Espagne, par les Grecs, du nom du fleuve *Ibère*, aujourd'hui Ebre. Les géographes anciens placent une tribu d'Ibères proprement dits, sur les bords du rio Tinto ou Azèche, entre la Guadiana et le Guadalquivir. Les eaux de cette rivière sont d'une couleur blanchâtre ; elles possèdent une propriété corrosive qui dessèche la verdure et rend ses bords infertiles. Les Euskariens lui avaient donné en conséquence le nom d'*Ibaïero*, ou *Ibaïbero*, fleuve chaud, brûlant, dénomination que Pline semble avoir voulu traduire par *Urium*. Festus Avienus prétend que ce fut l'Ibère andalous ou béthicoan qui donna à la Péninsule le nom d'Ibérie. Si son assertion était vraie, ce serait une présomption que les Euskariens, venus d'Afrique, avaient peuplé la Bétique en premier lieu. L'Ebre, plus tard, cotoyé par les colonies euskariennes, fut désigné par le même

qualificatif *Ibaïero*, également approprié à la tiédeur de ses ondes. De même le village d'Ibero, à deux lieues ouest de Pampelune, et divers autres sites de la province cantabrique durent ce nom à la chaleur des sources qui les baignent.

Il ne faut point croire que nos Aborigènes eussent pensé à donner à l'Espagne le nom d'Ibérie, et qu'ils s'appelassent eux-mêmes Ibères ou Sétubaliens. Depuis leur origine jusqu'à nos jours, leurs tribus, assises patriarcalement sur une foule de provinces qui embrassaient un immense territoire, ne donnèrent jamais à la patrie générale un nom destiné à devenir historique. Ces hommes sages et pacifiques, distingués de tous les autres peuples par leur origine, leurs mœurs et surtout par leur magnifique langue, ne désignaient les contrées qu'ils occupaient que sous le nom immuable de Pays euskariens, *Eskual-Herriac*. Cette dénomination collective est la seule qu'ils aient employée, selon l'agrandissement ou la réduction de leur territoire borné aujourd'hui aux sept provinces que les derniers des Euskariens occupent dans les Pyrénées-Occidentales.

Les questions d'origine sont difficiles à résoudre, surtout quand il s'agit de peuples très-anciens, à moins qu'on ne se borne à tirer de la Genèse et de la tradition des Juifs toute la philosophie de l'histoire. C'est une tâche ardue que celle de restaurer les titres des origines primitives, et il n'y a peut-être pas sur la terre un seul peuple en faveur duquel elle ait été remplie d'une manière satisfaisante. Comme il existe des rapports d'origine entre l'*Eskuara*, les langues indoustaniques, le vieil égyptien et quelques dialectes de l'Amérique méridionale, il est un point sur lequel nous éviterons



de nous prononcer; celui de savoir si les patriarches qui, des côtes de l'Afrique, passèrent en Espagne, venaient d'Orient ou d'Occident. Arrêtons-nous à ce qui est hors de contestation. Les Euskariens n'étaient ni de la race blanche du septentrion, ni de la race noire africaine : on peut donc les regarder comme une race intermédiaire qui, de l'Indoustan, se serait répandue en Occident, ou qui, peut-être échappée au naufrage de la vieille Atlantide, aurait envoyé des régions de l'ouest ses colonies vers l'Orient. Les Ibères primitifs, selon le portrait que Tacite nous en a laissé, avaient le teint cuivré, les cheveux bouclés; caractères qui signalent une race américaine autant qu'asiatique. Quoi qu'il en soit, Orientaux ou Atlantides, les Euskariens, avant de s'établir dans les deux Ibéries, sembleraient avoir précédé l'arrivée des Ethiopiens et celle des races blondes dans la haute et la basse Egypte. L'extension des peuplades nègres, vaincues à leur tour par les hordes blanches, détermina peut-être la migration des Euskariens pour l'Inde et l'Espagne, la Perse et les Gaules, l'Italie et les îles de la Méditerranée. D'après la géographie primitive de l'Afrique, selon les Grecs, on ne peut douter du long séjour que les Euskariens firent dans toute la partie septentrionale de ce continent. C'est de là qu'ils se rendirent dans la Péninsule espagnole, en traversant le détroit sur de longs canots d'écorce d'arbre ou de cuir : flottes sauvages mais rapides, dirigées à la rame et dont les Espagnols se servaient encore au temps de Brutus pour des navigations lointaines.

Au siècle d'Auguste, indépendamment des Ibères pyrénéens ou Vasco-Cantabres, il y avait encore quelques

tribus indigènes dans la Bétique, où nous ne voyons point que les Celtes eussent pénétré. Du moins la carte ancienne de l'Andalousie, exception faite du pays des Celtiques, dont parle Pline, n'offre-t-elle aucune ville importante que l'on puisse donner aux Celtibères; tandis que le reste de l'Espagne, entre les deux mers jusqu'à l'Ebre, était couverte de leurs fondations. Strabon rapporte que les Ibères de la Bétique conservaient encore de son temps divers poëmes et des recueils de lois mises en vers, dont ils faisaient remonter l'origine à six mille ans. Cette date que les Béthikoans assignaient à leur littérature semble, au premier coup d'œil, apocryphe, selon la chronologie enseignée de nos jours dans les écoles : elle est néanmoins en concordance avec la chronologie hébraïque, suivie par les premiers Pères de l'Eglise. Le savant Abbé de La Charmoie, dans son *Antiquité des Temps rétablie*, a restauré victorieusement la chronologie primitive : il compte jusqu'au Christ un intervalle historique de plus de cinquante-neuf siècles; chiffre bien mieux d'accord avec le synchronisme de toutes les chronologies de l'antiquité, que les calculs d'Ussérius et de Tournemine.

Tous les commentateurs qui ont assigné aux peuples anciens des généalogies patriarcales tirées de la Genèse, et, parmi ces commentateurs, les plus savants et les plus exacts, Azias, Gaspard Sanchez, Montanus, Salianus, Delrius, et à leur tête saint Jérôme et l'historien Josèphe, donnent aux Ibères d'Orient et d'Occident le même ancêtre, qui est Thobel ou Thubal. Les écrivains catholiques sont unanimes sur ce point; car ce serait à leur sens une hérésie que de voir dans les Patriarches plutôt des personnifications nominales des premiers

peuples de la terre, que des chefs de famille. Selon ces auteurs, en l'année 160, après la fondation de la tour de Babel, deux mille ans seulement avant l'ère chrétienne, Thubal, l'un des sept fils de Japhet, fils de Noé, vint s'établir dans les Pyrénées-Occidentales avec ses enfants, qui peuplèrent d'abord les montagnes et s'étendirent ensuite dans les plaines de la Péninsule et de la Gaule, à mesure qu'ils se multiplièrent. Les autorités invoquées à l'appui de cette version sont, d'abord, Josèphe en ses *Antiquités juives*, et saint Jérôme dans ses Commentaires sur la Genèse et les prophètes. Les auteurs qui l'ont adoptée sont innombrables : on cite, entr'autres, l'historien d'Avila, Fernand Mexia, Florian Ocampo, Jean de Gironne et le célèbre Roderic de Tolède. Ce pieux et savant archevêque affirme que les Thobelliens ou Sétubaliens, comme il les appelle, après avoir parcouru, seulement par curiosité, plusieurs contrées du globe, fixèrent leur choix sur la Navarre et les provinces basques. Mexia va plus loin, et dit que les Sétubaliens fondèrent en arrivant quatre villes, Saragosse, Calahorra, Tarragone et Pampelune.

Selon cette tradition, les Euskariens ne seraient arrivés en Espagne que deux mille ans avant l'ère chrétienne. Comment accorder cette date avec celle de soixante siècles que les Ibères turdétans assignaient sous Auguste à leur littérature? fort aisément : au moyen d'un passage de Xénophon qui dit que l'année des Ibères, comme celle des Egyptiens, était ordinairement de quatre mois, rarement de douze; c'est ainsi que Larramendi a mis en concordance ces deux points chronologiques.

Si quelques écrivains religieux de notre époque, notamment M. Du Mége, n'ont point admis l'origine

assignée aux Ibères, la seule conclusion qu'on doive tirer de leurs nouveaux systèmes, c'est qu'ils ont très-imprudemment, et avec beaucoup d'ignorance, ébranlé l'édifice archéologique habilement échafaudé par leurs doctes devanciers : c'est-à-dire qu'ils ont remis en question un système complet de géographie primitive tiré de la Genèse par les fondateurs de la science chrétienne. Et comme l'école qui commence à Moïse, et se termine aux hébraïsants du seizième siècle, en passant par les Pères de l'église chrétienne, est à nos yeux la seule qui ait, littérairement parlant, une autorité académique ; nous avons cru devoir faire une large place à ses opinions dans ces pages écrites avec une réserve scrupuleuse et la plus froide impartialité.

Nous admettons avec les Biblistes que les Euskariens, ou, si on l'aime mieux, les Thuballiens, ont été les premiers et les plus anciens colons de la Péninsule espagnole. Nous disons ensuite que ce peuple n'était ni hyperboréen, ni de race nègre ; deux points faciles à prouver. En faveur de ceux qui admettent l'existence et la submersion d'une Atlantide, nous avons émis la possibilité d'une origine occidentale, c'est-à-dire indo-américaine. Dans cette hypothèse, comme dans toutes les autres, il reste toujours établi que des peuples de race euskarienne ont habité, à une époque historique des plus reculées, le sud-ouest de l'Europe, le nord de l'Afrique et l'Indoustan. En faisant leur histoire primitive, nous nous sommes retiré devant leur berceau, sans déchirer le voile qui le couvre : ce sera beaucoup de pouvoir dire ce qu'ils ont été par la langue, la religion, la science, les arts, la politique, les lois et les mœurs. La réserve imposée à cet écrit ne nous



permettait pas d'aller plus loin. L'origine des tribus euskariennes doit être placée dans les mystères des créations génésiques et dans le sein de Dieu.

Leur histoire, comme celle de tous les peuples dont la souche s'abreuve à la source du Temps, commence par des fables poétiques. La mythologie grecque n'est qu'un conte puéril, inventé d'hier, devant ces allégories radieuses, si semblables aux fables indoustaniques. C'est que la même civilisation illumina de ses clartés divines, dans les trois continents, une même nation et des milliers de tribus de même origine : c'est que le même soleil, le même *Arghion*, appelé du même nom dans mille dialectes congénères, avait vu les Patriarches du Midi déployer leurs tentes et allumer leurs feux dans toute cette vaste étendue de terres qui portèrent primitivement le nom d'*India*, en y comprenant la bordure septentrionale de l'Afrique, jusqu'à l'horizon où se lève pour nous le *Vesper*.

L'Arabe et le Juif se vantent d'être issus, par Ismaël et Jacob, du patriarche *Abram* ou *Abraham* : les Ibères font remonter leur origine au patriarche *Aïtor* ou *Aitjoren*, dont le nom en langue euskarienne signifie exactement comme en hébreu, *père grand*, *élevé*, ou *père de la multitude*. L'Arabe et le Juif ne possèdent qu'un livre chacun, dans lequel sont cachés, sous un sceau mystérieux, les premières traditions des ancêtres, les oracles des anciens jours. Au rapport d'Aristote, le Grec et le Romain n'étaient que des enfants dans la grande famille des peuples : derniers nés dans l'ordre des races humaines, la voix de la tradition avait expiré dans un écho lointain, sans frapper leur oreille ; ils étaient d'une ignorance absolue sur toutes



HISTOIRE PRIMITIVE

DES

EUSKARIENS - IBÈRES.

AITOR. — LÉGENDE CANTABRE.

Les Vardules. Ghérékiz. La fête de la pleine lune. Le Barde improvisateur.

Lara, barde cantabre, le même dont le poète Silius Italicus fait un portrait si brillant dans son épopée de la guerre punique, appartenait à la tribu des Euskariens Vardules ou Guipuzkoans, également renommée pour la vaillance de ses guerriers et l'habileté de ses jeunes hommes dans la mimique, la danse, le chant et l'improvisation. Lara, à peine âgé de trente ans, avait été proclamé la fleur des guerriers et le prince des bardes. Les Vardules étaient orgueilleux de le posséder, et les autres tribus de la fédération euskarienne, sans même en excepter les Souletins, ne connaissaient point

de rival à ce chanteur incomparable. Nous avons cité dans le livre des *Origines* la description que fait Silius de son combat avec Scipion. Nous avons dit aussi que vers la fin de la guerre d'Italie, et voyant qu'Annibal ne savait pas profiter de la victoire, la confédération cantabrique avait changé d'alliés et s'était réconciliée momentanément avec Rome.

La conclusion de la paix fut célébrée chez les Montagnards pendant la fête de la pleine lune, qui durait trois jours, et qui reçut de la circonstance une solennité inaccoutumée. La première nuit était consacrée à la commémoration de l'histoire nationale, faite par des bardes qui se succédaient sur une estrade au pied du chêne de la liberté. Par une dérogation à l'usage pratiqué, les vieillards de la tribu accordèrent à Lara une distinction aussi flatteuse que méritée, en le chargeant d'occuper seul l'assemblée durant la première nuit, à l'exclusion de tous les autres bardes, et de déclamer une légende de sa composition, intitulée Aitor. Le chêne des Guipuzkoans en Vardules était à Ghérékiz, le neuvième depuis plus de vingt siècles, c'est-à-dire depuis l'établissement des Euskariens dans les Pyrénées-Occidentales.

Quoique nous n'ayons pas l'intention d'esquisser même le tableau que présentait en ce moment la population guipuzkoane réunie à Ghérékiz, néanmoins.



pour mieux fixer l'attention du lecteur sur le barde dont nous allons transcrire les paroles, nous dirons quelques mots de l'ordre qui était suivi pour la distribution des places dans les assemblées de ce genre. Sur des banquettes circulairement disposées, et dans un vaste demi-cercle ou croissant, dont le chêne superbe occupait la partie centrale avec l'estrade ou théâtre dont nous avons parlé, s'assirent les vieillards, et à leurs pieds, sur des banquettes graduellement moins élevées, les femmes avancées en âge, les veuves, puis les femmes mariées, enfin les jeunes filles et tous les enfants de la tribu. En face de cette nombreuse partie de l'assemblée, les hommes, tous guerriers ou miliciens depuis dix-huit jusqu'à soixante ans, se tenaient debout, occupant l'espace intermédiaire où devaient s'exécuter au son des galoubets et des tambourins, ainsi qu'au bruit d'un chœur de chants, les danses du second et du troisième jour. Cette double harmonie fit tressaillir tous les échos de la nuit dans le vallon de Ghérékis, quelques instants avant l'arrivée de Lara : son apparition fut saluée d'une acclamation universelle; bientôt il s'établit un profond silence.

Le barde, guéri de ses blessures, s'était préparé à son rôle. Il portait en ce moment une longue barbe blanche, qui lui descendait à la ceinture. Il s'était coiffé d'une mitre brillante, et avait drapé sur ses épaules la

riche dalmatique, qui était le principal vêtement des mages et des devins, dans la république ibérienne. Et lorsque, d'un pas grave et majestueux, il s'avança jusqu'au bord de son estrade, appuyé sur une branche de chêne encore garnie de son feuillage, debout, prêt à prendre la parole, à la clarté de la pleine lune qui rayonnait sur tout le paysage, au scintillement argenté des broderies symboliques qui ornaient le costume du barde travesti en vieillard, chacun reconnut l'image d'Aïtor, le grand ancêtre, le patriarche, le père de la race Indo-Atlantide; et le premier né des Euskariens.

Aussitôt le barde étendit son bras droit horizontalement devant lui, et tourna vers le ciel son visage que la réflexion du clair de lune fit paraître rayonnant. L'attention était à son comble. Dans le silence prestigieux qui régnait autour du chêne et sur les montagnes, on ne distinguait que le murmure fugitif des brises sur les feuillages et le murmure plus affaibli encore des torrents lointains, accompagnement mystérieux de la voix du barde, prêt à évoquer sur l'Océan des âges, les générations englouties et les siècles accumulés dans les profondeurs de l'oubli. Il ouvrit la bouche, et les premières paroles qui en sortirent furent comme les premières notes, les premiers accords qui tombent avec les doigts de l'artiste, sur un clavier harmonieux...

— « Le temps fuit, le torrent voyage, l'eau du fleuve



poursuit son chemin. Mon peuple, dès son origine, fut semblable à un grand fleuve qui fait éclore sous le ciel les trésors de la fécondité terrestre. Aujourd'hui mes tribus ne sont plus que des gouttes limpides filtrant dans le creux d'un rocher, et que le premier souffle de l'orage semble devoir tarir. Cela devait être; Dieu l'a voulu : Dieu, le seigneur d'en haut, le *Iaon Goïkoa*. Ses mains jetèrent en profusion les étoiles dans les champs d'azur, comme le laboureur qui répand les grains à poignée le long des sillons, et la lumière, à sa voix, s'élança de la nuit éternelle. Mon peuple, sorti de la nuit, eut aussi son jour éclairé du soleil. Que nous reste-t-il de cette splendeur éclipsée? une nuit sans étoiles. Mais la lune, dont les phases servent à mesurer les semaines et les mois, réfléchit doucement la lumière du soleil, caché derrière les mondes. Ainsi, dans la nuit de notre faiblesse, la mémoire des vieillards et le génie des bardes sont le miroir où se reflète pour nous la gloire si lointaine des premiers jours. »

Ici, Lara fit une pause. Il reprit. Et jamais, sur le théâtre d'Athènes, au milieu d'un peuple passionné pour les charmes du rhythme et de l'euphonie, acteur déclamant en mesure les vers du plus musical et du plus harmonieux des poètes n'égala la douceur et l'éclat sonore de la voix de Lara, récitant une légende primitive aux Cantabres assemblés. Chaque strophe, chaque

période, accompagnée d'un geste noble et saisissant d'expression, recevait de cette mimique savante et pittoresque une vie singulière, une clarté frappante, une force en quelque sorte magique que la lettre morte d'un livre ne saurait remplacer.

« La serre de l'aigle est forte, la griffe du lion royale et terrible ; mais la main de l'homme, soit qu'elle ouvre avec la charrue le sein de la terre nourricière, soit qu'elle brandisse dans le combat la hache d'airain, l'épée d'acier, soit qu'elle tisse avec dextérité le lin et la soie en étoffes légères, soit qu'elle tire de la harpe des accords savants, — la main de l'homme est un instrument plus parfait, une arme invincible. Elle a dressé les pyramides dans le désert, soumis au frein le coursier indompté, et courbé sous la rame les flots orageux de la mer. C'est par elle que l'homme a vaincu, subjugué (*Hes*) toute la création, désormais esclave de sa royauté génésique ; et c'est en mémoire de ce grand triomphe que, dans la langue sacrée de mon peuple, la main de l'homme est appelée *Heskua*, *Eskua*, c'est-à-dire victorieuse et dominatrice.

« C'est en tendant la main que l'homme demande et supplie, *Eska*. C'est avec la main qu'il offre et qu'il donne, *Esken*. Un sourire accompagné d'un geste de la main exprime la satisfaction ; et c'est ainsi que l'homme rend grâces, qu'il fait un remercîment, *Esker*.



La main est l'auxiliaire de la langue, et sa signification expressive était inséparable de l'idiome primitif. Le signe parle aux yeux, tandis que le son frappe l'oreille ; tous les deux se font entendre à l'esprit. Quel autre peuple posséda dans un degré plus parfait que le mien l'inspiration de la parole et l'accord du geste avec la pensée ? Cet art éloquent de la mimique, ces mouvements calculés des bras, des mains et des doigts, accompagnaient et, au besoin, suppléaient le langage articulé : ils furent appelés *Eskuara*, c'est-à-dire la science du geste, l'art de parler avec les mains. Le même mot servit à qualifier l'idiome primitif de mon peuple, appelé lui-même l'Euskarien, *Eskualduna !*

« Les hommes de ma race, diversement désignés dans la langue des Barbares, portent ce nom distinctif, bégayé sur le berceau du genre humain ; leur origine remonte plus loin que l'invention de la parole et du geste : l'œil des devins et des prophètes, scrutant les mystères des créations génésiques, ne sait voir ma race que dans le sein de Dieu. Qu'importe que le fleuve antique soit desséché, et qu'il reste à peine quelques gouttes pures du noble sang dont tant de peuples sortirent. Tant qu'il restera un Ibère pour lever la main devant le dieu d'Aïtor, en invoquant son nom sublime dans la langue sacrée, il sera forcé à dire : « Le père « de mes ancêtres fut illustre parmi les premiers nés de

« de la terre ; l'homme de notre race fut le premier « fiancé de la nature sauvage, le premier triomphateur « de la création, *Eskualduna !* »

« Le plus ancien des peuples qui ait habité après nous la Péninsule espagnole, fut le peuple des Celtes. Les fables enveloppent leur origine et leur histoire. Un monstre, un cyclope fut leur aïeul, et leur père un géant farouche appelé Celtus, dont les deux frères, Illyrus et Galla, achevèrent, après lui, la conquête de l'Europe. C'est du Nord, c'est de la région du froid et des ténèbres que vint la race infecte des géants. Nos petits enfants les appellent *Tartaro*, lorsque dans les veillées d'hiver, écoutant le récit de l'âge écoulé, nous les voyons se presser avec terreur contre le sein maternel et trembler comme la feuille des bois, au souvenir de la férocité des Barbares.

« L'Euskarien et le Celte jouissent de la même antiquité ; mais l'avenir ne confondra point les deux races. Mon peuple a été le créateur de la lumière sociale, de l'harmonie et du bien : le peuple de Celtus n'a inventé que la guerre, il n'a semé que des ruines ; ses œuvres ont été l'iniquité, les massacres, la superstition et le mal. Il se plaît à mêler ses cris sauvages au hurlement des loups : comme eux, dévorant et destructeur, on le voit errer par bandes dans l'ombre de la nuit. Le hibou est, dans son esprit, le symbole de

la sagesse, et de la prudence des guerriers qui dérobent leur marche et surprennent leur victime à l'improviste ; tandis que l'oiseau du lierre est, dans la poésie de mon peuple, l'emblème de l'ignorance et de la stupidité. Ainsi, le Nord et le Midi sont en lutte. La gloire des hordes blondes, comparée à la nôtre, est comme l'aurore boréale, qui se montre dissipant à demi les ténèbres, et ne peut entrer en parallèle avec la clarté diaphane et le soleil ruisselant d'un jour méridional.

« Quatre choses distinguent l'Euskarien du Celte : la langue, la religion, les mœurs et les lois.

« Le Celte parle un idiome âpre comme les frimats au milieu desquels il prit naissance. Ses lèvres congelées ne l'ont point enrichi de ces inflexions labiales qui rendent si suave le verbe euskarien. Le celtique est une langue de peuple enrhumé, dans laquelle sonnent sans fin des articulations nasales, des sifflements aigus comme la bise qui fait gémir les sapins du Nord, des gloussements sortis des profondeurs d'une poitrine oppressée et d'un gosier contracté, qui ne produisent la voix qu'avec effort. Les mots y sont nébuleux ; ils n'expriment que des rapports faux ou incertains, semblables aux vains fantômes que l'illusion du regard crée, en se jouant, dans le voile grisâtre dont le ciel hyperboréen enveloppe ses paysages mélancoliques. Le verbe euskarien, au contraire, n'a que des mots

d'une contexture large et facile. Sa phrase logique se déroule comme un fleuve harmonieux qui pousse ses eaux limpides et réfléchit tour à tour, en passant, les aspects du ciel et les tableaux changeants de ses rivages. Ses aspirations, ses gutturales, ses lettres fortes, ont toujours pour but l'imitation de la nature et l'expression des rapports savants. Chacun de ses mots translucides, qui concentre une pensée, est comme les gouttes prismatiques de rosée qui se suspendent, vers l'aube matinale, au calice des fleurs.

« Quand l'homme et la femme de la race euskarienne eurent été placés par la main du créateur, dans les jardins terrestres, ils se regardèrent avec amour; et la femme dit à l'homme : — C'est vous qui êtes ma force, vous le mâle, celui que mon cœur choisit : *Zu ene arra!* Et depuis lors, le mari de la femme est appelé *Senkarra* dans la langue sacrée. L'homme et la femme se donnèrent la main, *Eskua*; et dans le ravissement de cette union charmante, ils s'écrièrent *On*, c'est bien! c'est bon; rien n'est plus doux. Et le mariage depuis lors est appelé *Ezkuontza*, dans les tribus; c'est-à-dire l'acte par lequel deux amants s'agréent pour époux, en se donnant la main. On servait aux nouveaux mariés du miel, *Ezti*, symbole des plaisirs parfaits; d'où la fête des noces fut appelée *Ezteïa*. Quel peuple, à côté de l'Euskarien, fut mieux inspiré de la nature et mit

à ses premières institutions plus de charme et de simplicité ?

« La main triomphante de l'homme fut désignée par un dessin hiéroglyphique qui représente le nombre cinq, en même temps qu'il sert à délinéer une main ouverte, V. Or ce nombre harmonique renferme toutes les propriétés du son, qui vibre par quintes dans tous les corps mis en état d'ébranlement. Et le cinq fut appelé, en conséquence, son ou voix, *Boz :* d'où dérive le mot *Boztario,* exprimant la jubilation de l'homme qui chante, l'allégresse de toute incarnation dont le verbe sonore exprime le bonheur. L'hiéroglyphe de deux mains unies, X, ou des dix doigts de l'homme, devint le chiffre du nombre dix, appelé chez les adeptes égyptiens *Mariage,* et parmi nous *Amar,* c'est-à-dire mâle et femelle, comme producteur de la génération des nombres, par additions décimales. Deux mains entrelacées expriment l'amour et l'amitié. Voilà pourquoi chaque tribu de la nation euskarienne a sa main sculptée au-dessus de l'étendard national, en signe d'alliance et de fédération. Une devise est écrite sur ce *Labarum;* elle proclame que les mains euskariennes (X) n'en font qu'une, *Bat.* Ce nom de l'unité, *Bat,* a produit le mot *Batkia,* qui définit la paix par la même idée; pour mieux faire entendre que de la conformité la plus parfaite des intérêts, des sentiments, des opinions, des pensées et

des volontés, naissent le bon ordre, la loi parfaite, la douce concorde et l'harmonie sociale, dans l'unité de la véritable civilisation ; faible image de l'ordre éternel établi par Dieu dans l'univers.

« Ainsi, la victoire de l'homme sur la nature sauvage et le nom rationnel de mon peuple primitif, les phénomènes de la parole, la science du geste, l'amour, le mariage, les générations des êtres et des idées, les lois de l'harmonie musicale, celles des nombres mathématiques, reçurent leur consécration dans le même signe génésique, qui est la main, emblème aussi de grandeur et de magnificence. Quel autre peuple sur la terre, comparable au mien, sut mettre plus de justesse, de profondeur et de sublimité dans son langage et dans ses conceptions ? »

En cet endroit les yeux du barde inspiré rayonnaient d'un feu magique ; sa main gauche était abaissée vers la terre, sa main droite montrait le ciel. Un murmure d'approbation s'éleva de toutes les parties de l'auditoire. Lara s'interrompit un instant ; il semblait attendre qu'un nuage flottant dans les airs eût voilé le disque de la lune, et jeté sur les montagnes son ombre noire, pour continuer le parallèle entre le peuple civilisé du Midi et le peuple du Nord ténébreux.

« Il ne faut point juger les Celtes qui firent sur nous la conquête de l'Espagne d'après leurs descendants,



que des alliances avec mon peuple firent appeler Celtibères, ni d'après les Gaulois, dont les mœurs se sont adoucies par le commerce des Grecs et de nos frères d'Aquitaine, quoique les Gaulois et les Celtibères conservent encore les traits les plus saillants du caractère et de la physionomie de leurs ancêtres. Il faut prendre le Celte dans son berceau hyperboréen, pour se faire une juste idée de ce qu'était le Barbare à l'époque de ses premières invasions dans le Midi. Voici son portrait fidèle. L'homme du Nord est remarquable par sa haute stature; il est véritablement géant. Le sang rougit et colore d'une teinte ardente ses blonds cheveux épais: ses yeux d'un bleu verdâtre, où se lisent des pensées farouches, imitent la couleur de l'Océan rembrunie par les reflets d'un ciel orageux. Le Barbare marchait tout nu durant le premier âge, avec sa peau comparable en blancheur à la neige, ou à la robe de l'ours amphibie qui fréquente les côtes des mers glaciales. Il vécut longtemps errant du produit de sa chasse, poursuivant la lance à la main, jusque dans les forêts des Gaules, l'élan et le bœuf sauvage qui s'y étaient multipliés. Son ardeur inquiète et l'extrême mobilité de son caractère impatient l'empêchèrent de se livrer à la vie pastorale ou au travail des champs; il aima mieux verser le sang et subsister de rapines, que de suivre à pas lents un troupeau paisible, ou que d'attendre au bord des

guérets les fruits tardifs dont la terre paie les sueurs du laboureur. Il se fit donc voleur audacieux, déifia la pensée mauvaise, le génie cruel qui l'entraînait à la guerre, et ne rêva plus que des conquêtes.

« Bien différents les hommes de notre race, surtout avant leur établissement dans ces montagnes; avant que le droit légitime de la défense et la triste loi de la nécessité les eussent portés à sacrifier au dieu des batailles, comme le Barbare envahisseur. Naturellement inoffensifs et pacifiques à l'égard des autres peuples, ils ne s'étaient montrés hardis que dans leurs efforts pour subjuguer la nature, entreprenants que dans les créations sociales dont le bienfait est devenu l'héritage de l'humanité tout entière. Leur taille était petite, leur force moyenne; l'action du climat méridional avait bouclé et bruni leur longue chevelure et rendu leurs visages cuivrés. Nos jeunes filles étaient fières quand les bardes comparaient leur beauté à celle de la pêche dont la peau dorée a reçu du soleil le parfum et les teintes rosées qui annoncent sa maturité. Les Euskariens, les Ibères, répandus sur les continents les plus fertiles et les plus favorisés par la nature, ont été les premiers pasteurs et les premiers laboureurs, durant l'âge des Patriarches.

« Pour moi, dit le vieillard, quoique le premier-né des Ancêtres, je n'ai point vécu dans l'âge anté-



diluvien, et je n'ai point assisté aux merveilles des créations de Dieu : j'ignore l'histoire de mes aïeux, car l'invasion des flammes et le déluge des eaux, qui furent pour la terre des hommes une seconde création, ont séparé ma vie des âges antérieurs. La naissance de l'homme, sur les continents que j'ai vu détruire, appartient à un éloignement inaccessible aux traditions, sur lequel je n'ai gardé que des souvenirs vagues et confus comme les songes. Le dernier de la race antique, le premier du siècle nouveau, je porte comme mes pères le nom de patriarche : souche d'une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel, l'ouragan dévora mes aïeux sur toute la surface de la terre ; il en échappa bien peu. Les bardes comparent ce petit nombre aux olives qui restent sur l'olivier après la récolte, aux grappes qui pendent des pampres jaunis et dépouillés, après que la vendange a été faite. Ce sont eux, c'est moi que les générations appellent les parents par excellence, les grands parents ; vous remarquerez que le mot *askazi*, consacré à la parenté dans notre langue, est la même chose que *askoazi*, c'est-à-dire semence originelle ou du commencement.

« La tempête fut violente et terrible ; elle dura une année, dont les mois furent des siècles. L'orient du ciel fut détruit, et nul ne sait où était placé l'occident du vieil âge ; car le soleil resta pour nous invisible, derrière

le pavillon ténébreux de vapeurs qui nous dérobait le firmament. Les signes qu'on y voyait paraître nous glaçaient d'effroi. Où étais-je pendant ces jours de tumulte et de destruction? J'étais caché, c'est-à-dire élevé (*Gordatu*) sur des hauteurs inaccessibles. Je m'abritai sous un roc foudroyé (*Arri*), et cette cime tutélaire fut mon arche (*Arkha*). L'aigle venait se percher sur mon rocher, avec des cris plaintifs; je l'appelai *Arrano :* le lion tremblant se couchait à mes pieds, en gémissant comme un petit chien. On vous a raconté, dans une fable, qu'à l'aspect d'une horrible Gorgone les hommes et les animaux se changèrent en pierres : c'est moi qui ai vu, dans ces jours d'épreuves, tous les êtres de la création desséchés par la terreur : voilà pourquoi j'exprimai par un même mot (*Arritu*) l'idée de l'homme pétrifié, changé en pierre, ou frappé d'épouvante; comparaison énergique que les Barbares ont traduite à la lettre pour en faire une fable. La frayeur extrême donne un glas mortel, un tressaillement, un frisson qui court sous la peau; elle fige le sang dans les veines et frappe les êtres vivants d'une stupeur qui leur ôte jusqu'à la faculté de se mouvoir et de parler : telles sont, en effet, les images qu'expriment dans ma langue les mots consacrés à la crainte et à l'horreur. Mes lèvres tremblantes restèrent long-temps muettes; la parole était morte en moi : j'exprimai le silence

par un mot (*itz - il*) qui signifie l'anéantissement de la parole.

« Il est raconté dans une fable qu'un prince fut changé en bête pendant un temps ; que ses ongles lui crûrent comme des griffes, qu'il se couvrit d'un long poil ; ce roi de la fable, c'est moi. Aujourd'hui vos champs cultivés se couvrent de moissons dorées ; et pendant les beaux jours des républiques euskariennes, l'Ibérie était devenue le grenier de l'Europe : elle était représentée dans les médailles sous l'emblême d'une belle femme aux fortes mamelles, tenant des gerbes de blé dans ses mains. Mais faites attention au mot *Alha,* que vous employez pour désigner la pâture, et au mot *Alhor*, par lequel je désignai les champs ; vous comprendrez que le premier champ de mon héritage fut un terrain inculte, où, selon la lettre de la fable, je paissais l'herbe comme un bœuf.

« Une autre fable raconte que le premier homme et la première femme vécurent de rosée sur une haute montagne, pendant le déluge ; mais ce n'est pas rosée (*Ihits*) que les Barbares auraient dû lire dans nos poèmes sacrés, mais bien *ihize*, gibier : en effet, je vivais aussi du gibier que je pouvais atteindre, et de chairs crues et saignantes que je déchirais de mes propres mains.

« Une allégorie vous a été encore racontée qu'au haut d'une vaste montagne une foule innombrable avait

subi l'effet d'une incantation séculaire, sous la forme de rochers et de pierres dont tout le sol de la montagne était parsemé. Un jeune héros choisi par le destin, guidé par la rotation d'une boule qui courait devant lui, et par le chant divin d'un oiseau lumineux, parvint au haut de la montagne : il trouva, sur la branche d'un laurier plus haut que les cèdres, le phénix tenant dans son bec un rameau d'or qu'il prit; et, soudain, le charme étant rompu, les générations métamorphosées reprirent leurs formes premières et proclamèrent pour roi leur libérateur. Il a été raconté aussi qu'après le déluge par l'eau et le feu, le premier homme et la première femme jetèrent derrière eux, en fermant les yeux, une grande quantité de pierres dont il sortit des hommes et des femmes. Ces allégories, qui amusent parmi vous l'avide curiosité des petits enfants, et que les petits enfants eux-mêmes comprennent, se rapportent aux Patriarches descendus des cavernes et des rochers, ainsi qu'à la fondation des sociétés nouvelles après le déluge. Pénétré de reconnaissance pour l'arche qui avait été notre asile, frappé de la conservation de ces hautes montagnes échappées au naufrage du vieux monde, je consacrai l'idée de leur durée séculaire, en donnant le même nom *Mende*, *Mendi*, aux siècles et aux montagnes.

« Ce n'est donc pas sans motif que mes petits enfants



m'appellent l'ancêtre des montagnes, *Arbassoa*, le père descendu des hauts lieux, *Aitagoïa;* et la compagne de ma solitude, la mère des tribus, *Amagoïa*. L'ardoise argentée, la tuile à la couleur gaie et voyante, couvrent vos maisons blanches, heureuses peuplades des vallons pyrénéens; mais le nom *Hegatcha*, que portent vos toits, fut imaginé pour le rebord de la roche escarpée qui me servit long-temps d'abri. Les portes de vos habitations sont tirées du chêne; celles des riches et des chefs, parsemées de clous dorés, qui les rendent plus solides, ressemblent, par leur peinture, à des battants de bronze; mais la porte hospitalière où la jeune femme, couronne de son mari, suspend des guirlandes de fleurs, le jour du solstice, conserve encore le nom d'*Athea*, signifiant le tas de pierres que j'amassais pour cacher et pour fermer l'entrée de la caverne où nous vivions comme dans un sépulcre ténébreux.. Et durant la nuit profonde qui couvrait le ciel, inondé des torrents de pluie qui tombaient par cascades des nuages pressés, nul sentier ne conduisait à mon repaire, nulle clarté ne guidait mes pas, en instruisant mes yeux : je cherchais à tâtons ma porte, *Athéa*, je la trouvais pas instinct; et j'appelai *Athuna*, cet instinct né de l'habitude, qui dirige l'homme dans l'obscurité, et lui fait trouver sous sa main les objets qu'il ne voit point. Ma compagne ne me quittait pas. Quand les cris de notre premier-né

égayèrent l'écho de ma caverne humide, la mère ne voulut point me permettre d'aller à la nourriture; ce fut cette femme forte qui se chargea de pourvoir à notre subsistance, tandis que j'étais dans le lit de peaux, réchauffant, sur ma poitrine velue, le fruit de nos amours : tant elle avait peur de ne pouvoir le défendre, et que quelque bête féroce attirée par ses vagissements, ne vînt le dévorer entre ses bras. Les enfants de ma race, pénétrés de respect pour les vicissitudes qui ont marqué la carrière de leur aïeul, ont conservé des usages commémoratifs que les peuples de race étrangère trouvent singuliers, parce qu'ils n'en connaissent pas l'origine. Ainsi, quand une jeune mère quitte son lit de douleur et d'enfantement, l'époux prend un instant sa place, auprès du nouveau-né, comme si l'aspiration d'une haleine virile et du souffle paternel devait communiquer la force à cet être frêle et chétif, doué d'une impressionnabilité magnétique. Les enfants de mon sang n'ont point adopté les cérémonies cruelles et superstitieuses introduites par les Celtes dans leurs funérailles. Les Barbares brûlent les vivants sur les bûchers des morts; ils enterrent dans la tombe d'un guerrier ses chiens, ses chevaux, ses esclaves et ses armes, comme s'il devait s'en servir pour chasser et combattre dans un autre monde; ils taxent d'athéisme la religion toute spirituelle de mon peuple, et d'impiété

la pompe modeste de nos funérailles. C'est moi qui ai introduit l'usage de transporter les morts au haut des montagnes; c'est là que tous les Patriarches eurent leur sépulture, souvent dans les grottes mêmes où ils vécurent dans la tristesse et le deuil. J'appelai la tombe *Hobia*, le meilleur lit, le lit du grand repos, par opposition au lit du sommeil, dans lequel tant de rêves funestes agitent l'homme, et où il trouve moins de joies que de douleurs. Le règne des ténèbres, la nuit consacrée au sommeil, fut appelé *Ilona*, le bon repos des êtres; et la mort naturelle *Iltza*, le grand sommeil ou la grande nuit. Aujourd'hui, dans de hautes prairies, chaque peuplade a sa région des morts, *Ilkerria;* la fleur des trépassés (*Illilia*) mêlée à la rose odorante, croît sur chaque monument de la cité des tombeaux : mais l'Euskarien se souvient toujours que ses aïeux nus, affamés, presque sauvages, vécurent et moururent dans leurs cavernes. Dans cet âge, pour lui plus prospère, chaque chef de famille s'intitule *Iaon*, seigneur dans sa maison, comme Dieu dans l'Univers : des châteaux spacieux, des palais commodes, *Jaoreghi*, servent d'habitation aux enfants de celui qui entrait en rampant comme un ours dans son antre solitaire.

« Les animaux qui m'avaient suivi en foule dans l'arche des montagnes avaient dépouillé leur naturel craintif ou féroce. Ce n'est que dans l'excès d'une faim

pressante qu'ils songeaient à se nuire. Hors de là, la stupeur commune qui avait frappé tous les êtres devant les bruits formidables des éléments conjurés, dans cette lutte suprême de la nature, enchaînait l'appétit des plus voraces et le naturel des plus pervers. Les serpents glissaient inoffensifs entre mes pieds ; la gazelle et le tigre fuyaient de front dans le même sentier, sous des torrents de pluie, au fracas non interrompu de cent tonnerres. Ne soyez donc pas étonnés si plus de vingt expressions ont été consacrées à la foudre dans la langue des Patriarches. Il faut avoir été témoin, comme moi, de ce spectacle étrange pour s'en faire une idée. Il faut avoir vu les quadrupèdes, les oiseaux, tous les êtres vivants de l'ancien monde, et l'homme lui-même, s'abriter, s'entasser, se presser par masses, et comme en troupeaux, sur quelques points resserrés, dans quelques forêts, sur les flancs et au haut des montagnes épargnées par l'ouragan. Il faut avoir entendu, comme moi, hurler, rugir, siffler, gronder, glapir ou se plaindre des millions de voix à la fois ; lorsque dans le fracas assourdissant de tous ces cris divers exprimant sur les notes les plus stridentes, les plus horribles, la souffrance, la faim ou l'effroi, rien n'était perdu, pas même le bourdonnement des insectes mêlés en tourbillons parmi les nuages. Voilà ce qu'était une forêt pendant le déluge : du mot *Oïku*, qui signifie un cri, je lui donnai



le nom d'*Othan*, donnant à entendre que tous les bruits de la création animée, tous les cris de la nature vivante, s'y trouvaient rassemblés dans l'horreur sublime d'un immense et triste concert.

« Cependant le globe était en travail, livré à l'action du feu puissant qui dort aujourd'hui dans ses entrailles. Ce feu, alors, faisait éruption par mille volcans qui s'ouvraient de toutes parts. La terre était malade et fiévreuse. C'est en vertu d'une analogie frappante que, même à propos de l'homme et de toutes les incarnations vivantes, je définis la fièvre un feu, une incandescence, *Su-kar*; puisque *su* désigne le feu, *gar* la flamme, et *er*, *erre*, la combustion. Le malade, celui en qui le principe et la source de la vie sont desséchés par un feu interne et dévorant, fut appelé *Eria*, et la faiblesse fiévreuse et maladive de l'homme *Erbaltazum*. La mort devint à mes yeux la consomption, la combustion finale de l'être. L'incendie terrestre dévora des millions d'êtres, des peuples innombrables, des continents entiers. En mémoire de ce grand événement, et pour consacrer les vérités d'observation conçues par mon esprit, j'appelai la mort violente *Erioa*, c'est-à-dire l'incendiaire. Fidèle à cette grande idée, je définis le chagrin un mal qui mine en brûlant, *Errea;* et la tristesse *Suxua*, c'est-à-dire un feu qui dessèche les cœurs. Les montagnes, à l'éruption des volcans, faisaient entendre des bruits

formidables ; je disais alors qu'elles commençaient à brûler (*Errehasten*) ; depuis lors nous appliquons le mot *erastea* au bruit de toute chose qui gronde. Par un renversement syllabique, j'imaginai le mot *As-erretzia*, qui, dans sa valeur radicale, signifie commencer à brûler, et, dans le langage usuel, se mettre en colère, en fureur, par allusion à la fureur des flammes dont le progrès irrésistible forma le grand incendie. L'embrasement produisait un bruit particulier, comme un tonnerre incessant mêlé à des vents furieux et au grondement d'une mer courroucée : ce rugissement continu, profond, de l'Océan de feu secouant avec une rage indicible ses nappes frémissantes, ses dévorants tourbillons, je l'exprimai par le mot *Erre-otsa*, qui signifie la voix du feu, et s'applique à tout grand bruit. Des tourbillons d'une fumée noire et suffocante, *Khé*, sortaient des flancs entr'ouverts de la terre, et leur irruption rapide dénotait la furie de l'élément destructeur : de ce souvenir vient le mot *Khechu*, appliqué à la colère de l'homme et à celle des éléments. Puis, quand les flammes, violemment poussées par les vents, s'épandaient au loin, à cette image du feu envahisseur, j'imaginai le mot *Erasotze*, qui exprime les idées d'attaque et d'invasion, d'où encore *Eraüntsi*, appliqué à une pluie d'eau ou de feu qui tombe avec violence. La terre tressaillante, en flammes, me parut comme en démence, dans le désordre affreux où



je la voyais se débattre, et je créai le mot *Erko*, qui s'applique à la démence des éléments, des animaux et de l'homme. Enfin, quand l'effort de l'embrasement eut réduit en cendres les montagnes avec leurs roches granitiques, les continents avec leurs cités; les pays et les royaumes s'écroulèrent, s'abîmèrent dans le lac de feu. Voilà pourquoi le mot *Er-or-i*, signifiant au sens radical ce qui est brûlé entièrement, exprime l'idée de toute chute, le mouvement de toute chose qui tombe et s'écroule. Tel fut le grand incendie que j'appelai *Suhol-dia*. Les terres habitables, les jardins de l'homme à venir, les pays, les contrées qui attendaient mes tribus, étaient sortis de l'embrasement comme sort du four du potier, après la cuisson, un élégant vase d'argile; je les appelai *Erriac*, ou ce qui a été brûlé; d'où les sept provinces de la fédération vasco-cantabrique s'appellent aujourd'hui dans ces Pyrénées, *Eskual-Erriac*. Du feu *su*, et de la flamme *gar*, je dis que la terre était restée pure, *Garbi*, comme l'or purifié par le creuset, et blanche, *Suri*, comme la laine des agneaux retirée du lavoir. Au feu, dont la piqûre brûle et tue comme celle du serpent, à la flamme, qui fait jouer ses langues ardentes, comme des dards sortis de la gueule d'un dragon, à l'élément igné, *Su*, subtil, inaltérable, je consacrai le serpent, *Sukia*, le plus vivace et le plus rusé des animaux; le dragon fut appelé *Sugulna*. Ainsi

le grand lac de feu, que l'œuf-monde renferme dans sa coque terreuse, porte naturellement un nom allégorique qui signifie également grand feu, grand dragon, grand serpent, et il est raconté dans nos fables que le Grand-Serpent, avec ses gueules qui représentent les volcans, naquit d'un œuf, qui est l'Œuf-Monde, l'œuf terrestre. Il est appelé *lehen*, le premier, et *heren*, dernier; c'est-à-dire encore dévorant, destructeur : c'est le noir *Surtur* des Celtes qui doit un jour embraser les mondes : c'est le *Leheren*, première puissance de la terre, dont la superstition des Aquitains nos voisins, jadis nos frères, a fait un dieu de guerre et de destruction.

« Du radical *gar*, désignant la flamme, je fis encore le mot *garaï* et *garaïtze*, qui exprime l'idée de la supériorité et de la victoire; enfin *garratz*, signifiant toute chose invincible et terrible.

« Après le triomphe du Dragon, l'élément liquide qui humectait le sol des vieux continents, fut absorbé dans les laves; les mers, le grand Océan lui-même, furent desséchés comme une goutte jetée dans une fournaise ardente, et la force du calorique transforma cette masse en vapeurs immenses qui s'élevèrent dans le ciel à des hauteurs inaccoutumées, d'où cette vaste tenture de nuages amoncelés réfléchissait les lueurs sinistres et l'éclat rougissant de l'incendie inférieur. Puis, l'armée des nuages se dirigeant sur l'aile des vents comme une

volée d'oiseaux ténébreux, vers les régions préservées des flammes ou refroidies après leur purification, les vapeurs condensées par la fraîcheur de l'atmosphère se résolvaient en cataractes de pluie. D'autre part, le lit océanique soulevé par les secousses des volcans formait comme des écluses, par où les eaux cherchant un niveau s'écoulèrent sur les terres les plus basses ; et de cette sorte eut lieu le grand déluge des eaux que les Euskariens occidentaux appelèrent *Ukaldia*, et que les Euskariens de l'Indoustan appelèrent *Ukalsara*, dans leur dialecte. Je l'ai vu, enfants de ma vieillesse, vous qui n'assistiez point avec votre père à ce jugement du Très-Haut, à cet ouragan rénovateur des œuvres divines : du sommet de l'arche dans laquelle je flottais sur les débris d'un monde anéanti, long-temps j'ai vu la terre habitable couverte d'eau et de limon, ressembler à un lac dormant : je l'appelai *Lo-ourra*, qui rend cette image. Au temps venu, les eaux se retirèrent ; les mers et l'Océan retrouvèrent le nouveau lit qui leur avait été préparé. A la sombre tempête du déluge je consacrai un oiseau noir, le corbeau qui se nourrit de cadavres, emblème de mort et de destruction. Au règne océanique, à l'eau qui a la faculté de s'élever en vapeurs dans le bleu firmament, je consacrai un oiseau de sa couleur, qui est le ramier. Et la colombe, *Ourzo*, reçut le même nom que l'eau, *our*, dans tous

les dialectes de notre langue, puisque les Euskariens-Iranites ou Persans l'appelaient aussi *Ouberaka*. Il vous a été raconté que je lâchai de l'arche un noir corbeau, mais qu'il ne revint point et se perdit dans la tempête ; ainsi les noires vapeurs, sorties de l'abîme, restèrent au ciel suspendues, errant au gré d'un souffle orageux. Mais quand le ciel bleu reparut, quand le cristal bleu des eaux réfléchissant l'azur olympique fit fleurir sur ses bords l'olivier, emblème de la paix de la nature, la colombe prit son vol, l'eau retrouva son chemin, l'arc-en-ciel brilla sur l'horizon, et le soleil dévoilé, secouant ses rayons humides, se coucha derrière la bordure de l'Océan occidental : j'appelai alors *Ostadarra*, branche ou corne fleurie, l'arc-en-ciel, magnifique rameau de lumière où l'œil admire toutes les nuances colorées de la riche peinture que le soleil donne à la verdure, aux fleurs et aux fruits. Je reconnus, à la tranquillité de la terre et à la sérénité du ciel, l'aurore d'un jour pacifique, et du temps destiné à la gloire de ma race.

« L'Euskarien, descendu des montagnes où il se tint erché pendant le déluge, prit sa place au soleil ; il se choisit une demeure partout où un jour doux et fécondant lui dispensait sa lumière et ses trésors. Aussi, dans notre langue, les idées de résidence, de demeure, d'habitation, s'expriment-elles par le mot *egon*, *egonghia*,



qui signifie un lieu où il y a un bon jour, un bon soleil. Ces demeures riantes, au sein desquelles les tribus de ma race firent leur première halte, étaient fleuries comme un parterre, verdoyantes comme des jardins. C'est de là que, pour désigner les jardins cultivés qui entourent leurs habitations, mes enfants des Pyrénées n'ont reçu de moi que le mot *Baratze*, qui signifie en définition un lieu de halte, un lieu agréable où l'on se repose. Et la même définition convient dans toutes les langues orientales au mot *Paradis*, désignant un jardin. Le *Gymle*, ou paradis des Scandinaves, n'est autre chose que le Midi. La Bétique espagnole, où les Euskariens ont reçu des Grecs un nom historique, a été le paradis terrestre, le plus beau, le plus fertile et le plus délicieux jardin des Ibères.

« La nécessité de l'eau, l'inconvénient de devoir la chercher au loin, soit pour les usages domestiques, soit pour l'irrigation des champs, nous fit choisir la proximité des fleuves et des rivières, pour bâtir nos maisons qui formèrent plus tard des cités florissantes. Et comme les sources des eaux sont placées fréquemment dans les montagnes, entre les rochers, *arri*, beaucoup de nos villes primitives portent ce radical dans leurs noms; le mot *olha*, qui désigne les manufactures et les bergeries, s'y rencontre fréquemment, ainsi que le mot *zubi*, signifiant un pont: mais l'eau, *our*, la fontaine, *ithour*,

les murs que mes mains ont bâtis; ils baignent leurs chevaux de guerre dans les rivières dont l'eau murmurante servit à l'ablution des petits enfants de mes tribus. Et j'ai dit, dans l'amertume et la résignation de mon cœur, avec les bardes : Le temps fuit, le torrent voyage, l'eau du fleuve poursuit son chemin; les montagnes seules sont immobiles, mais leurs cimes sont frappées de la foudre comme chaque siècle dans l'histoire par les décrets éternels !..

« L'Euskarien, comme le Celte et le Nègre, avait été placé nu sur la terre. Le mot appliqué à cette nudité signifie naïvement que les jeunes hommes ne cachaient point encore les organes du sexe. Une fable atteste que les larges feuilles du figuier furent le premier voile dont la pudeur couvrit cet endroit du corps; aussi cette feuille, dans quelques-uns de nos dialectes, a-t-elle donné son nom au nombril. L'épithète *gorri* (rouge), que nous attachons toujours à l'idée de la nudité complète, rappelle que la peau de mes premiers enfants était plus rouge et cuivrée que celle de leurs descendants, aujourd'hui que l'influence de climats plus tempérés et plus froids en a insensiblement effacé la couleur. Les premiers vêtements reçurent le nom de *Pilda*, qui signifie assemblage. Les feuilles des arbres, les peaux des bêtes, composaient ce bizarre et sauvage accoutrement. Des lianes tressées nous servaient de

brodequins, comme l'indique le mot *Abarka*, qui s'est conservé. Pour tailler les fourrures, avant de les coudre avec de grosses épines (*Orre-atz*), nous les déchirions à belles dents ; c'étaient les premiers ciseaux fournis par la nature ; c'est à leur image que furent confectionnés les ciseaux d'acier dont se servent les couturières des montagnes ; et le nom de la bouche, avec ses dents déchirantes (*Ahoïsturra*), devint aussi le nom des ciseaux, en souvenir de leur invention et du premier âge dans lequel nous travaillions à l'établissement des arts utiles. Alors encore, nous puisions l'eau dans le creux de la main pour étancher notre soif ; et la partie intérieure de la main reçut le nom de *Aho-ur*, signifiant expressément qu'elle porta l'eau jusqu'à nos lèvres. La première écuelle de bois, façonnée avec des cailloux tranchants, s'appela *Aspila*, comme le cormier qui nous en fournit la matière. L'homme n'ayant pas l'odorat infaillible des animaux pour discerner les aliments qui lui conviennent, et n'ayant d'autre guide à cet égard que les perceptions obtuses du goût, les règles de la meilleure hygiène nous coûtèrent long-temps à établir ; nous fûmes souvent imprudents dans le choix et la préparation des aliments. Il en résulta des fièvres épidémiques dont la tradition a conservé le souvenir, et qui moissonnèrent les tribus ibériennes. Je qualifiai la peste par le principal symptôme de cette maladie, et je

l'appelai *Us-urri*, de deux mots qui signifient des vomissements fréquents, des déjections répétées.

« Avant la culture des céréales, le hêtre, le chêne vert, le noyer, nous fournissaient leur fruit d'où nous tirions de l'huile et une farine propre à faire du pain. Aujourd'hui les femmes cantabres pétrissent la farine de gland avec du lait ; elles y mêlent du beurre et du miel, et en font des gâteaux si agréables au goût, que les gâteaux de pur froment ne leur sont point préférables. C'est ainsi que le chêne (*Aritza*) reçut, entre tous les arbres, un nom qui signifie l'arbre de vie, l'arbre nourricier. Nous en fîmes, dès l'origine, le symbole de la vie, de la gloire et de l'indépendance de notre race. Et de même qu'il nous fournissait la nourriture dans les temps primitifs, de même ses rameaux puissants ombragent aujourd'hui la réunion des anciens du peuple, des sages vieillards (*Bilzaarra*) : assemblées augustes où l'équité rend ses oracles, où le pur amour de la patrie dicte les résolutions qui règlent les destinées des tribus. Ainsi se trouve expliquée, par notre histoire, la fable d'un peuple issu d'une forêt de chênes qui rendaient des oracles.

« Les porcs, attirés par l'abondance du gland, s'étaient multipliés dans cette Péninsule. La Turdétanie en était pleine lors de notre arrivée, et c'est à eux que cette province doit le nom que nous lui donnâmes. Nous

les trouvions couchés en troupeaux dans les mares des forêts. Cet animal, si utile et si méprisé, reçut de l'eau le nom de *Ourde*, pour indiquer qu'il aime à se plonger dans la fange, au bord des lacs et des étangs. De l'onomatopée *bé*, je fis le nom de la vache (*Behi*) et celui de toute espèce de bétail (*Abéré*). Les troupeaux faisaient la richesse des Ibères; et dans l'idiome patriarcal, le mot riche (*Aberatsu*) signifie celui qui possède de nombreux troupeaux. Vous voyez, dans un jour serein, l'astre roi du firmament fournir d'Orient en Occident sa course géante, et à sa suite, dans la même direction, pendant les nuits silencieuses, s'acheminer l'armée céleste, les étoiles brillantes éparpillées dans le champ d'azur, comme d'innombrables agneaux au lainage éblouissant, conduits par le berger solaire: plus nombreux encore, nos troupeaux, dans l'âge pacifique, campaient autour de ma tente et parcouraient alternativement du midi au nord, et du nord au midi, les plaines ibériques.

« L'agriculture, dans les tribus qui ne se bornèrent point à la vie pastorale, prit un essor rapide dès que le laboureur eut trouvé, dans les animaux domestiques, ses auxiliaires naturels. Notre langue atteste que, dès l'origine, mes tribus ne s'adonnèrent point à la paresse de quelques autres peuples ichthyophages, nomades, ou chasseurs, que ce genre de vie attache encore à l'état

sauvage dans les îles et au-delà de l'Océan occidental. Une fable rapporte que le chef de mon peuple enfonça, dans le sein de la terre, un poignard dont la lame était d'or, symbole de l'agriculture. En effet, nos Républiques agricoles, semblables au chêne qui leur est consacré, jetèrent de profondes racines dans le sol nourricier. Toutes les périodes du jour, tous les repas marquèrent, par leurs noms significatifs, les alternatives du travail des champs. Qu'est-ce que le matin, *Goi-iza ?* c'est le lever de l'homme et de la création, le moment où le seigneur de la maison, le Patriarche, *Etcheko-jaona*, le chef, *Buruzaghia*, le *Puruza* de nos frères indiens, c'est-à-dire la tête, le directeur des travaux, se levait le premier en appelant ses enfants et ses serviteurs. Durant l'époque sauvage, qui fut de courte durée pour les Aborigènes de mon peuple après le déluge, nous allions de grand matin, *goïz*, à la pâture, *alha*, sous les arbres, dans les champs, *alhor;* le mot *Gossalkatzea* exprima le repas du matin. Mais après la fondation de la société policée, le déjeûner fut appelé *Askaria*, ou repas du commencement des travaux; le dîner *Baraskaria*, ou repas qui suspend les travaux. Après ce repos, si nécessaire au moment où la chaleur du jour acquiert sa plus grande intensité, et quand le soleil avait pris sa marche déclinante vers l'horizon du soir, le laboureur attelait ses bœufs et reprenait la charrue : en



conséquence, ce reste du jour fut appelé *Arra-has-aldia,* c'est-à-dire l'époque du travail repris ou recommencé. Au crépuscule de la nuit, le bétail était ramené dans les étables ; les brebis étaient conduites des pâturages dans les parcs des bergeries. Cette heure coïncidait avec le lever de la planète brillante qui donna son nom d'Hespérie à l'Espagne des Ibères. Le Vesper fut par nous appelé *Arthizarra,* l'étoile de la brebis ou plutôt du berger.

« Nous ne savions point encore extraire le fer des entrailles de la terre. De tous les métaux, l'or seul nous était connu ; il devint le symbole de cet âge heureux. L'ardeur du grand incendie en avait couvert la terre ; les fleuves de l'Ibérie le roulaient en paillettes brillantes dans leur sable. Le feu nous servait à travailler ce métal ductile, le plus beau de tous ; il nous servait aux usages les plus vils, et la tradition conservée parmi les Celtes, que les Ibères avaient leurs socs de charrues en or tout pur, est véritable à la lettre. Hélas ! la cupidité insensée des étrangers nous envia la boue brillante que nous foulions aux pieds, et pour nous la ravir, ils mirent nos villes en cendres et livrèrent mon peuple à un long massacre. La sagesse de nos vieillards avait prévu cette catastrophe ; mais trop tard ils proscrivirent l'usage de l'or. Celui qu'on possédait ou qu'on ramassait était jeté à la mer ou dans les précipices des montagnes. Pendant

vingt siècles, les Ibères n'en ont pas gardé la valeur d'un grain de sable ; les monnaies et les médailles sorties du moule de nos fondeurs, sont toutes en argent; et l'ancienne loi de proscription, qui bannissait en même temps de nos Républiques l'insatiable avarice, est encore en vigueur chez mes tribus des Pyrénées. Quant à l'or, il reçut dans la langue sacrée le nom de *Ourhe*, de l'eau *our*, parce que nous le ramassions en abondance dans le sable des rivières. Nous ne le cherchâmes jamais au fond des mines : la sagesse et l'humanité de nos vieillards n'ont point permis que des hommes nés pour respirer en santé un air pur et jouir de la lumière du ciel, eussent la folie de s'ensevelir vivants dans les entrailles noires et humides de la terre, pour en arracher au prix de sueurs mortelles le funeste métal, première cause des invasions étrangères et de nos plus grands malheurs.

« L'eau fut appelée *Our*, d'un mot imitatif qui peint à l'oreille le renflement des vagues, leur murmure sourd et continu, leur fluctuation intarissable ; image du temps mobile qui mesure la durée des êtres, et que les êtres emportent avec eux. Le Nil dont nos tribus habitèrent les rivages, avant d'en être expulsées par la race couleur de suie, au nez aplati, à la laine frisée, nous servit à compter les années agricoles, par ses débordements périodiques. Aussi le nom de l'année dans notre langue, *ourthe*, signifie-t-il inondation. L'étoile brillante dont le

lever précédait le débordement du fleuve égyptien, celle-là même que les Noirs ont appelée après nous le Grand-Chien, était l'emblême poétique du chien qui, à l'approche du péril, aboie avec des yeux flamboyants. Ce n'est point par hasard que le chien du berger a été appelé par nous *Zakour*, et chez les tribus indoustaniques *Koukour*, d'un mot qui signifie avant-coureur des eaux. C'est lorsque nous commençâmes à dénombrer les années par les inondations du Nil que nous inventâmes l'horloge d'eau, la clepsydre; et du nom de l'eau elle fut appelée *Neourri*, qui signifie en même temps toute espèce de mesure. La parole cadencée, le vers poétique, le mètre du barde improvisateur, s'appellent ainsi *hitz neourtu*. L'eau de la clepsydre tombant goutte à goutte, d'un compartiment dans un autre, marquait par son écoulement total une heure déterminée. Toute l'eau de la clepsydre signifia l'heure en général, *Orena*. L'heure précise, ou l'intervalle du temps écoulé, s'appela naturellement *denouria*, *tenoria*, c'est-à-dire l'eau qu'il y a, l'eau qui reste; puisque l'intervalle actuel ne pouvait se déterminer que par la mesure ou la hauteur de l'eau au moment cherché. Avant d'avoir mieux exprimé les idées de l'espace géométrique et des distances, je les rendis par l'idée du temps nécessaire pour les parcourir, et je ramenai cette idée à la clepsydre comme à sa source : j'empruntai à cet instrument

ingénieux les termes qui expriment la proximité et le lointain. *Ourbil*, près, tout proche, se définit par la proximité de l'heure, quand l'eau, *our*, était réunie, *bil*, dans le récipient de l'horloge ; la définition contraire s'applique à *Ouroun* signifiant l'éloignement. La petite quantité, *Aphourra*, la fin et la terminaison des choses, *Ourhentzia*, sont aussi des idées que j'exprimai toujours par des allusions tirées de la clepsydre. De combien d'expressions heureuses l'horloge d'eau n'enrichit-elle pas notre langue si naturellement, si savamment figurée. La goutte tombant par secondes ridait la surface limpide du récipient, en y traçant des cercles ; le cerceau s'appela *Kourkour;* un circuit, un tour, *Ingour*. Ces cercles de l'eau, *our*, répétés fréquemment, *ussu*, et se multipliant comme des rides ; je fis le mot *Uzzour*, qui désigne toute espèce de plis, et particulièrement les rides du front de l'homme. L'eau ainsi ridée brisait les rayons de la lumière, se chargeait d'ombres mobiles et perdait sa transparence ; de *bels*, noir, et de *ouri*, je fis le mot *Belsouri*, qui rend avec poésie la contraction des sourcils et les rides menaçantes du front courroucé de l'homme et du lion. Après avoir rempli la clepsydre, ou après la cessation des gouttes, l'eau limpide présentait une surface unie où je me mirais : j'imaginai sur cela les mots *Idauria*, *Itchoura*, qui expriment l'image, la ressemblance, la physionomie. Dans l'eau agitée de



la clepsydre, je vis une image des pensées tumultueuses que donnent le trouble et l'émotion de l'âme : et je créai une belle expression, *Our-idouritu*, qui signifie ému, troublé, et dans sa définition, rendu semblable à une eau agitée. Les veilles et les travaux des pères sont comme la rosée ; ils font éclore des fruits immortels que les enfants goûtent en héritage, et rien n'égale la joie de l'homme primitif qui, placé au sein d'une nature marâtre, enrichit de découvertes ingénieuses le trésor des arts dont s'énorgueillissent à peu de frais les sociétés instruites et fortifiées à l'aide des siècles. Pourquoi ne l'avouerais-je point ? la première clepsydre que je plaçai dans ma demeure, auprès de ma couche, pour marquer les heures de la nuit, chassa le sommeil de mes yeux : j'écoutais la goutte sonore tomber en mesure avec un bruit harmonieux ; puis quand ma paupière s'appesantit un instant, le bruit qui frappait mon oreille, dans les perceptions vagues, indistinctes, de ce demi-sommeil, se transforma ; une vision prophétique surgit dans mon esprit troublé, deux spectres, deux fantômes, le Nègre, l'homme blanc, s'approchaient de mon lit à pas comptés, ils tendent leurs mains terribles, je veux crier, je me réveille en sursaut. Ma compagne dormait paisiblement à mon côté, mes enfants dormaient aussi dans leur berceau ; une petite lampe rayonnait doucement sur les parois des murs, en éclairant cette scène paisible ; et la

goutte d'eau tombait encore, tombait toujours, comme les siècles tombent goutte à goutte dans la clepsydre infinie, dans l'Océan sans rivages de l'Eternité. Et alors, par les idées de cette goutte d'eau frappant comme un pas d'homme, en mesure, je désignai le pas de l'homme par le mot *Ouraths*, qui signifie le pas, ou le bruit de l'eau. Et marchant au bord des fleuves, dont les vagues s'élevaient, retombaient en cadence, et comme en mesure avec mes pas, je reconnus que l'analogie dont je m'étais servi était doublement juste et fondée en raison. Et je chantai pour la première fois, comme un barde : Le temps fuit, le torrent voyage, l'eau du fleuve poursuit son chemin vers le profond Océan, réservoir terrestre de l'une des clepsydres de Dieu. L'image du fleuve arrêté dans sa course, *ukha-our*, me fournit le mot *Ukhouru*, exprimant l'immobilité. Enfants de mon sang et de ma pensée, écoutez une prophétie que mon expérience du passé lègue à l'avenir : quand le fleuve arrêtera son pas cadencé, quand les torrents cesseront de couler, et que, dans les vallées, les sources amoindries élèveront les premières vapeurs occasionnées par la fièvre du feu interne qui travaillera le globe; ce sera un signal, et la preuve que la dernière goutte de la clepsydre génésique aura marqué la fin du Temps. Alors, courez au plus haut des montagnes, faites-vous une arche ; le dragon déchaîné ne tardera pas à rugir



dans le puits de l'abîme, et le jugement du Très-Haut ne sera pas loin. »

A ces dernières phrases, la voix du barde, accompagnée d'un geste théâtral et pittoresque, prit un éclat puissant : l'assemblée fut saisie, et plusieurs des vieillards assis sous le chêne se levèrent à demi, avec un cri de surprise et d'admiration. La pensée du barde s'était élevée par un prompt et sublime essor, à cette menace prophétique. L'évocation de la dernière heure du monde représentait les tableaux les plus capables d'inspirer cette terreur tragique qui est le triomphe de l'art ; et Lara, le chantre habile de la Cantabrie, ne l'ignorait point. Tous les regards interrogeaient l'horizon, comme avec la crainte d'y apercevoir quelque signe effrayant, toutes les oreilles étaient tendues ; mais le calme le plus majestueux régnait sur les montagnes ; la lune, semblable à la lampe nocturne d'Aïtor, à l'heure silencieuse des visions, rayonnait dans un ciel sans nuages, au milieu d'une légère vapeur blanchâtre et floconneuse, qui voilait son disque sans l'obscurcir. On entendait distinctement le bruissement des feuillages sous la brise de la nuit, et le murmure sonore des cascades et des torrents lointains ; preuve que la clepsydre terrestre avait encore bien des siècles à laisser tomber dans son réservoir océanique.

« Déjà le laboureur avait trouvé dans les animaux

domestiques ses auxiliaires naturels, et l'agriculture, dans les tribus qui ne se bornèrent point à la vie pastorale, avait pris un essor rapide. Il fallut, sans tarder, régler l'ordre des travaux sur celui des saisons; la marche des corps célestes dut être étudiée avec une attention sérieuse, et cet ordre d'observations nécessita la fixation des nombres et l'invention des règles de la numération. Un fil, *ari*, nous servit en principe à mesurer les dimensions des corps, d'où vient le mot *Iz-ari*, signifiant toute mesure géométrique. Des entailles faites à des branches de bois vert reçurent les premiers nombres de nos calculs, et comme le couteau n'était point encore inventé, les dents en faisaient l'office; aussi, l'entaille faite avec un instrument tranchant conserve-t-elle toujours le nom de *Ozka*, qui vient de *orzka*, et signifie un coup de dent. Nous comptions sur les doigts, et les premiers chiffres représentatifs des nombres ne furent rien autre chose que le dessin hiéroglyphique des doigts et des mains : I, II, III. Les animaux eux-mêmes ont instinctivement la perception du nombre trois; nous crûmes donc pouvoir écrire ce nombre avec trois doigts, sans craindre de faire un signe complexe; puisque la perception instinctive et naturelle ramène à l'unité les signes qui ne dépassent point le nombre trois. Quatre doigts ou quatre unités auraient occasionné de la confusion; pour écrire le nombre quatre avec le moins



de signes possible, nous nous servîmes du chiffre IV, c'est-à-dire la main moins un doigt, ou cinq doigts moins un ; car le chiffre cinq n'est que le dessin ou trait hiéroglyphique d'une main, V. Ainsi les unités ou les doigts placés à droite ou à gauche du cinq et du dix, suivant qu'il fallait augmenter ou diminuer leur valeur, complétèrent le système de nos chiffres écrits. Les dix doigts des mains nous donnèrent un système de numération par additions décimales, système naturel préférable à tous les autres. Le nombre dix fut appelé en conséquence *Amar*, c'est-à-dire mâle et femelle, comme créateur de la génération des nombres ; d'où les Barbares lui ont donné le surnom de *Mariage*. Et les jongleurs égyptiens ont été d'autant mieux fondés à surnommer le nombre dix *mariage*, que dans la langue sacrée le mot *esku-on-tze* se traduit par l'union des mains. Aussi, le chiffre dix, X, n'est-il autre chose parmi nous que le dessin hiéroglyphique de deux mains renversées et unies au même poignet.

« Ce sont les Ibères qui ont créé en Occident la science du calcul. Mes petits enfants aguerris dans leurs luttes contre les Barbares, depuis leur établissement dans les Pyrénées, ont porté les armes contre la dominatrice des peuples, ils ont combattu Rome en Italie, et nos bardes instruits ont reconnu sur les monuments et les temples idolâtres, les chiffres primitifs que les

brigands de Romulus appellent romains, quoiqu'ils appartiennent à l'écriture des anciens Ibères.

« Les règles du calcul une fois connues, des observations attentives nous découvrirent bientôt les lois qui président aux phénomènes célestes. La présence et l'absence du soleil sur l'horizon marquaient naturellement les divisions du jour et de la nuit, dans l'ordre du travail et de tous les usages civils. Du nom du soleil *eguski*, *ekhi*, celui par qui l'homme voit, le jour fut appelé *Egona*, c'est-à-dire la période remplie par la bienfaisante clarté. L'idée de la privation de la lumière, *Gabia*, servit à qualifier la nuit. Le règne des ténèbres ou de l'obscurité fut appelé *Ilona*, c'est-à-dire la douce mort, ou le bon repos, le bon sommeil des êtres. Le crépuscule du matin et du soir, l'aube, l'aurore, le lever et le coucher du soleil, reçurent des appellations qui ne sont intéressantes que par leur justesse et par la poésie de leurs définitions. La marche du soleil, embrassant un cercle de saisons plus étendu, sembla plus propre à représenter les principales périodes de l'année civile ; la lune dont les révolutions sont de plus courte durée, divisées en phases régulières, nous apparut comme un flambeau régulateur des semaines et des mois. En ce sens elle fut appelée *Arghizaria*, lumière-mesure, lumière qui sert à mesurer le temps : et de la concordance des cycles lunaires avec les années



solaires dut résulter la perfection du calendrier civil et de notre chronologie. Des obélisques, *Pilar*, c'est-à-dire un assemblage de briques élevées en colonnes sur les places publiques et même dans les solitudes, servirent de gnomons horaires aux Patriarches; les lignes qui s'y trouvaient marquées et la projection des ombres nous faisaient reconnaître les heures, selon les saisons.

« L'observation attentive nous découvrit que la clarté de la lune, dans son disque peu rayonnant, manquait totalement de chaleur. Nous fûmes amenés à conclure que cette clarté n'avait point de foyer propre et vivifiant dans l'astre dont elle émanait; et pour caractériser sa nature immobile, dormante et glacée, la lune fut appelée *Illa*, d'un mot qui exprime tout à la fois dans notre langue l'immobilité, l'engourdissement et la mort. Cette première remarque sur la nature de la lumière lunaire réfléchie sur la terre, où elle semble dormir sans l'échauffer, fit penser que, vu l'éloignement de ce grand éclat, il était impossible de l'attribuer à un effet de phosphorescence. Dès lors, l'éloignement plus grand des étoiles et la faiblesse des lueurs sidérales ne permirent pas de douter que la lune ne réfléchît la lumière du soleil, dont les gerbes, malgré l'immobilité apparente de son globe enflammé, lancées avec une force et une rapidité qui étonne la pensée, dans les plaines de l'air,

attestent un tourbillonnement puissant. Les bardes, dont le langage recherchait les images poétiques comme celui des sages devins aspirait à une exactitude savante et rigoureuse, appelèrent la lune *Ilarghia*, c'est-à-dire lumière dormante, ou morte, ou lumière qui s'éteint et brille dans les ténèbres de la nuit.

« Nous avions constaté dès le commencement que la lumière passagère de la lune croissait et décroissait jusqu'à s'obscurcir complétement, après avoir tracé un disque plein et brillant, sans radiosité. Nos devins attachèrent le plus vif intérêt à examiner l'apparition de la lune nouvelle ; ils virent que le croissant tournait ses cornes lumineuses vers l'Orient et formait un fragment de cercle régulier, jusqu'à l'entier développement du disque de la pleine lune ; et ce double fait démontra jusqu'à l'évidence que la lune, déjà reconnue pour un corps opaque, était en même temps une planète de forme ronde. L'œil perçant des devins redoubla d'attention, leur esprit de pénétration, et une vérité nouvelle fut découverte. Puisque la lune ne pouvait avoir d'autre cause d'illumination que le soleil, ils conclurent que dans les périodes où elle reste ténébreuse, elle doit se trouver placée entre la terre et le soleil, de manière à ne nous présenter que sa partie non éclairée. Les devins raisonnèrent sur cela, que, puisque, pendant la lune noire, son interposition ne



dérobait point aux habitants de la terre la lumière du soleil, l'orbite de la lune devait être inclinée sur celle de la terre. La justesse de ce raisonnement devint encore plus frappante, en voyant que durant la pleine lune l'interposition de la terre n'empêchait pas le soleil de se réfléchir dans le miroir lunaire, à l'extrémité opposée du ciel. Les devins poussèrent leur raisonnement plus loin, et conclurent que si dans l'une ou l'autre période les deux orbites de la terre et de la lune se trouvaient assez près, ou tout à fait en ligne directe dans les voies de la lumière solaire, il devait y avoir, pour les habitants de la terre, éclipse de soleil par l'interposition de la lune noire pendant la conjonction, et éclipse de lune par l'interposition de la terre, pendant l'opposition. Ainsi fut expliquée la périodicité calculable des éclipses, phénomènes de courte durée, si simples dans leur cause, d'une influence si complétement nulle, que nos devins ne voulurent ni les prédire, ni les qualifier, de peur d'introduire parmi nos tribus les terreurs et les superstitions ridicules dont chaque éclipse est le signal redouté, chez tous les autres peuples de la terre.

Le mois synodique, ou lunaison pleine, complète (*Illa-bethe*), composé entre deux conjonctions ou deux nouvelles lunes, de vingt-neuf jours et demi, était par sa durée plus longue, beaucoup plus propre que les

révolutions équinoxiales ou sidérales de la lune à concorder avec les périodes de l'année solaire. Le calendrier des devins fut gravé sur les obélisques. Mais est-ce à moi de vous apprendre ce que les sages de la montagne n'ont pas encore oublié ? parlons plutôt des mystères de l'âge reculé, de ces institutions primitives dont celui-là seul peut révéler le secret, qui a reposé sa tête séculaire sur le berceau du genre humain. C'est aux Ibères que les Européens doivent leur semaine de sept jours, et c'est par moi qu'elle fut instituée sur l'aspect des différentes phases de la lune pendant sa révolution synodique, qui peut se diviser en deux quinzaines, *Amost*, et en quatre semaines ou phases, de sept jours à peu près chacune. Nous comptions par nuits, et le nom de la semaine, *Aste*, signifie un commencement de phase ou de période lunaire. Nous commençâmes le compte des jours et des semaines avec la nouvelle lune. Le lundi fut appelé *Aste-lehena*, ou le premier jour de la phase d'obscurité ; le mardi *Aste-hartia*, ou le médial de la même période ; le mercredi *Aste-azkena*, ou le dernier du commencement ou semaine.

« Les jours complémentaires reçurent des noms significatifs qui tous font allusion aux phénomènes de la lunaison. Des mots *sei*, six, *illa*, lune ou octan, et *aste*, semaine, fut composé le mot *Seillastia*, désignant,



du lundi au samedi, la sixaine consacrée au travail des champs. Les jours de la sixaine furent appelés eux-mêmes *Astegunak*, jours de semaine ou de travail. Le septième jour reçut le nom de *Igandia*, de *igan*, monter, s'élever, franchir, pour dire qu'en ce jour la lune atteignait un degré d'illumination, ou franchissait l'une des quatre périodes du mois synodique. Ce jour fut consacré au repos et célébré par des fêtes ; la dénomination qu'il reçut était juste, surtout avec la pleine lune qui en donna l'idée ; dans les brillantes nuits qui suivaient, j'instituai les fêtes de la Pleine Lune, qui furent appelés *Jaï-arin ;* c'est-à-dire les nuits gaies, folâtres, durant lesquelles mes enfants de la montagne adressent au Très-Haut, *Goïkena*, au bon seigneur de l'univers, à Dieu, *Jaongoikoa*, leurs hymnes de jubilation, puis dansent jusqu'au jour avec tant de grâce et de légèreté, au son des flûtes joviales et des tambourins harmonieux.

« Les phases solaires nous servirent à déterminer la véritable longueur des années. L'éclat du soleil était permanent ; il différait à tous égards de la clarté lunaire ; mais, comme la lune, le soleil, relativement à la terre, avait ses périodes d'exaltation et d'affaiblissement, marquant deux grandes divisions de l'année, comme la pleine lune et la nouvelle lune marquaient les deux grandes divisions du mois. Attendu que pendant l'été,

au mois de juin, la terre est dans son plus grand éloignement et le soleil dans sa plus grande élévation ou aphélie, le mois de juin reçut en euskarien le nom de *Ekhaïn, Ekhigaïn,* c'est-à-dire exaltation solaire; et pour mieux consacrer ce fait astronomique, le mot *Ekhaïn* est seul employé pour désigner le mois de juin, dans presque tous les dialectes de la langue de mon peuple; tandis que tous les autres mois, dénommés par des circonstances relatives au travail des champs, reçoivent, selon les tribus, des appellations diverses empruntées à la lune. Et comme, pendant l'aphélie solaire, le pôle nord de la terre s'incline vers le soleil, l'astre du jour se montre à nous plus tôt et disparaît plus tard sur l'horizon; en sorte que l'*Ekaïn* se compose des jours les plus longs et les plus chauds de l'année. Dans ce mois le solstice d'été est marqué à sa véritable place, et le solstice d'hiver au mois de décembre. Ce dernier solstice fut pour les Ibères la fête de Noël, ou du nouveau soleil, *Eguberria,* correspondant à la nouvelle lune *Ilberria,* comme l'*Ekhaïn* correspondait à l'exaltation de la pleine lune. Et ce solstice s'appelle encore *Eguberia,* ou abaissement solaire, à cause du rapprochement de la terre dans sa périhélie d'hiver. Et comme durant cette époque la terre a son pôle méridional incliné vers le soleil, l'astre du jour se montre plus tard à nous et disparaît plus tôt sur l'horizon. Ses rayons, malgré la



proximité, sont obliques et dépourvus d'une grande partie de leur chaleur; ils tracent, en commençant l'hiver, les jours les plus courts et les plus froids de l'année. Ce fut donc entre le solstice d'hiver, *Eguberia*, et le solstice d'été, *Ekhaïna*, que les devins signalèrent la plus grande inégalité des jours et des nuits. En étudiant ces phases d'augmentation et de diminution, on reconnut que les pôles de la terre se relevaient de leurs inclinaisons alternatives vers le soleil, et que cette position produisait l'égalité des jours et des nuits, aux équinoxes du printemps et de l'automne. Grâce à ces quatre époques des équinoxes et des solstices s'entre-coupant régulièrement, l'année fut divisée en quatre saisons de trois mois chacune : le printemps, *Bedatse*, commencement de la fenaison et de la verdure ; l'été, *Uda*, époque de la sécheresse ; l'automne, *Larrasken*, arrière-saison, époque des dernières récoltes, des derniers travaux ; enfin l'hiver, *Neghia*, l'époque de mort et de sommeil, où la chaleur de la nature se métamorphose en glace, où la sève tarit. Mais l'année conserva toujours dans cette Péninsule, le nom de *Ourthe*, inondation, que les premiers parents lui avaient donné par allusion aux débordements du Nil; et parmi nous, le mois januaire des Etrusques s'appelle encore *Ourtarilla*, c'est-à-dire la lunaison qui prend ou qui commence l'année, c'est-à-dire le débordement du fleuve.

« Un fait remarquable qui prouve que dès l'origine les devins avaient établi dans notre calendrier la concordance des mois lunaires et des années solaires, c'est qu'à part le sixième et le douzième mois, dont les noms sont empruntés au soleil, tous les autres reçoivent leurs qualifications de la lune, *Illa*, avec désignation des travaux agricoles ou de quelque autre circonstance empruntée à la vie des champs. — Février, *Otsa-Illa*, *Ceceilla*, est le mois du froid ou du loup, et du taureau, suivant les tribus et les dialectes. — Mars, *Ephailla*, la lune du fauchage ou des coupes. — Avril, *Jorrailla*, *Ophailla*, la lune du sarclage et des prémices. — Mai, *Orilla*, la lune de la feuillaison. — Juin, *Garagarilla*, *Ekhaïna*, *Errearo*, la saison enflammée, brûlante, celle de l'exaltation solaire. — Juillet s'appelle *Uztarilla*, la lune des moissons; — Août *Agorilla*, la lune des sécheresses; — Octobre *Ourrieta*, *Ourilla*, la lune des pluies, et *Bildilla*, la lune des vendanges et des dernières récoltes. — Novembre est *Azilla*, la lune des semailles; — Décembre *Lotazilla*, la lunaison que l'on passe à dormir; la lune du sommeil de la nature ensevelie sous les neiges, et du seul repos que goûte le laboureur dans tout le cours de l'année. Nomenclature exacte et significative qui, dans son ensemble, caractérise admirablement le climat de la Péninsule ibérique et l'agriculture de nos ancêtres.

« Le développement du travail social avait fait naître des intérêts nouveaux, des besoins et des idées inconnus à la rude simplicité des premiers siècles. Les premières créations concernaient le strict nécessaire; les choses utiles vinrent à leur tour et élargirent le cercle de nos inventions, en attendant que le génie de mon peuple se préoccupât de la recherche de la vérité, des splendeurs ineffables de la pure lumière, et de la beauté des arts, enfants de la richesse et du loisir, qui achèvent triomphalement l'œuvre de l'humanité sous le soleil. L'institution de la vie agricole et pastorale fut accompagnée des arts serviles; les premières des sciences introduites dans notre société, comme la médecine et l'astronomie, ne sortaient pas encore du domaine des choses utiles et nécessaires. Il fallut relever du labeur manuel les hommes d'élite, doués d'un esprit heureux, qui consacraient leurs veilles savantes à des études d'un ordre supérieur : les fonctions que nous leur assignâmes dans nos Républiques sont devenues chez les Barbares infidèles une source de superstitions ridicules, dégradantes, un objet de spéculations immorales et d'odieux charlatanisme. L'Egypte, la Chaldée et l'Inde ont eu, après nous, leurs devins dont l'office est d'apprivoiser des serpents, d'engraisser des crocodiles, d'adorer l'encensoir à la main des idoles vermoulues sous le vernis doré qui

les enduit; tandis qu'ils s'engraissent eux-mêmes de la substance et des sueurs du peuple imbécile qu'ils entretiennent dans la terreur des fétiches. Mais les devins de l'Ibérie sont appelés à juste titre *Igherle*, c'est-à-dire scrutateurs, parce qu'ils ont porté un regard curieux et pénétrant dans les plus profonds arcanes de la nature; ils sont encore appelés *Azti*, c'est-à-dire les hommes de docte loisir. Partout où le prêtre imposteur des Barbares ne montre que des sorts imaginaires, des prestiges calculés, dans le ciel où l'astrologue charlatan se vante de lire les destinées, les devins de mon peuple ne veulent apercevoir que l'harmonie silencieuse des astres, et les nombres écrits par la main divine en caractères de feu : ils ne prédisent que la vérité dans la succession des temps et l'ordre des saisons. On voit, sur les bords de l'Indus, du Gange, le char du Bramine insolent et cruel, chargé d'une idole monstrueuse, broyer de sa roue tranchante le peuple bestial prosterné dans la poudre du chemin, aux avenues de la pagode, antre infect de la prostitution. Digne émule des druides gallois, le mage usurpateur fait peser sur l'Iran le sceptre d'une théocratie despotique; et parmi les tribus de mon peuple, l'Ibère s'incline avec un respect filial devant ses magistrats appelés les Pères de la patrie, les honorables, *Agourcak*. Tous nos vieillards sont

salués du même titre. L'homme libre reçoit de l'âge, avec ses cheveux blancs, la couronne du sacerdoce naturel. Il exerce sa part d'autorité et de censure sur les mœurs. Les Ibères ont des lois justes et des coutumes sages. Le frein de la discipline est puissant dans leurs Républiques. Ils ont des chefs, des guides politiques, *Ghehien;* mais ce nom de chef signifie le plus âgé. Ils ne reçoivent de loi que de la vertu et de l'expérience; les châtiments sont infligés par des mains paternelles, et notre langue rendra témoignage à la postérité que le peuple élu d'Aïtor ignora dans l'Occident de l'Europe jusqu'au nom des crimes et des vices abrutissants dont les Barbares sont souillés. Une autre gloire particulière à mon peuple, c'est que, dans l'âge de décadence et de corruption, seul, entre tous les peuples de la terre, il a conservé la foi naturelle et le vrai culte de Dieu, sans aucune tache d'idolâtrie. L'Ibère n'a pas bâti au seigneur d'en haut des temples toujours mesquins, quand on y attache l'idée du grand être qui remplit de sa force et de son éclat l'immensité du tout éternel. Laissons donc au Barbare ses antres, ses cavernes, ses autels sanglants, ses prêtres jongleurs et sorciers. Que pour nous le sorcier soit toujours l'herboriste patient qui analise les plantes, connaît leurs vertus médicinales et compose des breuvages salutaires, *Belharguilla.* Laissons aux Celtes

superstitieux leurs prêtres du chêne, leurs druides si différents de nos sages vieillards qui occupent modestement des bancs de gazon sous le chêne de la liberté ombrage saint d'où jamais il ne sortit d'oracle menteur; où, condamnant avec anathème et malédiction la boucherie des sacrifices, et l'effusion horrible du sang humain sous le couteau sacré, l'homme libre et éclairé de ma race ne fut jamais dévoué qu'à la patrie; où la voix du ciel ne réclama jamais d'autre sang que celui des jeunes guerriers combattant noblement, non pour conquérir des terres ou pour asservir les hommes, ou pour s'enrichir de butin, mais pour défendre les autels de fleurs élevés à l'indépendance et à la liberté primitives dans le sanctuaire des montagnes.

« Les êtres animés éprouvent des sensations de bien-être et de douleur. Ils ont une voix plaintive, *Minkao*, pour la souffrance, *Min;* une voix sonore et harmonieuse, *Botz*, pour la jubilation et l'allégresse, *Botztario*: ils ont un cri dans les dangers, un cri pour se convier à l'amour et au plaisir. L'homme seul a une parole intelligente des appels articulés, *Hel;* il a un langage raisonné, il converse avec ses semblables, *Elhesta*. Il a donné un nom à chaque chose. Or toute chose créée par Dieu sort de la nuit, *Gaü*, et rentre dans son néant. Les choses créées, les êtres sont appelés en conséquence *Gaïzak*, ou les enfants du néant, selon le verbe

de l'intelligence donnée à mon peuple. Tout est néant et vanité dans l'univers, hormis le *Iaon* sublime, hormis le seigneur Dieu. Seul il remplit l'immensité de l'espace et l'éternité des temps. Tout ce qui n'est point lui est un fantôme illusoire, une forme, une apparence destinée à retomber dans les ténèbres de l'éternelle nuit.

« La réalité de chaque être créé, *Iz*, est dans l'idée qu'il représente. Cette idée est exprimée dans le nom qui lui est consacré ; d'où le nom des choses est appelé en euskarien *Iz-ena*, c'est-à-dire la principale appartenance ou propriété des choses. La faculté dont l'homme est doué de percevoir l'idée des choses et de l'exprimer par des sons compréhensibles, constitue pour lui le privilége du verbe, de la parole, appelés *Itzà*. Le langage lui-même est *Itzkontza*, d'un mot composé qui signifie heureuse découverte, bonne invention ou improvisation des noms. Le gosier de l'homme est appelé par suite *Itz-tarria*, ou producteur de la parole, parce qu'il est le clavier, l'instrument où résonne cette harmonie, le siége et l'organe de l'improvisation. L'Eskuara de mon peuple est le plus beau des dialectes primitifs, comme il est aussi le plus antique ; il est tout lumière, et n'exprime que la vérité.

« Il vous a été raconté que le seigneur Dieu, au commencement, fit une statue d'argile, qui devait être

l'homme, et l'anima d'un souffle divin. Aussi toute semence, *Azi*, tout commencement, *Aste*, reçoivent leur nom du mot *Ats*, qui signifie souffle. L'origine des choses est elle-même appelée *Atsarre*, commencement, c'est-à-dire prise de la respiration et du souffle. L'homme comprit aussitôt combien son existence était précaire et fugitive, et que le moment où le souffle vivifiant, *Ats*, lui serait ôté, *Khen*, serait pour lui le moment appelé à juste titre *Asken*, c'est-à-dire le dernier. Ses yeux à peine ouverts à la lumière s'appesantirent et se fermèrent aux approches de la nuit; il éprouva la défaillance du sommeil : ce fut pour lui comme une première mort, image frappante de la mort finale. Revenu de cet anéantissement passager, il regarda le réveil comme une renaissance, une résurrection qui fut appelée *Iratzar*, c'est-à-dire l'acte par lequel on reprend avec le sentiment de la respiration celui de l'existence et de la vie.

« Tous les êtres qui se meuvent et respirent sur la terre naissent d'un œuf que le mâle féconde, que la femelle dépose ou laisse éclore dans son sein. Voilà pourquoi l'œuf est appelé *Aür-olzia*, l'enveloppe ou le vase de l'enfant; parce que de toutes les merveilles de la congénération celle de l'œuf humain est la plus remarquable dans toute la chaîne des êtres.

« Les beautés de la création frappèrent l'Euskarien

d'une admiration vive et durable ; il accorda une attention longue et perspicace à ses ravissants phénomènes. Les mots qui les définissent en notre langue peuvent s'appliquer aux œuvres divines ou aux imitations de l'homme ; mais il n'y a que des formes harmoniques, des êtres organisés, des choses parfaites et point de matière primordiale, dans la création de Dieu. La matière se définit donc, selon la vérité, par le mot *Ekheï*, c'est-à-dire *Eghingheï*, ce qui est destiné à l'être ou à la forme. Dans l'ordre des créations divines, ce qui est *Ekheï*, ou devant être, n'est point encore et n'existe qu'à l'état d'idée préconçue. L'élément des corps, la matière organisée, nous parut impénétrable dans ses divisions, et néanmoins divisible à l'infini, qui a pour terme le vide absolu, le néant parfait : et nous conçûmes alors l'existence des corpuscules, des atomes, qui n'ont ni forme, ni couleur perceptible à nos sens grossiers, mais qui n'en forment pas moins, par leurs agrégations variées, tous les corps, depuis les montagnes granitiques jusqu'aux vapeurs subtiles qui se dérobent à nos yeux dans les champs de l'air. Et l'atome fut appelé *Ar* ; au premier aspect, le granit, les pierres précieuses, dont la plus dure est le diamant, se montrèrent à nous comme les agrégations les plus intimes, les plus solides des formes créées ; la pierre et le granit, le cristal de roche et le diamant, furent appelés d'un mot générique,

Arri; et la poussière, le sable fin qui proviennent de leur division moléculaire, *Ariña.* Le renversement de ce mot fournit *Iñhar,* expression brillante qui désigne les atomes lumineux.

Les atomes, *Ar, Iñhar,* simplement juxtaposés, ne pourraient former ni les masses consistantes des corps, ni les vapeurs subtiles; ils resteraient comme des grains de sable ou de poussière, sans les pressions qui leur donnent leur adhérence. Cette faculté d'adhérence, celle de prendre, de saisir, d'absorber, fut exprimée par le même radical savant *Ar,* sans autre différence que celle empruntée à l'aspiration et aux accents, afin d'éviter la confusion. La première des puissances naturelle, des forces attractives, étant l'amour, on supposa que les atomes en étaient doués; et, en conséquence, le principe mâle, fécondant, vivifiant, fut appelé comme l'atome, *Ar.* Tout ce qui est fort, puissant, attractif et vigoureux, reçut la qualification de *Azkar,* c'est-à-dire *Asko-ar,* suffisamment mâle. Enfin la force elle-même fut exprimée par le mot *Indar,* ce qui est dans le mâle ou dans l'atome, c'est-à-dire, plus savamment, la puissance attractive qui est le principe constitutif des corps. Aussi la lumière et le feu furent-ils établis comme le type des incarnations mâles, de même que l'eau fut consacrée à l'élément femelle. Les cornes, apanage des animaux mâles, les cornes lumineuses du feu, *Adar,*



devinrent un symbole de force, de puissance et de royauté, dont les prêtres des Barbares chargent leurs mitres, et dont ils ornent, dans le temple du désert, le front du chef de leurs faux dieux.

« Dans toutes les formes de la création divine, il s'en présentait deux à notre admiration, par-dessus tout belles et parfaites, qui sont l'incarnation et la lumière ; l'une composée d'atomes brillants, *Ar*; l'autre d'atomes nébuleux que nous concevions sous l'aspect de vers infiniment petits, *Arra;* et de ce radical double combiné avec la terminaison *Ghi*, qui signifie réunion, agrégation, le verbe sacré fit le nom de la chair, de l'incarnation, *Araghi*, et le nom de la lumière, *Arghi*, conservé encore par les Euskariens de l'Indoustan.

« Au point de vue des œuvres éternelles, les idées de la création et du mouvement sont inséparables; l'idée du repos absolu ne se conçoit que dans le néant des êtres, dans le vide ténébreux. Aussi le mouvement et la création sont-ils exprimés dans le verbe euskarien par les mots *Ighi*, *Eghin*, et le mot *I-ghi* désigne-t-il lui-même une agrégation d'êtres,

La lumière étant la plus belle des incarnations de la vie universelle, est regardée comme la première création de notre monde particulier. C'est ce qu'exprime

le nom du soleil, *Iguzkia*, *Ekhia*, signifiant auteur de la lumière, celui par qui l'on voit, en un autre sens le créateur; dénominations d'autant plus justes que le soleil, créateur du jour, des couleurs, et de la vie sublunaire, est regardé comme le foyer vivant d'où s'élancèrent, à l'aube des temps génésiques, les planètes incandescentes et la nôtre, changée en terre habitable par son refroidissement. C'est le soleil, *Ekhia*, qui fut la première matière créée, *Ekeï*, sous la main du créateur, *Eguila*. C'est de lui que procède la lumière physique, le jour bienfaisant, *Eghiona;* le jour emblême de l'intelligence divine, soleil infini, centre et foyer de la lumière spirituelle, de la vérité, *Eghia*; mot sublime qui exprime tout à la fois le champ des créations, *Eghinghia*, et le champ des visions, *Ekusghia !*

« Vous avez vu un mont, sourcilleux pendant le crépuscule, sourire au lever de l'aurore et laisser verdoyer ses collines fleuries, quand les premiers rayons du soleil changeaient la rosée en diamants : tel est le front de l'homme sorti du sommeil de la nuit. C'est là que la volonté divine plaça les deux yeux, *Beghiac*, c'est-à-dire les deux soleils, *Bi-ekhiac*, les deux intelligences corporelles, les deux vérités, *Bi-eghiac ;* les deux miroirs d'où l'imagination emprunte ses évocations, d'où l'entendement appelle au tribunal du soleil inté-

rieur et de l'œil spirituel, les merveilles du monde externe. C'est par les yeux que l'homme voit, *Ikhus*, *Ekhas*. C'est par cette vision réfléchie dans le miroir intérieur, que l'intelligence s'instruit, apprend, conçoit, *Ikhas*, c'est-à-dire *Ikhus-as*, commence à voir la vérité. L'homme ayant acquis la science par les yeux du corps et de l'esprit, peut la transmettre au moyen de la parole qui peint les choses à l'imagination et retrace les idées à l'entendement, *Erakats*, c'est-à-dire les montre, les fait voir, les enseigne, *Ikhus-Eras*. Ainsi les yeux de l'homme sont les astres illuminateurs de sa pensée, comme le soleil est l'œil de la nature. L'œil vigilant exprime un gardien, et le soleil est encore appelé *Beghiraria*, l'argus ou le gardien céleste. Les yeux, selon la poésie inspiratrice de l'idiome de mon peuple, sont l'emblême de la science et de la sagesse, comme les cornes sont un emblême de force, d'éclat, de lumière et de royauté : un agneau portant sept cornes et sept yeux est devenu le mythe de la vérité solaire, le symbole des civilisations euskariennes. »

Ici, le barde, après avoir tenu un instant les mains levées au ciel, laissa retomber la droite avec la branche de chêne; il étendit le bras gauche, latéralement, vers l'horizon du midi, et resta silencieux, comme pour interroger de nouveau l'inspiration des souvenirs. Ce

fut un signal : une triple salve d'applaudissements accueillit cette partie de la légende vénérée. L'attention et l'intérêt de l'auditoire étaient excités au plus haut point. Le silence qui se rétablit en un moment, indice du plaisir que les spectateurs prenaient à ce divertissement poétique, prouva l'impatience où ils étaient d'entendre encore le barde. Lara, ou plutôt Aïtor, car le jeune improvisateur était profondément absorbé dans la personnalité de son rôle, acheva sa narration : son œil noir étincelait d'un feu magique ; l'inspiration le dominait ; et, à mesure qu'il poursuivait son improvisation, sa voix prenait une âme nouvelle, son geste redoublait de majesté.

« L'homme est, après Dieu, la première puissance de la terre, le représentant, l'ouvrier du Grand-Esprit. Toute œuvre sortie de ses mains est la réalisation d'une idée préconçue par lui, à l'imitation du procédé divin ; il est le créateur du monde social et l'imitateur de Dieu. Composé d'esprit et de matière incarnée, l'homme est encore regardé, à juste titre, comme l'image du Grand-Etre et l'abrégé de l'univers. Dans sa tête et derrière ses yeux, comme le Très-Haut, *Gothena,* voilé par les astres du firmament, se trouve l'esprit terrestre, la lumière périssable, *Gogoa*, c'est-à-dire la sensation culminante, ce qu'il y a de plus haut, ce qui est élevé, ce qui plane sur la mémoire et l'imagination.

La mémoire est le miroir de l'intelligence, et fut appelée en euskarien *Oro-itza*, c'est-à-dire le verbe occulte, la parole universelle, le livre intérieur où revivent les sensations et les images, les idées et les couleurs.

« La brute n'a point reçu comme l'homme le don de l'intelligence ; elle n'a que le cri des passions enfantées par le seul appétit : elle ne pense point et n'a, au lieu d'idées, que des sensations isolées et des sentiments aveugles ; elle est incapable de raisonnement. La brute est donc sans liberté morale ; la pensée ne modifie jamais ses impressions irrésistibles, ses besoins impérieux, dont l'harmonie préétablie forme l'instinct. Et comme l'instinct animal réside dans les sens et principalement dans l'odorat, du mot *Ats*, désignant le souffle, la respiration, la langue sacrée a fait le mot *Asmu*, qui qualifie et définit l'instinct.

« L'homme est appelé dans la langue sacrée *Ghizon*, c'est-à-dire le plus excellent des êtres sublunaires. La justice, dont le sentiment est inné dans son cœur, l'ordre, dont son esprit comprend la beauté et la magnificence, doivent être le but de ses pensées, de ses paroles, de ses actions et de ses œuvres. En ce sens le devoir de l'homme, dans la signification la plus étendue que comporte ce mot sacré, est appelé dans la langue de mon peuple *Eghinbidia ;* mot à mot, le sentier des créations, le chemin des œuvres.

Les Euskariens, par-dessus tous les peuples primitifs, furent les hommes du devoir. Ils ont créé la parole, l'art, la science, adoré la vérité, pratiqué la justice; ils ont fondé, avec la société, la liberté civile principe de tout ordre, de toute harmonie; et plutôt que d'accepter la servitude des Barbares ou de l'imposer aux tribus infidèles, ils se sont résignés à la fuite, à l'émigration; ils ont fait un pacte avec la mort. L'étranger, au contraire, fut le père de l'esclavage, il imagina la guerre, et produisit l'iniquité; peuple cruel, superstitieux, idolâtre, il méconnut Dieu, dans sa révolte contre les lois providentielles; cette révolte fut le résultat des ténèbres spirituelles, et des mauvaises inspirations de l'erreur: d'où l'erreur et le mensonge reçurent dans la langue sacrée le nom de *Ghezurra*, qui signifie la source intarissable de tout mal; et le mal lui-même fut appelé *Gaitz*, ou l'enfantement ténébreux consacré par une parole trompeuse.

« Mais le mal et le bien, qui sont de l'homme, appartiennent moins à l'individu qu'aux peuples. L'individu n'est rien que par son agrégation à l'humanité collective; c'est la goutte dans le torrent. Dans une société forte comme celle de mon peuple, où la loi règne, où les mœurs sont saintes, les exemples sages, l'opinion éclairée, le frein de la discipline puissant, le mal individuel est bientôt réprimé; il ne prend point de

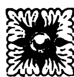
racine dans les esprits et dans les cœurs. La vertu solitaire, au milieu d'un peuple corrompu, est comme un agneau parmi les loups, comme la clarté d'une lampe qui n'éclaire qu'un seul point dans l'épaisseur de la nuit. Aussi, l'avenir prépare dans ses voies providentielles une grande révolution à l'humanité idolâtre, aux Barbares féroces et superstitieux. Ecoutez une vieille prophétie tombée du ciel dans l'esprit des sages; elle a circulé d'un bout du monde à l'autre, parmi les Infidèles, comme une parole mystérieuse, un murmure précurseur des grands événements. Dieu reparaîtra, et avec lui le soleil des intelligences. La vérité des premiers jours chassera les ténèbres, et les acclamations des peuples esclaves salueront un libérateur.

« Que disent les bardes et les devins sur l'intelligence divine! Ils la comparent à un fleuve intarissable de lumière, à un océan sans rives de feux et de clartés. Ainsi, des deux mots consacrés à l'eau intarissable, au feu clarifiant, *su*, *our*, la langue de mon peuple inspiré donne le nom de *Zuhur* à tous les vieillards, à tous les sages dont l'œil intérieur s'illumine de la vérité de Dieu. Dieu est tout lumière, et tout esprit : ses privilèges suprêmes sont l'éternité, l'immutabilité, la sagesse infaillible, l'indépendance, la souveraineté, le libre arbitre, la justice, la miséricorde et par-dessus

tout la bonté, qui lui fit donner dans la langue sacrée de mon peuple, le nom de *Jao-on Goikoa*, ou le bon Seigneur d'en haut! Mais aux enfants de ma race, qui avaient l'œil simple et droit, pour trouver ce nom adorable, il ne fallut ni des réflexions pénibles ni le spectacle dégradant de l'idolâtrie qui forme la religion des Barbares. Dans la sérénité des premiers jours qui suivirent les créations génésiques, et dans le jardin terrestre où le Père suprême l'avait placé, l'Euskarien, doué de grâce, d'innocence et de beauté, ne se levait point de la couche nuptiale pour créer le culte superstitieux des fétiches et pour encenser le soleil levant. Le matin avec l'aurore, le soir avec les astres de la nuit, il chantait l'hymne de l'éternel, *Bethikoa;* et c'est alors qu'enivré de son bonheur, exalté par la reconnaissance, l'œil inondé des clartés du ciel, et l'esprit de la véritable lumière, il proclama l'être suprême par un cri inspiré, le plus beau, le plus expressif des noms divins: *IAO!* qui résume à lui seul toutes les puissances de la parole, toutes les harmonies du verbe : nom sacré, resplendissant, dont les Barbares adorent le symbole trinitaire et qui est resté pour les enfants de ma race prédestinée un cri de jubilation, un cri national auquel les Infidèles reconnaissent le guerrier de la montagne, l'Euskarien, comme le chasseur reconnaît le lion du désert à ses rugissements sublimes! »

A cet endroit, les jeunes Vardules, unissant leurs voix éclatantes, interrompirent le barde et poussèrent leur cri national dont les syllabes trois fois répétées, *ia, ia, ia, ó, ó, ó!* reproduisent exactement le nom divin. Et quand ces acclamations vibrantes eurent cessé de se faire entendre, et que les échos de la montagne eux-mêmes furent rentrés dans le silence; un vent frais, sorti de la profondeur du vallon de Ghérékiz, vint agiter l'arbre de la peuplade et faire frissonner son feuillage... semblable à ce souffle mystérieux et terrifiant qui se fit sentir à la face du prophète, pour lui annoncer le passage de l'Esprit...

Pour nous, fidèle imitateur des anciens bardes, nous n'avons pas le dessein de décrire ici les fêtes de la Religion des Cantabres; cette peinture demanderait un autre cadre et d'autres pinceaux. Nous nous bornerons à constater que la légende d'Aïtor dévoile le sens historique et les richesses philosophiques de la langue ibérienne, autant que le permettaient les difficultés du récit. Où nous avons glané, que d'autres cherchent une moisson plus belle!



BAYONNE, IMPRIMERIE DE BERNAIN, RUE BOURG-NEUF, N° 1.

HISTOIRE DES BASQUES

[illegible]

[illegible]

PAR

AUGUSTIN **CHAHO**.

[illegible]

BAYONNE.

[illegible]

1847.









